DÉJA PARUS DANS LA MÊME COLLECTION

(Mars 1929)

1. Paul BOURGET, de l'Ac. fr.	Le Danseur mondain.
2. Henry BORDEAUX, de l'Ac. fr.	La Maison morte.
3. J. et J. THARAUD.	L'Ombre de la Croix.
4. H. de BALZAC.	Une Ténébreuse Affaire.
5. Edmond ABOUT.	Tolla.
6. Germaine ACREMANT.	Ces Dames aux chapeaux verts.
7, 8 et 9. Alexandre DUMAS.	Les Compagnons de Jéhu. Tomes I, II et III.
10. F. DOSTOIEVSKY.	Netotchka.
11. Ernest PÉROCHON.	Nêne (Prix Goncourt 1920).
12. André LICHTENBERGER.	Petite Madame.
13. J.-H. ROSNY aîné, de l'Ac. Gonc.	Dans les rues.
14. J.-L. VAUDOYER.	La Maîtresse et l'Amie.
15. Henri de RÉGNIER, de l'Ac. fr.	Romaine Mirmault.
16. Henry BORDEAUX, de l'Ac. fr.	La Neige sur les pas.
17. Jean d'ESME.	Les Dieux rouges.
18. Edmond JALOUX.	L'Eventail de crêpe.
19 et 20. P. BOURGET, de l'Ac. fr.	Le Démon de midi, 2 vol.
21. Elissa RHAIS.	Le Café chantant.
22. Jean AICARD, de l'Ac. fr.	Benjamine.
23. Alphonse DAUDET.	Les Rois en exil.
24. Léon TOLSTOI.	Katia.
25. Henri ARDEL.	La Nuit tombe.
26. Edith WHARTON.	Sous la neige.
27. Prosper MÉRIMÉE.	Colomba.
28. Gérard d'HOUVILLE.	Le temps d'aimer.
29. Paul ARÈNE.	Jean-des-Figues.
30. Henry BORDEAUX, de l'Ac. fr.	La robe de laine.
31. L. DESCAVES, de l'Ac. Gonc.	L'hirondelle sous le toit.
32. Ernest PÉROCHON.	La Parcelle 32.
33. Paul BOURGET, de l'Ac. fr.	Un drame dans le monde.
34. Thomas HARDY.	La Bien-aimée.
35. Frédéric MISTRAL.	Mes origines. Mémoires et récits.
36. Jean de la BRÈTE.	Mon oncle et mon curé.

A paraître :

37. Théophile GAUTIER.	La Belle-Jenny.
38. J. KESSEL et H. ISWOLSKY.	Les Rois aveugles.
39. Edmond JALOUX.	Le reste est silence.
40. Théophile GAUTIER.	Le Roman de la Momie.

Ce volume a été déposé à la Bibliothèque Nationale en 1929.

BIBLIOTHÈQUE RELIÉE PLON
— 34 —

LA BIEN-AIMÉE

(THE WELL-BELOVED)

PAR

THOMAS HARDY

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR

ÈVE PAUL-MARGUERITTE

PRÉFACE DE PAUL MARGUERITTE

PARIS
LIBRAIRIE PLON
LES PETITS-FILS DE PLON ET NOURRIT
IMPRIMEURS-ÉDITEURS, 8, RUE GARANCIÈRE, 6ᵉ

PRÉFACE

Après la révélation — grâces en soient rendues à Henry-D. Davray — des saisissantes et inventives œuvres de Wells, après celle des savoureux romans et des contes de Kipling, nous assistons à une invasion singulière de traductions anglaises. Elles débordent nos journaux, nos magazines, nos revues. L'hospitalité, aux bas prix dont ils la payent, est avantageuse à nos directeurs si, pour les jeunes écrivains français, cette concurrence est néfaste.

Je n'y verrais pas grand mal, car le talent a partout droit de cité international. Malheureusement, l'abus de l'information quotidienne, l'habitude des nouvelles sensationnelles, brutales ou cyniques ont faussé le goût public; le feuilleton, c'est fatal, s'en ressent et reflète cette agitation vaine qui n'est que la parodie grotesque et sanglante de la vie. Conan Doyle a fait école. Un roman anglais qui veut se faire accepter chez nous doit avoir des péripéties, encore des péripéties, un récit qui court au but comme une auto. L'âme des personnages, passons! Les décors, le paysage, brûlons! Un fait divers en mouvement : voilà l'idéal. Et surtout, pas de littérature : c'est l'ennemi!

Si cet engouement pour l'aventure, le mélodrame, les voleurs et les policiers ne faisait pas si tort au roman d'analyse, Thomas Hardy, qui est, depuis la mort de Georges Meredith, le plus vieux et le plus grand romancier anglais de ce temps, trouverait dans les revues et les journaux de France l'accueil dû à sa gloire; et nous n'aurions pas eu à promener ici et là, avant qu'il parût en volume, un des plus originaux de ses livres : cette Bien-Aimée dont la composition réalise un véritable tour de force.

Heureusement qu'un public d'élite n'ignore pas ce qui a paru en France de l'œuvre de Thomas Hardy : trop peu à la vérité, puisqu'entre dix-sept volumes, guère plus de six ont paru dans des revues et journaux, et sur ces six, trois seulement, que je sache, en librairie: Tess d'Uberville (traduit par Mlle Roland), Jude l'Obscur (par M. Firmin Roz) et Barbara (Loin de la foule bruyante), que nous devons à Mlle Mathilde Zeys.

A se proposer de faire connaître La Bien-Aimée, la traductrice ne s'est pas dissimulé l'audace de son entreprise; mais, en s'efforçant de ne pas trop trahir le puissant romancier du Wessex, elle a surtout songé à l'hommage que les lecteurs pourraient rendre à un des plus curieux écrivains qui aient su dramatiser la splendeur de la nature et la misère de l'homme.

M. Firmin Roz, qui a parlé avec une rare perspicacité de Thomas Hardy, dans une belle étude de la Revue des Deux Mondes, y faisait ressortir les caractères de l'œuvre tourmentée de celui qu'il appelle : un Rousseau moins lyrique et aussi ardent :

La passion d'abord, avec son fatal pouvoir de

destruction, car elle déchire l'individu par les plus cruels conflits intérieurs et l'aheurte aux rigides contraintes sociales : lutte inégale où il se brise.

Puis le rôle décisif, tantôt favorable et tantôt hostile, de la nature; ses décors localisés presque en une seule contrée, puisque les romans de Hardy s'intitulent Wessex-Novels, que ce soit la vallée des grandes laiteries où Tess gagne son humble vie, le promontoire rocheux de l'île où s'incarne le fantôme de la Bien-aimée, ou les vastes plaines de bruyères qui enlisent le Retour au pays natal.

Ensuite le pessimisme souvent reproché à l'auteur, si contraire à l'optimisme anglais et qui n'est que la constatation loyale et probe de la réalité : pessimisme sur lequel Hardy s'est expliqué en affirmant que sa philosophie n'était nullement d'acceptation et d'impuissance, mais prenait au contraire son levier dans l'action et la foi au progrès.

Enfin le goût de dramatisation qui violente quelquefois ses récits, la part tragique et voulue concédée au hasard.

Ces traits généraux déterminent bien dans ses grandes lignes la physionomie de Thomas Hardy.

Poète, il a le don d'idéalisation fluide qui prête tant de grâce et de séduction aux figures de ses héroïnes: ce n'est pas trop dire, a remarqué Annie Macdonnal, qu'elles ont quelque chose de shakespearien. Dramaturge, il compose ses œuvres en raccourcis robustes, avec d'étonnants reliefs. Romancier, il excelle à créer cette atmosphère mystérieuse qui est celle de la vie passionnée, sensible ou réfléchie, cette atmosphère où les choses, les gestes, les paroles ont un prolongement

indéfini et nous font percevoir notre propre conscience avec une intensité troublante.

La gravité de la vie, de ses forces obscures et de ses lois secrètes, la gravité de nos actes et de leurs conséquences: ce sentiment qui nous hante parfois du tragique de la destinée devant l'absence, la maladie, la mort, cette gravité de l'irréparable empreint les livres de Hardy d'un accent profond, jointe à une émotion qui va souvent jusqu'à l'angoisse. Nous vivons, la plupart des êtres vivent dans la frivolité de l'au jour le jour, rejetant les idées tristes, ne pensant jamais au déclin et à la disparition inévitables. Hardy nous ramène à la certitude de notre sort précaire, au malaise et à l'amertume de notre condition humaine, dévorée de désirs insatisfaits, agitée d'instincts aveugles et voraces, incompatible avec le bonheur.

Non qu'il y ait en lui moralisme puritain, ni prêche religieux. Aucune thèse ne vient gâter la trame de ces récits qui portent en eux leur morale, parce qu'elle découle de l'enchaînement des faits et de la logique des sentiments. Hardy ne nous baigne dans le courant de la vie intense que parce qu'il la voit et la sent telle, point du tout en prédicant, mais en romancier et en artiste.

Peu d'écrivains ont senti avec autant de force l'injustice des coutumes, l'hypocrisie des mœurs, l'iniquité des lois, la bouffissure universitaire, la vanité des castes : tout le mensonge social. En s'attaquant à cet édifice vermoulu et formidable, branlant et solide encore, il s'est attiré l'inimitié de tous ceux qui ont une âme convenue, à qui la façade tient

lieu de tout, et que choque, comme un rare cynisme et une œuvre de scandale, l'affirmation de la vérité brutale.

Thomas Hardy n'a pas moins irrité beaucoup de femmes anglaises en montrant à quel point il connaissait le cœur féminin, et en mettant à nu sans réticences ses impulsions farouches, ses contradictions décevantes, ses ruses et ses faiblesses, ses abîmes d'inconscience.

Si bien qu'en son pays même, et quoique son âpre talent y ait triomphé, une fausse pudeur évite parfois de reconnaître son mérite et d'avouer qu'on a lu ses œuvres. Ce châtiment immérité a toujours été celui des grands voyants d'art qui n'ont pas voulu flatter leurs semblables et tendent à l'humanité son miroir inexorable.

Est-ce à dire qu'Hardy soit misanthrope et n'aime point ses frères de souffrance? Ce serait le calomnier. Rappelons-nous les délicieuses figures de jeunes filles et de femmes, les beaux caractères d'hommes qui ennoblissent ses livres. Sa tristesse est celle d'un idéaliste que le poids du réel tire en bas, mais dont les regards dominent la vie pauvre et plate, dont le cœur bat pour tout ce qui est élevé.

De son art de composition, je ne sais ce qu'on doit admirer le plus, cette mise en valeur des épisodes par opposition de lumière et d'ombre, ou leur vertu substantielle qui fait tenir en une page le suc de six pages d'un autre écrivain. L'emploi qu'il sait faire de l'ambiance est merveilleux : ses décors sont des états d'âme représentatifs et d'incomparables suggestions. Pour son audace philosophique, aucune routine,

aucune morale officielle ne la déroutent et ne l'influencent : sa pensée va droit à l'essence des choses.

Ce sont là procédés, c'est l'envergure d'un maître.

* * *

La Bien-Aimée dans l'œuvre de Hardy tient une place à part, bien faite pour surprendre ceux qu'a émus aux larmes l'infortune de Tess ou qu'a désolés la faillite morale de Jude et de la charmante Sue. L'artifice du sujet est visible. Mais que ce renouvellement de manière est ingénieux! Un tour de force, disais-je. Lorsqu'il s'agit d'un tel virtuose, comment l'intérêt du lecteur ne serait-il pas très excité?

Par une curieuse rencontre littéraire, notre Chateaubriand a subi, très jeune, la crise par laquelle passe le héros de Hardy : leurs chimères se sont confondues. Vous rappelez-vous cette page des Mémoires d'outre-tombe?

« L'ardeur de mon imagination, ma timidité, la solitude, firent qu'au lieu de me jeter au dehors je me repliai sur moi-même; faute d'objet réel, j'évoquai par la puissance de mes vagues désirs un fantôme qui ne me quitta plus...

« Cette charmeresse me suivait partout invisible; je m'entretenais avec elle comme avec un être réel; elle variait au gré de ma folie: Aphrodite sans voile, Diane vêtue d'amour et de rosée, Thalie au masque riant. Hébé à la coupe de jeunesse; souvent elle devenait une fée qui me soumettait la nature. Sans cesse je retouchais ma toile; ... ma femme unique se transformait en une multitude de femmes dans lesquelles j'idolâtrais séparément les charmes que j'avais adorés réunis. »

Mais le roman de Hardy, par la fixité de son but, va plus loin. Chateaubriand fut vite guéri de son illusion par les grands voyages et le contact, alors sanglant, des hommes. Le Pierston de Hardy jusqu'à la vieillesse perpétue son espoir trahi et sa poursuite vaine.

Cette impuissance à saisir l'objet convoité, cette tristesse de l'inassouvi, le regret de sentir tarir son cœur insatiable, l'amertume de glisser à l'abîme sans fond, l'affreux dessèchement de l'être sous l'idée fixe, qu'est-ce donc, sinon le plus haut des symboles, le drame de Faust auquel nous touchons, de Faust épris des formes chatoyantes de la vie et voyant fondre entre ses doigts tout ce qu'il touche!

La Bien-Aimée a pour nous émouvoir un autre attrait : l'appel d'une terre immémoriale où le passé parle, où la coutume s'impose aux traditions des vivants et au souvenir des morts, où les indestructibles legs de l'hérédité et de la race imprègnent le drame d'une fatalité occulte.

Est-elle assez cernée de traits vigoureux, s'enlève-t-elle assez nettement sur le fond blanc des pages, l'Ile, en réalité presqu'île, où Hardy a situé son récit, l'île rocheuse, vibrante du pic des carriers et du choc des vagues, perpétuant au-dessus des flots sa petite existence vieillotte et où les familles, unies par de séculaires mariages, ne forment presque plus qu'une grande famille, avec des traits de visages accusés et des ressemblances parlantes?

Quoi de surprenant à ce que ce cadre rigoureux

détermine le circuit des pensées et celui des événements, projette sur eux l'influence maléfique de son ombre! Ce n'est pas en vain que Jocelyn Pierston, nature d'artiste, cœur ardent et léger, dédaignera en sa qualité de civilisé les vieux rites. La Némésis de l'île natale, en un enchaînement de circonstances presque inévitables, châtiera son cœur ingrat par tout ce que le désir et le regret ont de plus cuisant. Ombres vengeresses, trois femmes semblables et qui n'en sont qu'une pour son imagination torturée, le poursuivront. Il expiera le tort d'avoir outragé, dans ce qu'ils avaient de plus pur et de plus fidèle, l'ordre secret des choses, l'âme des génies invisibles.

Je ne méconnais pas l'empiétement, ici, de la fiction. Je reconnais qu'à l'exceptionnel d'une situation semblable, il n'est pas interdit de préférer la vérité quotidienne. Il se peut que Thomas Hardy, sous l'empire de sa conception exclusivement romanesque, ait tracé des contours moins certains, des entités de fantaisie plus que des personnages réels.

Il faut tout son talent évocateur pour nous convaincre d'une aussi rare aventure; et en dépit de l'art qu'il y apporte, le lecteur se reprendra peut-être, le livre fermé. Mais le charme subsistera, pour lui, de ces tableaux délicats, de ces épisodes émouvants; et il aura peine à éluder la mélancolie poignante qui s'exhale de cette œuvre suspendue entre ciel et terre, pareille à ces nuages dorés qui ont des formes animales et humaines et se diaprent d'une riche fantasmagorie: beaux mirages que notre imagination seule suscite, complète et prolonge... PAUL MARGUERITTE.

Paris, 1909.

AVANT-PROPOS

Sculptée par les siècles dans un seul jet de pierre, la presqu'île où va se dérouler ce récit abrita, de temps immémorial, une population dont les croyances bizarres et les coutumes singulières ne sont plus guère aujourd'hui qu'un souvenir.

Les légendes (comme ces plantes frêles qu'étiolent les silencieux brouillards de l'île, mais qui prospèrent au bord de la mer rude) s'y épanouissent à l'aise. Surtout dans l'imagination de ceux qui ne se mêlent pas aux travaux de l'île. Nul lieu plus propre à créer un type du caractère imparfaitement tracé dans ces pages : un natif des natifs; — figure irréelle, objecteront peut-être certains, s'ils l'honorent de leur attention, — là où d'autres verront la réalité vivante prêter une valeur objective et un nom à cette poursuite de l'idéal, commune à tous les hommes et familière aux platoniciens.

Pour qui connaît ce coin d'Angleterre, projeté avec un relief saisissant dans la Manche, si avant que la tiédeur du Gulf-Stream y règne jusqu'en plein février, — c'est une perpétuelle surprise qu'un tel endroit ne serve pas plus souvent de retraite aux artistes et aux poètes en quête d'inspiration, tout au

moins un mois ou deux par an, surtout au moment des tempêtes.

Bien qu'on ne les ait pas encore découverts, des talents originaux ne doivent cependant pas manquer à ce pays perdu.

Et peut-être après tout vaut-il mieux que les visiteurs s'abstiennent, car il ne serait bientôt plus question d'acheter et de vendre, pour quelques centaines de livres, ces curieuses petites maisons non soumises à l'impôt, bâties en solide pierre de taille et datant du seizième siècle, avec les meneaux, le faîte et les corbeaux en parfait état. Ventes et achats qu'on traite, — ou traitait encore, il y a quelques années, — dans l'église paroissiale, en présence de la congrégation, selon l'antique coutume de « l'île ».

Ce roman, soit dit en passant, diffère de la plupart des autres récits de l'auteur, en ce que l'intérêt y vise un idéal, qu'il est tout subjectif et parfaitement imaginaire.

C'est la première publication intégrale de ce livre. Quelques chapitres ont été récrits depuis la première édition de 1892.

T. H.

Janvier 1897.

LA BIEN-AIMÉE

PREMIÈRE PARTIE

ÉTUDE D'UN CARACTÈRE

CHAPITRE PREMIER

PREMIÈRE PRÉSENTATION

Un touriste gravissait le chemin escarpé qui, à travers les flots, relie le continent à cette singulière presqu'île, sorte de Gibraltar du Wessex, et qu'on appelle encore : l'Ile.

Avançant sa tête d'oiseau dans la Manche, et tenant à la terre par un cou long et mince de rochers « rongés par la fureur des flots », elle garde un aspect unique en Europe.

Ce piéton devait arriver directement de Londres ou de quelque grande ville. Une élégante distinction se dégageait de toute sa personne svelte.

Il se rappelait, avec un léger remords, le passé : trois ans et huit mois écoulés depuis sa dernière

visite à son père et à l'âpre berceau de sa jeunesse, toute une période de vie morcelée parmi des peuples, des coutumes et des paysages divers.

Au regard du présent, ce qui lui avait paru si naturel autrefois lui semblait disparate et vieillot. En lui, l'île s'évoqua plus que jamais l'antique Vindilia, la patrie des « Pirates ». Rien ne lui en demeurait familier : ni le roc abrupt, ni les maisons en escalade, la porte de l'une s'ouvrant sur les toits de l'autre, et les jardins suspendus au ciel, et les potagers en plan vertical, toute l'unité de ce sol massant son imposant bloc de pierre sur quatre milles de long.

Solitaire, l'île s'élevait, éblouissante et blanche, sur le ciel de teintes délicates, et le soleil se brisait en mille petits rais, sur les rocs d'oolithe stratifiée :

Mélancoliques ruines
Des siècles révolus.

De tous les spectacles qu'il avait déjà contemplés, aucun ne dégageait une aussi fascinante intensité.

Après l'ascension pénible, il atteignit le plateau et se dirigea à l'ouest, vers le village.

Deux heures. L'on était au plus fort de l'été. La poussière de la route aveuglait.

Comme il approchait de la maison de son père, le jeune homme ralentit et s'assit un moment au soleil.

Il posa la main sur le roc : la pierre brûlait comme d'habitude à cette heure accablée du jour. Des sons lui parvenaient : *rrr, rrr, sse, sse*, bruits habituels de l'île : les cadences stridentes des tailleurs de pierre et des carriers.

En face de lui se dressait un spacieux cottage ou petit castel. Comme toutes les autres demeures, celle-ci était en pierre. En pierre les murs, l'encadrement des fenêtres, le toit, les cheminées, la balustrade, le cadran solaire, l'étable et le toit à porcs.

Il revit ceux qui habitaient là autrefois, — et qui probablement y vivaient encore — les Caro; les Caro de « la cavale rouan », comme on les désignait pour les distinguer des différents Caro ; car dans l'île une demi-douzaine de familles au moins portaient ce nom.

Il traversa la route et franchit le seuil; oui, ils étaient toujours là.

Mrs Caro, qui l'avait aperçu par la fenêtre, se leva lorsqu'il entra et l'accueillit d'une révérence surannée.

Peu après, la porte qui menait aux appartements du fond s'ouvrit en coup de vent, et une jeune fille de dix-sept à dix-huit ans se précipita dans la pièce.

— Comment, c'est ce cher Joce! s'écria-t-elle toute joyeuse.

Et courant à lui, elle l'embrassa. Cette démonstration, très douce à coup sûr, venant d'une jeune personne qui possédait d'aussi charmants yeux noisette et d'aussi belles tresses brunes, fut si inattendue que ce jeune homme correct, fraîchement débarqué d'une capitale, recula et rendit avec un peu de contrainte à la jeune fille son baiser.

— Comment vous portez-vous, ma jolie petite Avice, depuis le temps que je ne vous ai vue? demanda-t-il.

Dans son innocence, la jeune fille n'avait pas

remarqué son embarras, mais Mrs Caro, la mère, l'avait fort bien observé. Rougissant, elle se tourna vers sa fille :

— Avice, ma chère enfant! Voyons... que faites-vous? Vous êtes devenue une femme, depuis que Jocelyn... M. Pierston... nous a quittés. Vous ne devez plus agir comme une petite fille.

La gêne qui suivit ce discours ne disparut pas après les protestations de Jocelyn : « Il espérait bien qu'Avice le traiterait en camarade, comme autrefois. »

Suivirent quelques propos. Jocelyn se reprochait sa froideur ridicule.

Au moment de se retirer, il répéta que si Avice ne le traitait pas en camarade, de sa vie il ne lui parlerait; mais bien qu'ils se quittassent bons amis, la jeune fille laissait lire sur son visage un regret de l'incident.

— Mon enfant, s'écria Mrs Caro, lorsque Jocelyn fut parti, quelle surprise tu m'as causée! Un jeune homme qui a l'habitude des bonnes manières de Londres, et qui juge presque vulgaire de rire ouvertement! Comment as-tu osé, Avice?

— Je... je ne croyais pas avoir tant changé, murmura la jeune fille navrée! Je l'embrassais autrefois... et lui de même.

— Mais il y a des années de cela, ma chérie.

— C'est vrai...

— Enfin, on n'y peut rien maintenant. Sois plus réfléchie à l'avenir. Il connaît certainement d'autres jeunes filles et ne songe guère à toi. C'est un sculpteur et il sera, dit-on, célèbre un jour.

Pendant ce temps, Jocelyn Pierston s'avançait vers la maison de son père.

Un homme sans aucun sens d'artiste, lui, commerçant borné mais intègre, de qui Jocelyn acceptait une pension annuelle, en attendant les jours de gloire.

M. Pierston, n'ayant pas été averti de la visite projetée, n'était pas là pour le recevoir.

Jocelyn visita les lieux familiers, donna un regard aux carrières où d'éternelles scies taillaient d'éternels blocs, — les mêmes scies et les mêmes pierres, lui sembla-t-il, que jadis, — puis il passa dans le petit jardin derrière la maison. Comme tous les jardins de l'île, un mur bas l'entourait et, tout au bout, il finissait par un mince et long couloir qui touchait au jardin des Caro.

A peine atteignait-il cet endroit qu'il entendit derrière le mur des chuchotements et des sanglots. Il reconnut la voix d'Avice : elle confiait sa peine à une jeune amie.

— Oh! Que faire? Que faire? gémissait-elle. Quelle imprudence! Quelle impudeur! Comment ai-je pu faire une chose pareille? Il ne me le pardonnera jamais!... Il va me croire une fille hardie!... Mais... mais... j'avais tout à fait oublié que je n'étais plus une petite fille... Seulement... jamais... il ne le croira!

Le ton était celui d'une fillette, qui s'aperçoit pour la première fois avec honte et frayeur qu'elle est femme.

— A-t-il paru fâché? demandait l'amie.

— Oh non!... pas fâché. Pire : grave et hautain. Il est si élégant maintenant... plus du tout comme

les jeunes gens d'ici... Mais n'en parlons plus... je voudrais être morte!

Pierston battit précipitamment en retraite. Il s'en voulut de l'incident qui troublait cette jeune âme, bien qu'il en ressentît un vague plaisir.

Il rentra à la maison où son père était de retour pour lui souhaiter la bienvenue.

Ils s'attablèrent et, après le repas, Jocelyn sortit, désireux de consoler le chagrin de sa jeune voisine.

A vrai dire, l'affection qu'il ressentait pour elle ressemblait plus à de l'amitié qu'à de l'amour; et il n'était nullement sûr que l'Idéal migratoire et trompeur (qu'il appelait son amour, et qu'avaient incarné depuis sa jeunesse un nombre infini de formes humaines) allât désormais se fixer en la seule personne d'Avice Caro.

CHAPITRE II

L'INCARNATION SE PRÉCISE

Il ne parvint pas à la retrouver, malgré le voisinage et bien que, sur ce morceau de roc, il fût plus difficile de s'éviter que de se rencontrer. Mais la brusque conscience qu'elle avait prise d'elle-même venait de transformer Avice.

Dès qu'il s'aventurait d'un pas hors de la maison, elle se terrait sous terre comme un jeune renard, ou bien courait s'enfermer dans sa chambre.

Il ne put supporter longtemps ce jeu de cache-cache.

Les manières de l'île demeuraient primitives et franches, même parmi les personnes de « bon ton »; aussi, un jour qu'elle disparaissait de nouveau, Jocelyn pénétra à sa suite dans la maison et, s'arrêtant au pied de l'escalier :

— Avice! appela-t-il.

— Oui, monsieur Pierston.

— Pourquoi vous sauvez-vous ainsi?

— Oh!... parce que j'ai quelque chose à prendre dans ma chambre.

— Très bien, mais vous allez redescendre, lorsque vous aurez trouvé ce « quelque chose » ?

— Non, je ne crois pas...

— Descendez, chère Avice. Car vous m'êtes chère...

Pas de réponse.

— Très bien, si vous ne voulez pas, je ne vous ennuierai pas davantage.

Et Pierston sortit.

Il s'arrêtait pour examiner les fleurs grimpantes sur le mur du jardin, lorsqu'une voix le fit retourner.

— Monsieur Pierston... je n'étais pas fâchée... Lorsque vous êtes parti, j'ai craint que vous vous mépreniez à mon silence... j'ai voulu venir vous assurer de mon amitié.

Et le visage d'Avice s'empourpra.

— Ça, c'est gentil, déclara-t-il, et lui prenant la main, il l'attira à lui, et déposa sur sa joue un baiser qui pouvait passer pour une réplique du sien.

— Chère Avice, pardonnez ma sottise de l'autre jour! Dites que vous me pardonnez! Allons, un bon mouvement! Et je vous dirai ce que je n'ai jamais dit à femme qui vive : « Voulez-vous de moi pour mari? »

— C'est que... mère prétend que je ne serai pour vous... qu'une passionnette..... parmi beaucoup d'autres.

— Non, reprit-il gravement. Vous seule m'avez connu enfant, les « autres » pas.

Mais il ne put lui arracher un consentement immédiat. Si dirigeant vers la pointe sud de l'île appelée le phare du Beal et par les étrangers le « Bill », ils s'arrêtèrent devant la caverne connue sous le nom de l'Antre, où la mer vient battre avec de sourds mugissements et qu'ils avaient, enfants, si souvent visitée. Là, Avice lui promit un rendez-vous pour le lendemain après-midi.

Pour la protéger du vertige, il lui offrit son bras, ce bras qu'elle avait si souvent saisi dans leurs jeux d'enfants et que, fiancée, elle acceptait pour la première fois.

Ils seraient restés longtemps au phare si Avice ne s'était rappelé soudain l'engagement qu'elle avait pris de réciter quelques poésies, le soir même, sur l'estrade du village, dans la grande rue des Citernes.

— Réciter! fit Jocelyn. Qui aurait cru qu'on pût jamais entendre en cet endroit autre chose que l'incessante plainte de la mer?

— Oh! nous sommes très lettrés maintenant. En hiver surtout. Mais ne venez pas à la récitation, Jocelyn, cela me troublerait! Je manquerais mon effet et je tiens à être aussi brillante que les autres.

— Alors j'irai vous attendre à la sortie et vous reconduirai chez vous.

— Oui, dit-elle en le regardant bien en face.

Avice était maintenant parfaitement heureuse, elle n'aurait jamais supposé, le jour de si triste mémoire, qu'elle pourrait goûter un si vif plaisir en la compagnie de Jocelyn.

Ils se séparèrent, afin qu'elle pût gagner à temps le village et prendre place sur l'estrade.

Pierston rentra chez lui, et le jour tombant, à l'heure dite, il s'achemina vers la rue des Citernes.

Son âme était pleine de trouble. Il connaissait Avice Caro depuis si longtemps que ses sentiments pour elle tenaient plus de la camaraderie que de l'amour. Les paroles qu'il lui avait dites dans une minute d'entraînement le terrifiaient par leurs conséquences. Non pas qu'aucune des femmes, les plus volages ou

les plus fidèles, qui l'avaient successivement attiré, dût les séparer; il ne le craignait pas. Mais, moins présomptueux, il n'espérait pas que l'idole de son imagination (qu'il adorait plus ou moins longtemps) personnifiât l'Amour rêvé.

A sa *Bien-Aimée,* il avait toujours été fidèle; seulement elle avait subi déjà de nombreux avatars.

Chaque individualité connue sous les noms de Lucy, Jane, Flora, Évangeline, ou toute autre, n'avait été qu'une forme passagère de l'*Élue.*

Il le constatait, non comme une excuse, mais comme un fait. Après tout, peut-être n'était-elle pas une substance tangible; mais bien un esprit, un rêve, un égarement de sa pensée, une conception poétique, un parfum, la lumière des yeux, le sourire des lèvres. Dieu sait ce qu'elle était en réalité, Pierston n'aurait su le dire. Elle était indescriptible.

En tant que phénomène subjectif, vivifié par des influences de race et de pays, sa spiritualité, son indépendance vis-à-vis des lois physiques, ne laissaient pas d'inspirer à Jocelyn un sentiment de frayeur.

Il ne savait jamais où il la rencontrerait le lendemain. Car elle avait un accès immédiat dans tous les rangs, dans toutes les classes de la société, et dans chaque habitation.

Parfois la nuit, il rêvait qu'elle était « la fille perfide du puissant Zeus », attachée à lui pour le torturer de sa beauté, en punition de ses péchés: l'implacable Aphrodite elle-même.

Il savait reconnaître cette créature sous tous les masques dont elle s'abritait, que ses yeux fussent

bleus, noirs ou bruns, qu'elle fût forte ou frêle, grande ou petite.

Jamais elle n'était en deux-lieux à la fois, mais jamais non plus elle ne s'était incarnée longtemps en la même personne.

Cette conviction claire et précise, Jocelyn n'avait pas attendu à ce jour pour la formuler, et elle lui avait évité souvent de vilains reproches de sa conscience.

Était-ce sa faute si elle l'attirait, et le tenait capricieusement enchaîné par un fil de soie? Était-ce sa faute, si elle n'avait jamais jusqu'à présent honoré longtemps le même tabernacle humain? Finirait-elle par se fixer en un être unique? Il ne pouvait le dire.

S'il avait senti qu'Elle se manifestait en Avice, il aurait essayé de croire que c'était là le terme de ses migrations et il aurait tenu parole avec joie. Mais en fin de compte, voyait-il la *Bien-Aimée* en Avice? Question troublante.

Il avait dépassé le sommet de la colline et redescendait vers le village. Dans la longue voie romaine, il ne tarda pas à découvrir la salle illuminée. La représentation n'était pas encore achevée; il fit le tour du bâtiment et s'arrêta sur un remblai d'où il distinguait l'intérieur.

A ce moment, Avice offrait au public son gracieux embarras. Cette vision chassa les doutes du jeune homme.

Avice était ce que l'on est convenu d'appeler « une belle fille », jolie certes, mais « belle fille » surtout; une de celles avec qui les risques du mariage se réduisent à zéro.

Ses yeux intelligents, son front large, sa démarche harmonieuse séduisaient dès l'abord. Jamais il n'avait rencontré chez une jeune miss d'aussi charmantes et solides qualités. Et il ne se trompait point : depuis longtemps il connaissait son humeur et son caractère.

Un lourd chariot couvrit sa voix frêle; mais le public charmé applaudissait. Il la vit rougir.

Il s'avança près de la porte et, lorsque les spectateurs eurent défilé un à un, il l'aperçut.

Tous deux grimpèrent doucement par la vieille route; Pierston se hissait sur la pente abrupte à l'aide de la rampe qui bordait le chemin et de son autre bras soutenait Avice.

En haut, ils s'arrêtèrent. A leur gauche, le ciel était strié en éventail par les rayons du phare, et de la falaise s'élevait à intervalles réguliers un grondement sourd comme celui d'un tambour; et ces intervalles étaient remplis par un bruit égal et prolongé, semblable au craquement d'os sous une mâchoire géante.

Ce bruit qui s'élevait et mourait contre la falaise, venait de la vaste Baie du Mort.

Les vents de la nuit étaient chargés, pensait Pierston, d'effluves mystérieux et légers; ils soufflaient de la baie sinistre, d'où montaient distinctement les sourdes rumeurs de la mer.

C'était comme une présence invisible, l'esprit de la multitude humaine qui reposait là dans le gouffre: les âmes de ceux qui partirent jadis, gais lurons, sur des vaisseaux de guerre, des bâtiments de commerce, des barques frêles et des bricks fringants; toute la flotte de l'Armada, tous, nobles et vilains, puissants et humbles, qu'animaient de vastes espérances, et qui maintenant gisaient là, inertes, dans ce lit toujours agité qu'est l'Océan.

On devinait la présence sur l'île de ce spectre géant et multiple dont Pierston croyait entendre les supplications à un Dieu clément.

Ils allèrent jusqu'au vieux cimetière de l'Espérance qui s'accroche au flanc d'un ravin. Un éboulement formidable avait eu lieu quelque cent ans auparavant et l'église s'était affaissée avec le reste de la falaise; elle n'offrait plus qu'une ruine.

Dans cette dernière place forte des divinités païennes, où les coutumes du paganisme s'attardaient encore, le christianisme s'était établi de son mieux, mais d'une façon précaire...

C'est en ce lieu solennel que Jocelyn embrassa Avice.

Cette fois, la jeune fille n'avait pas provoqué ce baiser, loin de là. Et sa réserve présente contrastait avec son exubérance passée.

Ce soir-là, inaugura un délicieux mois; ils le passèrent presque entièrement dans la compagnie l'un de l'autre.

Jocelyn découvrit qu'Avice pouvait non-seulement réciter des poésies dans des réunions choisies, mais aussi jouer du piano agréablement et chanter en s'accompagnant.

Il observa que l'unique but de ceux qui l'avaient élevée avait été de l'éloigner autant que possible de sa vie normale d'habitante d'une île très particulière, et de la façonner sur le modèle de mille autres jeunes filles dont le propre est de manquer de personnalité, de n'offrir rien de distinctif ou de pittoresque; on

s'était efforcé à lui faire oublier les traditions des ancêtres, à remplacer les ballades locales par des chansonnettes achetées chez les « fashionables » marchands de musique de Budmouth, et le patois par une langue qui n'était d'aucun pays.

Elle vivait dans une maison qui aurait pu faire la fortune d'un artiste et elle apprenait à dessiner, d'après copie, la petite villa des faubourgs de Londres.

Avice savait tout cela avant que Jocelyn ne le lui fit remarquer; mais avec une docilité de petite fille, elle s'était soumise à l'éducation de ses parents.

De tempérament, au fond, elle était « locale » jusqu'au bout des ongles, mais elle ne pouvait échapper aux goûts frivoles du jour.

Le départ de Jocelyn approchait; elle y songeait avec tristesse, mais avec sérénité : leurs fiançailles étant maintenant officielles.

Pierston pensa à la coutume traditionnelle, aux rites qu'on célébrait à cette occasion et qui avaient prévalu dans sa famille et dans celle de la jeune fille pendant des siècles, puisque tous deux étaient de la vieille souche de l'île.

L'envahissement des « kimberlins », ou étrangers, comme on appelait les habitants du Wessex, avait contribué beaucoup à discréditer ces vieux usages; mais, sous le vernis de l'éducation, sommeillaient chez Avice toutes les idées de l'ancien temps et Jocelyn se demandait si, à la mélancolie de son départ, ne se mêlait pas chez elle le regret des usages désuets qui autrefois ratifiaient les fiançailles et avaient consacré celles de ses pères et aïeux.

CHAPITRE III

LE RENDEZ-VOUS

— Voici la fin de mes vacances, dit Jocelyn. Quelle douce surprise me réservait le pays natal, et dire que pendant trois ans je n'y étais pas revenu!

— Vous partez déjà demain? fit-elle avec regret.

— Il le faut.

Une gêne suivit, où entrait quelque chose de plus que la tristesse d'une séparation brève et momentanée. Elle fut si forte que Jocelyn décida de remettre son départ au lendemain soir. Au lieu de partir à l'aube comme il l'avait projeté, il prendrait le train de nuit à Budmouth, voilà tout. De la sorte il pourrait visiter les carrières de son père, et la jeune fille, si elle le désirait, l'accompagnerait jusqu'au château Henri VIII qui domine la plage et d'où ils verraient la lune pâle se lever sur la mer. Avice accepta sans difficulté.

Aussi le lendemain, après avoir accompagné son père dans les carrières, Jocelyn, à l'heure convenue, quitta la maison de pierre, et s'achemina vers Budmouth par le sentier qui longe la plage. Avice, avant de le rejoindre, devait rendre visite à des amis dans la rue des Citernes, juste à mi-chemin de l'endroit fixé pour leur rendez-vous.

La descente l'amena bientôt sur la plage de galets.

Tournant le dos aux dernières maisons de l'île et aux ruines du village détruit par la terrible tempête de novembre 1924, il s'enfonça sur l'étroite langue de terre et au bout d'une centaine de mètres, s'arrêta pour enjamber le parapet de pierre qui longeait la mer. Il s'y assit, attendant sa compagne.

Deux hommes passèrent lentement, masquant les fanaux des vaisseaux à l'ancre dans la rade. L'un d'eux reconnut Jocelyn et lui souhaita le bonsoir.

— Tous mes vœux de joie et de bonheur, monsieur, ajouta-t-il. Je vous félicite de votre choix. La noce ne tardera pas, j'espère.

— Merci, Seaborn, on verra. Peut-être la Noël apportera-t-elle du nouveau.

— Ç'a été le premier mot de ma femme, ce matin : « Dieu soit loué, a-t-elle dit, je verrai encore ce mariage : moi qui les connais depuis leur naissance! »

Les hommes s'éloignèrent.

Une fois hors d'entente, celui qui n'avait pas ouvert la bouche demanda à son ami :

— Quel est ce jeune « kimberlin »? Il ne semble pas des nôtres.

— Il l'est cependant jusqu'à la moelle des os. C'est M. Jocelyn Pierston, le fils unique du marchand de pierres des carrières de l'Est. Il est fiancé à une charmante jeune fille, dont la mère, une veuve, continue le commerce de son mari tant bien que mal; mais elle ne possède pas le vingtième de ce qui enrichit Pierston. Il paraît qu'il gagne des mille et des cents, bien qu'il vive toujours dans la même vieille maison que jadis. On dit que son fils est célèbre à Londres en tant que « tailleur de marbre », et

j'aurais dû le prédire lorsqu'un jour, enfant, il découpa des soldats dans les petites pierres tendres des carrières de son père et fit une autre fois tout un jeu d'échecs. Il fréquente la bonne société de Londres, m'a-t-on affirmé; et je m'étonne qu'il soit venu prendre pour femme la petite Avice Caro qui, bien que charmante.. Tiens, voilà le ciel qui se couvre.

Pendant ce temps, celui dont ils s'entretenaient attendait, au rendez-vous, que l'heure fixée entre lui et sa fiancée, sept heures, sonnât.

Tout à coup, il aperçut au pied de la colline, venant du village, une silhouette menue, qui bientôt se précisa. Un jeune garçon d'une douzaine d'années s'avança vers Jocelyn; il s'enquit s'il était bien M. Pierston, et sur sa réponse affirmative, lui tendit une lettre.

CHAPITRE IV

VOYAGEUSE SOLITAIRE

Lorsque l'enfant eut disparu, Jocelyn revint sur ses pas jusqu'au plus proche réverbère et lut ce qui suit; c'était l'écriture d'Avice :

Bien-aimé, j'espère que vous ne vous fâcherez pas des réflexions que m'ont suggérées notre rendez-vous de ce soir dans les ruines de Sandsfoot. Je crains que votre père n'ait insisté auprès de vous pour que nous célébrions nos fiançailles selon l'ancienne coutume; ce serait assez naturel, puisque vous êtes d'une des plus vieilles familles de l'île. A vrai dire, c'est mère qui le suppose. Or, telle n'est pas mon idée : je trouve la coutume antique surannée et sans aucune raison d'être. Aussi je préfère (ne fût-ce que pour sauvegarder les convenances) ne pas venir vous retrouver en un lieu qui pourrait, à d'autres qu'à nous, rappeler la coutume traditionnelle.

Je suis sûre que cette décision ne vous peinera pas, que vous comprendrez mes sentiments tout « modernes » et ne m'en jugerez pas plus mal. Et, cher, si nous célébrions cette coutume antique sous de fâcheux auspices, peut-être aurions-nous de vieux sentiments de famille assez enracinés, pour croire, comme nos aïeux, à un présage de malheur.

Voilà. Vous reviendrez bientôt, n'est-ce pas, mon cher Jocelyn? Et prochainement arrivera le jour où nous ne nous quitterons plus. AVICE.

Jocelyn, ayant lu la lettre, s'étonna d'une aussi antique simplicité et qu'Avice et sa mère pussent attacher tant d'importance à ce qu'il considérait, lui, comme une barbarie passée.

D'ailleurs il ne s'était jamais prononcé en faveur des vieux usages, bien qu'il leur fût attaché dans le fond.

Aussi, tout en souriant d'Avice, qui dans sa naïveté se croyait « moderne », Jocelyn fut désappointé et un peu choqué qu'une raison si imprévue le privât de la compagnie de la jeune fille. Combien les vieilles idées étaient encore vivaces sous l'éducation nouvelle!

Le temps était orageux, et Jocelyn, n'ayant aucune envie de retourner louer un véhicule au village, hâta sa marche. Dans ce site exposé, la brise nocturne se faisait sentir plus qu'ailleurs, et la mer derrière le parapet de pierre s'agitait avec furie, en rythmes tumultueux qui suggéraient des chocs de bataillons et des cris de victoire.

Tout à coup devant lui, sur la route blanche de lune, il discerna une silhouette de femme, et se rappela alors que quelqu'un l'avait dépassé, tandis qu'il lisait la lettre d'Avice sous le réverbère.

Il espéra un moment que c'était Avice elle-même. Mais non, cette silhouette apparaissait plus forte et plus grande que celle de sa fiancée. Bien qu'on fût

seulement en automne, elle était tout enveloppée de fourrures.

Il la rejoignit bientôt et put voir son profil se découper sur les lumières de la rade. Un visage de Junon : des traits nobles, bien marqués. Jamais il n'avait contemplé une beauté aussi classique. Sa démarche était cadencée, mais si alerte et si rythmée qu'elle ne se ralentit pas d'une minute. Pendant ce temps il l'observait, en proie à mille conjectures.

Il allait la dépasser lorsqu'elle se retourna vers lui :

— Monsieur Pierston, je crois, dit-elle, du village de East-Quarriers?

La voix était impérieuse et hautaine.

Il fit signe que oui, et s'absorba dans la contemplation du beau visage.

Parmi toutes les femmes qu'il avait connues, elle représentait un type à part; et son accent n'était pas si « local » que celui d'Avice.

— Pouvez-vous me dire l'heure, s'il vout plaît?

Il tira sa montre et frotta une allumette : sept heures et quart. A la fugitive lueur du soufre, il vit que ses yeux étaient rouges et battus, comme si elle avait pleuré.

— Monsieur Pierston, permettez-moi une question qui vous paraîtra étrange... Pouvez-vous me prêter de l'argent pour un jour ou deux? J'ai eu la sottise d'oublier ma bourse sur ma table de toilette.

Cela paraissait étrange, en effet, et cependant le visage de la jeune fille semblait franc et honnête. Non, à coup sûr, ce n'était pas une aventurière. Il glissa la main dans la poche de son gilet et l'y laissa, irrésolu : que pouvait bien signifier « de l'argent »? Son apparence junonienne, son attitude, le poussèrent à s'harmoniser avec elle et à répondre royalement. Il devina un roman et lui tendit un billet de cinq cents francs.

Cette munificence ne parut pas la surprendre.

— Merci, cela suffira, dit-elle tranquillement, lorsqu'il eut prononcé le chiffre, de peur qu'elle ne le remarquât pas elle-même.

Tout en devisant, il n'avait pas observé que le vent, fraîchissant, de bise sifflante était devenu grondements, et de grondements cris aigus, avec la soudaineté propre à la rose des vents de l'île. Et ces caprices amenaient toujours ce qu'ils promettaient : la pluie. Les gouttes, qui avaient d'abord bombardé leurs joues gauches, telles les balles d'une canonnière d'enfant, prirent bientôt le caractère d'une fusillade d'enfilade venant de la rive. La jeune fille se retourna, inquiète de cette attaque imprévue.

— Il faut se mettre à l'abri, dit Jocelyn.

— Mais où?

A leur gauche s'étendait la longue plage monotone, trop exposée pour leur servir d'abri et où les galets s'entre-choquaient comme les dents d'une mâchoire géante; à leur droite la petite rade où les lointaines lumières des vaisseaux, maintenant obscurcies, luisaient faiblement. Derrière eux quelques points lumineux çà et là à l'horizon indiquaient l'emplacement de l'île; devant eux, rien de défini, aucune habitation avant d'avoir atteint le mince pont de bois, à un mille de là, qui précède le château Henri VIII.

Mais juste au haut de la plage, où il avait été probablement halé, se dressait contre le parapet un des bateaux de l'île, appelé « lerret ». Sitôt qu'ils l'aperçurent, les jeunes gens enjambèrent le mur de pierre d'un commun accord. Le bateau pouvait les garantir du déluge; le fond en était goudronné et, rampant sous les cordages qui, accrochés à des étais, servaient d'amarres, ils se glissèrent sous le « lerret ». Contre les bancs des rameurs, avirons et autres morceaux de bois, s'étalait un paquet de filets secs. Ils s'assirent, la tête courbée, dans l'impossibilité de la tenir droite.

CHAPITRE V

MIGRATION

La pluie tombait sur la carène du vieux bateau comme du grain jeté à pleines mains par un colossal semeur, et l'obscurité la plus profonde régnait. Ils étaient blottis si près l'un de l'autre que Jocelyn sentait contre lui la tiédeur des fourrures. Ils s'étaient tus depuis qu'ils avaient quitté la route; ce fut elle qui dit la première, avec une inquiétude simulée :

— Comme c'est ennuyeux!

Il en convint et lorsqu'ils eurent échangé quelques autres remarques, Jocelyn fut certain, aux soupirs étouffés qu'elle ne pouvait retenir, que la jeune fille avait pleuré.

— C'est peut-être plus ennuyeux pour vous que pour moi, dit-il, et je le regrette.

Elle ne répliqua rien, et il ajouta que c'était vraiment un site bien sauvage pour une femme voyageant seule et à pied. Il émit l'espoir qu'aucun événement fâcheux ne l'avait contrainte à sortir ce soir-là par un temps pareil.

D'abord, elle sembla peu disposée à lui raconter ses affaires et il en fut réduit à imaginer son histoire et son nom. Comment le connaissait-elle? La pluie ne faisant pas mine de cesser, il hasarda :

— Je crois qu'il nous faudra regagner le village.

— Jamais! répondit-elle.

Et la fermeté avec laquelle elle scella ses lèvres, se devina à la façon dont elle avait prononcé ce mot.

— Pourquoi? hasarda-t-il.

— J'ai des raisons.

— Je me demande comment vous me connaissez? Je ne vous connais pas, moi.

— Mais si, vous savez mon nom, tout au moins.

— Je ne crois pas; vous êtes étrangère ici?

— Non, je suis... ou plutôt, j'étais... une vraie insulaire. N'avez-vous pas entendu parler de la « Best Bed Compagnie » de pierres?

— Je crois bien! Elle a essayé de ruiner mon père dans son commerce, son directeur en tête : le vieux Bencomb.

— C'est mon père.

— Vraiment, je regrette d'en avoir parlé avec si peu de respect, car je ne le connais pas personnellement. Après avoir fait fortune dans la compagnie, il se retira, je crois, à Londres?

— Oui, notre maison, ou plutôt la sienne, est située dans Sud Kensington. Nous y habitons depuis des années. Mais nous avions loué aussi Sylvania Castle, dans l'île, pour la saison. Son propriétaire, qui était absent nous l'avait cédée pour un mois ou deux.

— Alors, miss Bencomb, j'ai habité tout près de vous. Mais la demeure de mon père était bien modeste à côté de la vôtre.

— M. Pierston pourrait avoir un palais pour peu qu'il y tînt!

— Croyez-vous? Je n'en sais rien. Mon père ne me parle guère de ses affaires.

— Mon père, fit-elle, éclatant tout à coup, me gronde toujours de ma prodigalité! Et aujourd'hui il a été plus dur que d'habitude. Il m'a reproché de courir les magasins d'une façon exagérée et de dépenser plus que ma pension.

— Ce soir?

— Oui. Et la scène a été si violente que, sous prétexte de me retirer dans ma chambre, je me suis sauvée. Et je ne rentrerai jamais à la maison!

— Qu'est-ce que vous ferez?

— J'irai trouver ma tante à Londres, et si elle ne veut pas de moi, je gagnerai ma vie. J'ai quitté mon père pour toujours! Que serais-je devenue si je ne vous avais pas rencontré? Je me le demande; j'aurais marché vers Londres, j'imagine... Tandis que maintenant je vais pouvoir prendre le train.

— Si vous pouvez le joindre dans cet ouragan.

— Je resterai ici jusqu'à ce que la tempête s'apaise.

Pierston avait entendu parler du vieux Bencomb comme du plus mortel ennemi de son père. Il savait que le père de la jeune fille avait fait une grosse fortune en ruinant successivement tous les petits carriers de l'île; mais le vieux crocodile avait trouvé dans le père de Jocelyn un morceau par trop dur à avaler. Celui-ci était en effet resté jusqu'à ce jour le plus grand rival de la « Best Bed Compagnie ». Jocelyn s'amusa de penser qu'il fût justement destiné à jouer le fils des Montaigu vis-à-vis de cette fille des Capulet.

Tandis qu'ils parlaient, ils baissaient instinctivement la voix; aussi, pour dominer les rugissements de la tempête, étaient-ils forcés de s'approcher tout près l'un de l'autre.

Au bout d'un quart d'heure, qui passa sans qu'ils s'en aperçussent, leurs voix se firent plus tendres.

Il était très tard lorsque la jeune fille se leva, alarmée de sa situation.

— Pluie ou non, il faut que je m'en aille, déclara-t-elle.

— Revenez au village, dit-il en lui prenant la main, je vous accompagnerai. Le train du soir a passé.

— Non, je préfère continuer. Je passerai le reste de la nuit à Budmouth... si jamais j'y arrive.

— Il est tard, tous les hôtels seront fermés, excepté cependant près de la gare une petite auberge où vous refuseriez d'entrer. Mais si vous êtes résolue, je vous accompagnerai. Je ne puis vous quitter ainsi et vous ne pouvez partir seule.

Elle se montra déterminée et ils se mirent en route sous les hurlements de la tempête et les bourrasques. La mer grondait et s'élevait si haut sur leur droite, battait si près d'eux sur leur gauche, qu'ils avaient l'impression de traverser le fond de son lit, tels les enfants d'Israël. Rien, si ce n'est le frêle parapet de pierre, ne les séparait de ce gouffre dément; et à chaque choc du flot la terre tremblait, les galets s'entre-choquaient, l'embrun leur fouettait le visage. D'innombrables petites mares se formaient entre les pierres du parapet et s'écoulaient en ruisselets qui se perdaient à nouveau dans la mer.

L'île était encore bien véritablement une île. Jusqu'à ce jour ils n'avaient pas soupçonné la force des éléments. Bien souvent des piétons solitaires avaient été entraînés à la mer et s'étaient noyés, ou bien une soudaine brèche les avait ensevelis; et ce mur cependant devait être doué d'un pouvoir surnaturel pour se reconstituer après de telles ruptures, telle la forme de Satan lorsqu'elle est coupée en deux par l'épée de saint Michel.

« Substance éthérée
qu'on ne peut longtemps désunir. »

Les vêtements de la jeune fille offraient plus de prise au vent que les siens et elle était par conséquent en plus grand danger. Elle ne pouvait refuser l'aide que lui offrait le jeune homme. Il commença par lui offrir son bras, mais le vent les sépara aussi aisément que deux cerises sur la même branche. Pour l'affermir, Jocelyn entoura de son bras la taille de la jeune fille.

Elle ne fit pas de résistance.

A peu près à ce moment-là, — fut-ce un peu avant fut-ce un peu après? — Jocelyn prit conscience d'une sensation qui s'était glissée en lui sans qu'il y prît garde, alors qu'il se tenait assis auprès de sa nouvelle amie sous le bateau. Bien que très jeune encore, il avait trop d'expérience pour ne pas reconnaître ce sentiment et ne pas en être alarmé, terrifié même. Cela signifiait une migration possible de la Bien-Aimée. Le phénomène ne s'était pas, il est vrai, encore produit, mais il ne tarderait guère. Il songea combien la jeune femme était douce et tiède dans

son vêtement de fourrure, tandis qu'il la tenait serrée contre lui; les seules parties sèches de leurs vêtements étaient d'ailleurs, pour lui son côté droit, et pour elle le côté gauche, d'où leur pression mutuelle excluait la pluie.

Dès qu'ils eurent traversé le pont, ils se trouvèrent plus abrités, mais il ne relâcha pas son étreinte avant qu'elle ne l'en priât. Ils traversèrent le château en ruines, laissant l'île loin derrière eux. Bientôt ils approchèrent des faubourgs de la plus proche ville d'eaux qu'ils traversèrent sans s'arrêter, et peu après ils gagnaient Budmouth. Jocelyn était plein de pitié pour miss Bencomb et, tout en s'étonnant de la décision qu'elle montrait, il ne pouvait s'empêcher de l'admirer.

Les maisons qui faisaient face à la baie les protégeaient maintenant, et ils purent atteindre sans difficulté la station terminus.

Comme Jocelyn l'avait prévu, il n'y avait qu'une maison d'ouverte de ce côté-là, une petite auberge de tempérance, ou s'arrêtaient les voyageurs, débarquant de la diligence ou des bateaux de la Manche. Avant d'être admis, ils entendirent un bruit de verrous, de chaînes, et peu après ils entraient dans un couloir qu'éclairait faiblement un unique bec de gaz.

Il remarqua alors que malgré sa grande taille, presque égale à la sienne, et ses belles proportions, la jeune fille semblait à peine dans la fleur de l'âge. Son visage était saisissant; plus encore peut-être par son air impérieux que par sa beauté, cependant remarquable. Le vent et l'embrun avaient donné à ses joues une belle teinte de pivoines rouges.

Elle se montra inflexible dans sa décision de prendre le train du matin, et il garda ses conseils pour des détails de moindre importance. Il n'y avait plus qu'une pièce libre, au premier.

— Dans ce cas, dit-il, vous devriez monter dans votre chambre, et faire descendre vos vêtements pour qu'on les fasse sécher immédiatement devant le feu; sinon, ils ne seront jamais prêts. Je vais en donner l'ordre à la bonne et vous faire porter quelque chose à manger.

Elle accepta, sans cependant donner la moindre marque de gratitude. Lorsqu'elle fut en haut, Pierston lui envoya un léger souper, par la bonne endormie qui était de service la nuit.

Il se sentait une faim dévorante, et se mit à faire sécher ses vêtements tant bien que mal tout en mangeant, devant la grande cheminée.

Il se demanda ce qu'il devait faire, mais son indécision ne dura guère, et il résolut d'attendre ainsi le matin. A l'aide de quelques couvertures et d'une paire de pantoufles découvertes dans un placard, il tâchait de s'arranger le plus confortablement possible pour la nuit, lorsque la jeune bonne redescendit avec une brassée de vêtements tout trempés.

Pierston s'écarta du feu. Elle s'agenouilla devant la flamme, et les bras tendus fit sécher un des vêtements de la jeune Junon, d'où un nuage de vapeur ne tarda pas à s'échapper.

Toujours agenouillée, la jeune bonne laissa tomber sa tête, puis la redressa, puis la laissa retomber définitivement en même temps que ses bras.

— Vous avez sommeil, ma fille, dit Pierston.

— Oui, monsieur, je suis levée depuis si longtemps. Lorsque personne ne vient me déranger, je couche sur un matelas, dans la pièce voisine.

— Alors je vais vous remplacer : allez vous coucher, comme si nous n'étions pas là. Je ferai sécher les vêtements et les déposerai là en tas, afin que vous les remontiez à la jeune dame au matin à la première heure.

La bonne le remercia et quitta la pièce. Bientôt il entendit venir de la chambre voisine des ronflements sonores. Alors Jocelyn examina les vêtements et les étendit un à un. Tandis que la vapeur l'enveloppait, il s'abandonnait à la rêverie. De nouveau, il prit conscience du changement qui s'était produit en lui pendant la promenade.

La Bien-Aimée changeait d'asile et venait d'élire domicile chez la propriétaire de ces vêtements légers.

Au bout de dix minutes il l'adorait.

Et que devenait la petite Avice Caro?

Il ne pensait plus à elle de la même façon. Au fond, il n'était pas sûr d'avoir jamais vu en cette amie de sa jeunesse, si prévenu fût-il en sa faveur, la véritable Aimée. Mais, qu'il l'eût aimée ou non, il sentait bien que l'esprit, l'essence, l'Idéal qu'il appelait son Amour, désertait à la dérobée cette forme lointaine, se glissait dans la présence proche qui reposait dans la chambre d'en haut.

Avice n'avait pas tenu parole, retenue par des craintes chimériques : elle n'était pas venue le retrouver dans les ruines solitaires. Qu'elle fût responsable de son erreur!

CHAPITRE VI

AU BORD DU PRÉCIPICE

Miss Bencomb quitta l'hôtel pour la petite gare qui était juste à côté et venait à peine de s'ouvrir comme en prévision de cet événement. Sur le conseil de Jocelyn, elle écrivit un mot à son père pour l'informer de ses projets et prévenir toute poursuite. Jocelyn l'accompagna à la station et prit congé. Il demanda ensuite son billet pour Londres et s'occupa de l'enregistrement de ses bagages.

Sur le quai, il retrouva la jeune fille. Un éclair brilla dans leurs yeux, qui signifiait en style télégraphique :

« Notre destination est la même, pourquoi ne monterions-nous pas dans le même compartiment? »

Ce qu'ils firent.

Elle choisit un coin à reculons, et il s'assit en face d'elle. L'employé jeta un coup d'œil dans leur wagon et, les prenant pour deux amoureux, eut soin de ne laisser monter personne avec eux.

Ils parlèrent de choses banales; ce qu'elle pensait au fond, il n'en savait rien, mais à chaque arrêt il redoutait une intrusion. Avant qu'ils fussent à mi-chemin de Londres, ce qu'il redoutait se produisit: la Bien-Aimée avait une nouvelle forme; elle dessinait maintenant chaque ligne du corps de cette femme.

Voir approcher Londres semblait plus dur à Jocelyn que de voir approcher le Jour du Jugement dernier. Comment pouvait-il l'abandonner dans le tourbillon de la ville populeuse?

Elle parut effrayée du bruit de la grande cité. Il lui demanda où habitait sa parente.

— A Bayswater, répondit miss Bencomb.

Il héla un cab, et proposa de l'accompagner jusque chez la tante, dont la demeure se trouvait sur le chemin de sa propre maison. Elle accepta et ils grimpèrent dans le véhicule. Devinait-elle ses sentiments? Pierston aurait bien voulu le savoir, mais elle restait impénétrable.

— Nous voici de vieux amis, dit-il tandis qu'ils roulaient.

— Certainement, répondit-elle sans sourire.

— Mais en réalité, nous sommes ennemis mortels par hérédité, chère Juliette.

— Oui... Que dites-vous?

— J'ai dit : chère Juliette.

Elle eut un rire fier et murmura :

— Votre père et le mien sont ennemis, mais mon père et moi le sommes aussi maintenant...

Leurs yeux se rencontrèrent.

— Ma reine chérie! s'écria-t-il emporté par ses sentiments, au lieu de retourner chez votre tante, je vous supplie de m'épouser!

Une rougeur envahit le visage de la jeune fille. Elle ne répondit pas et il craignit de l'avoir offensée. Peut-être s'était-elle simplement servie de lui comme d'un instrument utile.

Il reprit :

— Votre père n'aurait ainsi plus le droit de vous réclamer. Après tout, ma proposition n'est pas aussi irréfléchie qu'elle en a l'air : vous me connaissez : mon passé comme mon avenir. Je vous connais également. Nos familles sont voisines dans l'île depuis des siècles, bien que vous soyez devenue maintenant une Londonienne.

— Serez-vous jamais de la “ Royal Academy »? demanda-t-elle pensivement.

Son exaltation était tombée.

— J'espère l'être... Je le serai si vous consentez à devenir ma femme.

Sa compagne le scruta du regard.

— Pensez, argua-t-il, que cela vous sortirait immédiatement d'embarras. Plus besoin de se soucier de tantes à voir, ou de père courroucé à fuir.

Ces paroles semblèrent la décider. Elle s'abandonna à son baiser.

— Quand pourrons-nous être mariés? demanda-t-elle peu après.

— Peut-être demain. Je pourrai aller au « Doctor's Commons » aujourd'hui vers midi, et la licence serait prête demain matin.

— C'est entendu. Je n'irai pas chez ma tante. Je veux être une femme indépendante! Je n'entends pas être grondée comme une enfant de six ans. Et je serai votre femme, si c'est aussi facile que vous le dites.

Pendant cette consultation, ils avaient fait arrêter la voiture, Pierston avait bien un atelier et quelques pièces dans le voisinage de Campden Hill, mais il n'était guère convenable d'emmener la jeune fille

chez lui avant qu'ils fussent mariés. Ils décidèrent de descendre dans un petit hôtel.

Changeant de direction, ils revinrent donc dans le Strand, et bientôt se mirent à couvert dans une des vénérables tavernes de Covent Garden, qui étaient dans ce temps-là fréquentées par les campagnards venant de l'Ouest. Jocelyn la quitta alors pour s'occuper des démarches indispensables.

Il était environ trois heures de l'après-midi, lorsque ayant réglé toutes les questions préliminaires nécessitées par sa décision soudaine, Jocelyn revint lentement à l'hôtel en flânant. Il était tout étourdi et la marche lui faisait du bien.

Il s'arrêtait çà et là aux devantures, quand soudain, comme inspiré d'une idée subite, il fit signe à un « hansom » et donna au cocher l'adresse de Mellstock Gardens.

Arrivé là, il sonna devant la porte d'un atélier; un grand jeune homme, d'environ son âge et tenant à son pouce gauche une grande palette barbouillée, vint lui ouvrir.

— Comment, toi, Pierston, je te croyais à la campagne. Entre. Je suis heureux de te voir. Comme tu le vois, je suis en train de finir un tableau pour un Américain qui doit l'emporter ces jours-ci dans son pays.

Une jolie jeune femme s'occupait à coudre près du chevalet. Sur un signe du peintre, elle disparut sans mot dire.

— Je lis sur ton visage que tu as quelque chose à me conter; nous sommes seuls maintenant, tu peux parler. Que veux-tu boire?

— Oh ! peu importe ! Un alcool quelconque... Somers, écoute-moi bien, j'ai en effet quelque chose à te dire.

Pierston s'assit dans un fauteuil et Somers se remit au travail. Lorsque le domestique eut apporté du brandy pour calmer les nerfs de Pierston, du soda pour détruire l'effet injurieux du brandy et du lait pour adoucir la force néfaste du soda, Jocelyn commença son récit, en s'adressant plutôt à la cheminée gothique, à la vieille horloge et aux chenets anciens qu'à Somers, qui se tenait devant sa toile un peu en arrière de son ami.

— Avant de te dire ce qui m'est arrivé, je vais t'expliquer quelle espèce d'homme je suis.

— Grand Dieu! je le sais déjà.

— Non, tu ne le sais pas. Généralement on n'aime pas à parler de cela... et cependant je reste éveillé la nuit des heures à y songer.

— Non! fit Somers incrédule et cependant plein de sympathie pour le trouble de son ami.

— Je suis né sous un sort curieux, une mystérieuse influence. Tu me vois intrigué, perplexe, confondu des tours de passe-passe que me joue une créature, une déesse plutôt, Aphrodite, comme la définirait un poète et comme je la symboliserais moi-même en marbre... Mais j'oublie : ceci ne doit pas être une complainte, mais un plaidoyer : une sorte d'*Apologia pro vitâ meâ*.

— J'aime mieux ça. Parle.

CHAPITRE VII

SES PREMIÈRES INCARNATIONS

— Somers, tu n'es pas, je le sais, de ceux qui croient que la Bien-Aimée peut revêtir pendant longtemps une même forme, s'incarner dans une seule enveloppe charnelle; sinon mon histoire te paraîtrait bizarre.

— Pas de personnalité, je t'en prie!

— Fort bien; supposons qu'il soit question d'un autre. Je descends, tu le sais, d'une race singulière, d'une race de visionnaires; cela explique bien des choses. Revenons à notre héros. Sa Bien-Aimée s'incarna successivement en plusieurs êtres trop nombreux pour t'être présentés, ne laissant lorsqu'Elle émigrait qu'un corps vulgaire et pareil aux autres. Il n'y a là aucune absurdité, c'est un simple fait, exprimé d'une manière qui déroute seulement les conventions.

« Voici donc le principe posé...

— Continue!

— Eh bien, ma première incarnation eut lieu, autant que je m'en souviens, lorsque j'avais neuf ans. C'était une fillette aux yeux bleus d'une huitaine d'années, la cadette d'une famille de onze enfants; ses cheveux blonds tombaient sur les épaules; ils essayaient de friser, mais sans succès; ils ne réussissaient qu'à pendre lamentablement comme des baguettes de tambour.

« Ce défaut m'inquiétait et fut cause que ma Bien-Aimée s'évada de ce jeune tabernacle. Je ne me souviens pas au juste de l'instant précis. Ce fut, je crois, peu après avoir embrassé ma petite amie, sur un banc du jardin, par un chaud après-midi d'été. Nous avions ouvert une ombrelle de guingan bleu, afin de dérober aux passants nos marques d'affection, sans songer que cet écran éclatant attirerait bien plus l'attention que nos menues personnes.

« Lorsque le départ de sa famille et le sien mit fin à ce rêve, je crus que ma Bien-Aimée m'avait quitté à jamais. Tel le premier homme lorsqu'il vit pour la première fois se coucher le soleil. Je me trompais, bien entendu : Laura était morte pour moi, mais non ma Bien-Aimée.

« Quelques mois s'écoulèrent; l'Aimée ne reparaissait pas, et cependant j'avais fini de pleurer son apparition en cheveux blonds.

« Elle ressuscita d'une façon que je n'aurais jamais soupçonnée. J'étais avec des camarades sur le quai de Budmouth, devant l'École Préparatoire, occupé à regarder la mer, lorsqu'un gentleman d'âge mûr, suivi d'une jeune fille, vint à passer, à cheval. La jeune amazone tourna la tête et, — est-ce parce que je la regardais béant d'admiration, — me sourit. Au bout de quelques pas, elle se retourna et me sourit de nouveau.

« Cela suffit à m'enflammer. Je compris immédiatement la signification de mon trouble : la Bien-Aimée revivait. Cette seconde forme dans laquelle

il lui avait plu de s'incarner était une jeune femme déjà; teint mat, les cheveux châtains relevés en chignon, et les yeux bruns, je crois : on ne pouvait concevoir d'un seul coup tous les charmes de sa personne.

« Je souhaitai à mes camarades un rapide bonsoir, dès que je le pus sans attirer l'attention, et m'avançai rapidement le long de l'Esplanade, dans la direction qu'Elle et son père avaient prise. Ils avaient dû mettre leurs chevaux au trot, car on ne les voyait plus.

« Désespéré, je pris au hasard une des rues latérales, et mon cœur se mit à battre lorsque je vis galoper vers moi les deux cavaliers de tout à l'heure.

« Rougissant jusqu à la racine des cheveux, je m'arrêtai et la regardai en face tandis qu'elle passait. Elle sourit de nouveau, mais, hélas! dans les yeux de ma Bien-Aimée aucun éclair de passion ne brilla à ma vue. »

Pierston s'arrêta, vida son verre. Il vivait la scène qu'il évoquait. Somers garda ses réflexions pour lui et Jocelyn reprit :

— Ce jour-là j'errai à sa recherche par les rues, mais en vain. La première fois que je revis un des camarades qui se tenaient avec moi sur le quai lors de la rencontre, je lui rappelai insidieusement l'incident et lui demandai à brûle-pourpoint s'il ne connaissait pas les cavaliers.

« — Oh! si, dit-il, c'était le colonel Targe et sa fille Elsie.

« — Quel âge peut-elle avoir? interrogeai-je,

troublé par la disproposition probable de nos âges.

« — Dix-neuf ans, dit-on. Elle doit épouser, après-demain le capitaine Popp du 50ᵉ, et ils partiront aussitôt après aux Indes.

« Le chagrin que me causa cette révélation fut tel, qu'au crépuscule je me rendis sur le quai du port, avec l'intention déterminée de mettre fin à mes jours. Mais j'avais entendu dire que les crabes se collaient aux visages des morts sombrés en cet endroit et les dévoraient; l'idée de ce répugnant voisinage m'arrêta. J'avoue que le mariage de mon Aimée m'importait peu, son départ me brisait le cœur.

« Je ne l'ai jamais revue. Bien que je susse par expérience que ma Bien-Aimée restait présente quoique non incarnée, j'avais peine à croire qu'elle reparaîtrait jamais sous un autre aspect que celui de la divine miss Targe.

« Je me trompais encore. Il s'écoula, il est vrai, un long intervalle.

« Je n'étais plus de cet âge ridicule où les garçons de quinze ans ressemblent à de jeunes ours et affectent de mépriser les jeunes filles.

« J'avais dix-sept ans.

« J'étais assis un soir chez un pâtissier de Budmouth, quand une dame et une petite fille vinrent s'asseoir en face de moi.

« Nous nous regardâmes : la fillette me fit des avances. Je murmurai :

« — Quelle charmante enfant!

« La dame sourit, mais ne répondit pas.

« — Elle a les yeux doux de sa mère, fis-je.

« — Vous trouvez qu'elle a de beaux yeux? demanda la dame comme si elle n'avait pas entendu la fin de mon appréciation.

« — Oui... pour des copies, dis-je en la regardant.

« Après cela nous nous entendîmes fort bien. Elle m'apprit que son mari faisait une croisière en yacht; je la plaignis de n'être pas du voyage.

« Peu à peu, elle se montra sous le jour d'une femme abandonnée, et à quelque temps de là je la rencontrai seule dans la rue. Elle se rendait au débarcadère, m'apprit-elle, pour y attendre son mari. Mais elle ne savait pas le chemin. Je m'offris à l'accompagner et elle accepta.

« Je n'entrerai pas dans les détails; qu'il te suffise de savoir que je la revis plusieurs fois; bientôt je découvris que la Bien-Aimée (dont les faits et gestes m'intriguaient depuis quelque temps) se modelait selon les contours charmants de cette jeune dame.

« Pourquoi avait-elle préféré la retraite séduisante et inaccessible d'une femme mariée, alors que tant d'autres s'offraient? Je ne sais. L'affaire se termina fort innocemment : la jeune femme quitta la ville avec son mari et son enfant; elle semblait considérer comme un flirt banal des relations qui ne le furent certes pas pour moi.

« Pourquoi te ferais-je le récit de ce qui suivit? Après cela, la Bien-Aimée se témoigna de plus en plus fréquemment et il me serait impossible de te narrer en détail ses diverses transformations. Elle changea neuf fois de résidence dans le cours des deux ou trois années qui suivirent. Quatre fois elle prit les traits d'une brune, deux fois ceux d'une pâle blonde et trois fois ceux de femmes qui n'étaient ni brunes ni blondes. Parfois, c'était une grande belle fille, mais le plus souvent, je crois, elle préférait se glisser sous la peau d'un être flexible, aérien et de petite taille. Je m'accoutumai si bien à ces incarnations successives que je m'y résignais passivement. Je parlais à la Bien-Aimée, je l'embrassais, je souffrais pour elle, dans ses diverses métamorphoses. C'est ainsi qu'allèrent les choses jusqu'au mois dernier.

« Là, pour la première fois, *Elle* me réserva une surprise en se personnifiant ou plutôt en évitant de se personnifier en la personne d'Avice Caro, une jeune fille que je connais depuis son enfance.

« En fin de compte, j'ai décidé qu'après tout elle n'avait pas élu domicile en Avice Caro, et cela parce que je ne me suis pas encore départi envers elle d'un grand respect. »

En cet endroit, Pierston fit un bref récit de sa récente camaraderie avec Avice, de l'engagement qu'il avait pris, et comment il venait de le rompre d'une façon inattendue, par le simple fait d'avoir rencontré une femme dans laquelle la Bien-Aimée se manifestait à vue d'œil. Elle s'appelait miss Marcia Bencomb.

Il annonça leur résolution de se marier sur-le-champ et mit Somers en demeure de lui dire si, en de pareilles circonstances, il devait l'épouser ou non?

— Certainement non, dit Somers, tu ne dois épouser personne, si ce n'est la petite Avice. Et encore non, pas même elle. Tu es comme les autres

hommes... en pire. Tous sont inconstants comme toi, mais pas avec une telle clairvoyance.

— Inconstant n'est pas le mot. Être inconstant, c'est se fatiguer d'un être qui, lui, ne change pas. Mais j'ai toujours été fidèle à la trompeuse créature que je n'ai jamais pu saisir; à moins que je ne sois maintenant sur le point de m'en emparer. Et, laisse-moi te le dire, sa fuite d'individualité en individualité n'a rien eu de plaisant pour moi; ce ne fut certes pas un jeu folâtre où je me complus.

« Voir la créature, que l'on a cru parfaite, perdre sous vos yeux la divinité qui la parait, de flamme se réduire en cendres, d'une vitalité radieuse ne laisser qu'une ombre vague, cela n'a rien d'agréable, je te le jure; et c'est pour moi une torture. Chaque forme qu'elle ne hante plus est comme le nid vide d'un bel oiseau envolé et qu'emplit la neige. Je souffre cruellement à contempler un visage où *Elle* n'est plus.

— Tu devrais te marier!

— Peut-être bien! Mais je crains que la pauvre Marcia ne soit compromise si... N'ai-je pas raison de dire que je suis maudit? Jusqu'à présent, par bonheur, je n'ai fait souffrir que moi. Sachant ce qui m'attend, je me suis rarement risqué à me lier à une femme, dans la crainte d'en chasser l'Aimée plus tôt qu'à son heure...

Pierston se tut, et peu après il prit congé.

Comme le conseil d'un ami pèse peu en pareille matière, il retourna aussitôt auprès de miss Bencomb.

Elle n'était déjà plus la même. L'anxiété avait fait visiblement une entaille ou deux à son amour-propre,

et la hautaine courbe de sa lèvre s'était accusée.

— Comme vous avez été longtemps absent! fit-elle avec impatience.

— Peu importe, chérie. Tout est arrangé, nous pourrons nous marier dans quelques jours.

— Pas demain?

— Impossible. Nous ne sommes pas depuis assez longtemps à Londres.

— Et comment l'ont-ils su au Doctor's Commons?

— C'est que... j'ai malheureusement avoué que nous venions à peine d'arriver, oubliant qu'il était nécessaire de séjourner...

— C'est stupide! Enfin, on n'y peut rien maintenant. Pourtant, à votre place, j'aurais été moins étourdi.

CHAPITRE VIII

TROP SEMBLABLE A L'ÉCLAIR

Ils continuèrent à vivre quelques jours à l'hôtel, sous l'œil curieux des femmes de chambre, épiés par les garçons qui entraient comme par hasard dans la pièce.

Lorsqu'ils se promenaient ensemble, le plus souvent dans des petites rues paisibles par crainte d'être reconnus, Marcia demeurait silencieuse et son impérieux visage s'assombrissait.

— Fais le mort, dit-il en plaisantant à une de ces occasions.

— Je suis ennuyée que, par votre aveu irréfléchi, nous n'ayons pas encore la licence! C'est mal de me forcer à vivre de la sorte.

— Mais puisque nous devons nous marier bientôt, chérie.

— Oui, murmura-t-elle.

Et elle se perdit dans sa rêverie.

— Comme notre décision a été soudaine! reprit-elle. J'aimerais avoir le consentement de mon père et de ma mère à notre mariage. Comme il ne peut être célébré avant un jour ou deux, je pourrais leur écrire et la réponse arriverait encore à temps.

Pierston exprima des doutes sur la sagesse d'un tel procédé. Comme de juste, il ne fit qu'ancrer la jeune

femme dans son projet, et une pique, entre eux, suivit.

— Du moment que nous sommes obligés de retarder notre mariage, je ne me marierai pas sans leur consentement, s'écria-t-elle enfin avec violence.

— Très bien, chère, écrivez.

Une fois rentrée, elle s'assit devant un bureau, mais au bout de quelques minutes elle lâcha la plume avec désespoir.

— Non! je ne le puis, fit-elle. Je ne peux vraiment plier mon amour-propre à cette besogne. Voulez-vous écrire à ma place, Jocelyn?

— Moi? Certes non, je ne vois pas pourquoi je ferais une chose que je désapprouve.

— Vous ne vous êtes pas disputé avec mon père, comme moi...

— Sans doute. Mais il y a entre nos familles un vieil antagonisme qui rendrait ma démarche pour le moins étrange. Attendez que nous soyons mariés et j'écrirai; pas avant.

— Alors, il faut que je m'y résigne. Vous ne connaissez pas mon père. Il pourrait me pardonner mon mariage à son insu dans n'importe quelle autre famille, mais il juge la vôtre avec tant de mépris que de sa vie il ne me pardonnerait de devenir secrètement une Pierston. Je n'y avais pas songé tout d'abord.

Cette remarque impressionna fâcheusement Pierston. Malgré sa position indépendante d'artiste à Londres, il était solidaire du vieillard qui avait lutté avec entêtement contre la concurrence envahissante de Bencomb et dont l'argent avait assuré son éduca-

tion et lui avaient permis des études dans les meilleurs collèges.

Aussi la supplia-t-il de ne pas ajouter un mot de plus sur sa famille.

Elle termina sa lettre en silence, donnant comme adresse un bureau de poste restante, afin qu'on ne découvrît pas leur retraite, pour l'instant tout au moins.

Aucune réponse ne vint; seules, — mauvais signe, — quelques lettres au nom de Marcia, arrivées chez son père en son absence, furent renvoyées à l'adresse indiquée.

Elle les ouvrit machinalement, et à la dernière, poussa une exclamation, en éclatant de rire.

— Qu'est-ce? interrogea Pierston.

Marcia lui lut la lettre à haute voix. Elle venait d'un de ses fidèles amoureux, un jeune gentleman de Jersey, qui lui annonçait son prochain départ pour l'Angleterre, afin d'y réclamer sa chérie dont il avait la parole.

— Que faire? dit-elle.

— Comment? Mais il me semble, ma chère enfant, qu'il n'y a qu'une chose à faire, une chose évidente. Dites-lui le plus tôt possible que vous êtes à la veille de vous marier.

Marcia écrivit donc une réponse dans ce sens et Jocelyn l'aida à formuler ses phrases aussi en douceur que possible.

« Je répète, disait-elle en concluant, que j'avais totalement oublié notre engagement. J'ai tout avoué à mon fiancé, et il lit par-dessus mon épaule, tandis que je vous écris. »

— Voyons, Marcia, supprimez ces derniers mots, s'écria Jocelyn, ils porteraient un coup inutile au pauvre garçon.

— Un coup? Mais non, cher. Pourquoi vient-il m'ennuyer? Jocelyn, vous devriez être fier que je parle ainsi de vous dans ma lettre. Lorsque j'ai déclaré hier que j'aurais pu épouser un savant, vous m'avez accusée de fatuité. Mais vous voyez maintenant que j'en oubliais un autre.

Et Jocelyn de répondre tristement :

— Eh bien! je ne me soucie pas d'entendre parler de ces gens-là. Je trouve cela décidément déplaisant, bien que vous preniez avec légèreté la chose.

— Oh! Je suis moitié moins coupable que vous!...

— Qu'est-ce à dire?

— J'ai été infidèle par oubli, vous l'avez été volontairement.

— Je m'y attendais! Vous vous servez d'Avice Caro pour me blesser. Mais je vous prie de ne point me taquiner à ce sujet; car vous pourriez atteindre le but inattendu de me faire repentir de mon infidélité.

Elle serra les lèvres et son visage s'empourpra.

Le lendemain matin arriva la lettre de ses parents en réponse à la sienne. Au grand étonnement de Marcia, son père suivait une ligne de conduite tout à fait opposée à celle qu'elle attendait de lui. Qu'elle fût compromise ou non, il désapprouvait son mariage avec un Pierston. Il refusait son consentement et n'en dirait pas plus avant d'avoir revu sa fille : si elle avait encore un peu de bon sens et si elle n'était pas encore mariée, qu'elle revînt sous le toit paternel, hors

duquel un séducteur l'avait évidemment attirée. Il verrait alors ce qu'il pouvait faire pour elle, dans les circonstances désespérées dont elle était seule responsable. Sinon, il ne voulait plus entendre parler d'elle.

Pierston ne put s'empêcher de marquer de l'ironie devant le peu d'estime que témoignait pour lui le vieillard.

Marcia prit ombrage de ses sarcasmes.

— S'il y a quelqu'un à blâmer, c'est moi, dit-elle. Je commence à sentir la sottise que j'ai commise en m'enfuyant de chez mon père pour une raison aussi futile qu'une petite gronderie à propos de mes dépenses.

— Je vous conseille d'y retourner, Marcia.

— Mais votre ton dément vos paroles. Vous parlez de mon père avec mépris, comme d'un vulgaire marchand.

— Je ne pourrais parler autrement de lui, je le crains, sachant...

— Continuez.

— Rien... Marcia. Sinon ce qui est notoire. Chacun sait que M. Bencomb fit de la ruine de mon père le but de sa vie et il ne lui pardonnera pas sa résistance; la manière dont il fait allusion à moi dans sa lettre prouve que la vieille inimitié n'est pas morte.

— Cet avare ruiné par un prodigue comme mon père! fit-elle avec violence. Voilà bien les calomnies des vôtres!

Les yeux de Marcia lancèrent des éclairs et son visage s'enflamma de colère; mais cette animation, qui aurait pu rehausser l'éclat de sa beauté, était glacée par la rigidité exagérée de son attitude.

— Marcia... vous avez un caractère insupportable! Je pourrais prouver ce que j'avance, n'importe qui le pourrait! Votre père dévorait les carrières une à une; seul mon père lui tint tête avec un courage désespéré. Ce sont des faits bien avérés. Les rapports de nos parents sont évidemment gênants dans la circonstance, et nous commençons à nous en rendre compte. Mais comment sortir de là, je me le demande?

— Nous n'en sortirons pas.

— Peut-être que si, peut-être que non, murmura Pierston en admirant la belle image du dédain que représentait en ce moment ce visage classique de Junon aux yeux noirs.

— A moins que vous ne demandiez pardon de votre insolence.

Jocelyn, mal convaincu que sa conduite eût quoi que ce soit de répréhensible envers sa trop impérieuse amie, refusa de s'excuser.

Là-dessus, elle quitta la pièce, mais pour y rentrer peu après.

— J'ai montré un peu d'humeur, tout à l'heure, fit-elle avec amertume. Mais tout a une cause et peut-être avez-vous commis une erreur en délaissant Avice pour moi. Au lieu d'épouser Rosaline, il faut que Roméo s'enfuie avec Juliette... Les deux amants de Vérone furent heureux de rencontrer la mort... Car en peu de temps l'inimitié de leurs familles leur eût rendu la vie commune intolérable : Juliette serait revenue à ses parents, Roméo aurait retrouvé les siens... Ils se seraient forcément séparés.

Pierston eut un petit rire. Mais Marcia ne plai-

santait pas, comme il put s'en convaincre à l'heure du thé; elle déclara que du moment qu'il refusait de solliciter son pardon, elle avait résolu, après mûre réflexion, de se retirer chez sa tante... jusqu'à ce que son père la rappelât auprès de lui.

Il fut aussi saisi de cette résolution qu'étonné de cet acte d'indépendance, dans des circonstances où les femmes n'en montrent généralement aucune.

Il ne mit cependant aucun obstacle à ce parti, et, sur un baiser étrangement froid, comparé à leur récente ardeur, le Roméo des Montaigu-commerçants-de-pierres quitta l'hôtel afin de ne pas sembler approuver le départ de sa Juliette pour la maison rivale.

Lorsqu'il rentra, Marcia était partie.

Une correspondance s'engagea entre ces deux êtres trop hâtivement liés l'un à l'autre; ils raisonnèrent d'une façon sérieuse sur la situation difficile dans laquelle les plaçait la querelle des deux familles. Ils virent qu'en réalité leur amour était :

> Trop téméraire, trop irréfléchi, trop soudain,
> Trop semblable à l'éclair...

Ils le considérèrent avec un calme, une froideur et, il faut bien l'ajouter, une sagesse qui ne promettaient guère pour leur union future.

Les débats se terminèrent par une lettre de Marcia, datée de la maison paternelle, d'où elle s'était enfuie si peu de temps auparavant.

Elle l'informait que son père, arrivé chez sa tante à l'improviste, l'avait décidée à revenir avec lui.

Elle lui avait raconté toutes les particularités de leur fuite et le grand rôle qu'y avait joué le hasard. Il lui avait facilement persuadé (ce dont elle était d'ailleurs convaincue depuis leur querelle) que toute idée de mariage devait être écartée pour le présent. L'embarras et même le scandale valaient mieux qu'une union sans tendresse qui ferait d'eux les misérables victimes d'une situation inextricable.

Malgré cette lettre, le jeune homme persista à penser que Marcia lui reviendrait, une fois sa colère tombée et lorsqu'elle aurait pris conscience de sa vraie situation. A part l'hostilité de son père, rien ne s'opposait en somme au mariage. De naissance, ils étaient égaux; et bien que la famille de Marcia fût montée d'un rang dans l'échelle sociale, grâce à son énorme richesse (ce qui pourrait faire croire que tous les avantages seraient pour le jeune homme), Pierston avait devant lui une brillante carrière et un avenir de gloire.

Aussi, bien que désillusionné, il se sentit tenu en honneur de demeurer à l'adresse qu'elle connaissait, aussi longtemps qu'il y aurait chance de voir revenir la jeune femme.

La nuit, il lui semblait entendre dans les murmures du vent des voix sardoniques et des éclats de rires qui raillaient son pauvre roman. De longs jours tristes succédèrent. Il songea que sa Bien-Aimée avait encore une fois abandonné la femme qu'il chérissait si peu de temps auparavant.

Le moment exact de sa disparition, Pierston n'aurait su le dire; mais bien vite, il ne discerna plus dans sa mémoire la ligne de ses contours; les accents de

sa voix ne résonnèrent plus à ses oreilles. Leur intimité, si ardente qu'elle eût été, avait été trop brève pour de tels souvenirs.

Il apprit un jour deux nouvelles qui le troublèrent étrangement : Avice Caro épousait un cousin et la famille Bencomb s'exilait, donnant comme prétexte à ce voyage autour du monde une visite à un parent de M. Bencomb, banquier à San Francisco.

Depuis qu'il s'était retiré des affaires, l'ancien carrier ne savait que faire de son temps : il s'était décidé à ce voyage profitable, espérait-il, à sa santé chancelante. Marcia, sans doute, accompagnait son père. Jocelyn se rendit compte, atterré, de la répulsion obstinée du vieux Bencomb à marier sa fille à quelqu'un du sang et du nom des Pierston.

CHAPITRE IX

PHÉNOMÈNES FAMILIERS A DISTANCE

Peu à peu il reprit son ancienne existence et sa profession l'absorba comme par le passé.

Dans les années qui suivirent, il eut des nouvelles des Bencomb par ses relations de l'île. Le voyage prolongé leur avait donné le goût des pays nouveaux. On affirmait que le père, encore dans la force de l'âge, utilisait ses connaissances cosmopolites pour placer des capitaux dans des entreprises étrangères.

Il avait pressenti la vérité : Marcia les accompagnait. Ainsi cette séparation provisoire, consentie d'un commun accord, allait devenir définitive.

D'avoir été si près de l'épouser, il s'était pendant longtemps senti lié à elle par un contrat tacite, et pour rien au monde il n'aurait voulu se mettre en quête d'un autre idéal.

L'année qui suivit le départ de miss Bencomb, comme il se sentait tenu de garder sa foi à la trompeuse mais dernière incarnation de l'Aimée, dans le cas où elle lui reviendrait, Jocelyn lui garda une fidélité parfaite.

Cet imaginatif se mettait parfois à trembler à la pensée de ce qu'il adviendrait de sa constance, si l'instable fantôme se révélait soudain dans un

quartier inattendu de Londres et le séduisait avant même qu'il ne s'en fût rendu compte.

Une ou deux fois il s'imagina l'apercevoir de loin, au bout d'une rue, sur les sables du rivage, à une fenêtre, dans un champ, sur le quai opposé d'une gare; mais résolument il tourna les talons et s'enfuit.

Pendant les années qui suivirent le coup de tête de Marcia, cette épreuve d'indépendance pour laquelle il éprouvait parfois une secrète admiration, Jocelyn jeta dans des créations plastiques cette lave bouillonnante d'émotion, qui, non contenue et mal dirigée, déborde et détruit tout.

Grâce aux circonstances, plus qu'à la recherche du succès, il réussit dans sa carrière d'un élan soudain qui l'emporta d'un seul bond par-dessus les obstacles.

Il devint célèbre sans effort et fut membre de la Royale Académie.

Mais les récompenses de ce genre, les distinctions sociales qu'il avait autrefois ardemment désirées, lui semblaient aujourd'hui futiles.

N'étant pas marié, il flottait dans la vie, sans port où jeter l'ancre, sans autel où déposer ses lauriers; faute d'un centre domestique auquel rapporter les honneurs qu'il recevait, ils se dispersaient impalpablement sans rien ajouter à son bonheur.

Ses créations eussent-elles été destinées à ne rencontrer d'autre œil humain que le sien, il eût continué à manier le ciseau avec autant d'ardeur. Cette indifférence pour l'accueil que le public réservait à ses figures de rêve, lui donna un curieux aplomb artistique qui le porta à travers les changements de

l'opinion : il ne toléra pas que les caprices du public le détournassent de sa vraie voie.

L'étude de la beauté était sa seule joie. Dans les rues, il observait un visage ou des parties de visage qui lui paraissaient exprimer en chair fragile ce quelque chose d'immuable qu'il aurait voulu alors fixer pour l'éternité.

Il « filait » les belles silhouettes comme un détective; en omnibus, en voiture, en bateau-mouche, à travers la foule, dans les magasins, les églises, les théâtres, les restaurants : et le plus souvent, pour sa peine, le désappointement l'attendait.

Dans ces chasses aux professional-beauties, il jetait parfois les yeux sur les quais de la Tamise, surtout vers celui où chaque jour l'on débarquait, hors des quaiches de la côte sud, les pierres de taille des carrières de son père.

Il admirait les blocs blancs étendus là, que le vieillard arrachait à la petite île de la Manche, avec une persévérance telle, qu'il se demandait parfois comment l'île n'avait pas encore disparu sous le choc répété des pics?

Une chose passait sa compréhension : sur quoi se basaient les poètes et les philosophes pour affirmer que la passion, intense dans la jeunesse, brûle de moins en moins fort à mesure que la maturité approche?

Peut-être fallait-il attribuer à sa solitude domestique, durant les années fécondes qui suivirent le départ de Marcia, c'est-à-dire l'intervalle compris entre vingt-cinq et trente-huit ans, l'ardeur avec laquelle, à plusieurs reprises, Pierston aima. Il faut

ajouter cependant qu'il connut alors une maîtrise de soi qui lui était totalement étrangère dans sa jeunesse.

Son étrange rêverie était devenue telle, que la Bien-Aimée (de nouveau visible) se trouvait toujours auprès de lui.

Pendant des mois, il la découvrait sur la scène d'un théâtre : puis elle s'enfuyait, abandonnant la pauvre carcasse vide, et la laissant se débrouiller de son mieux sans elle; triste effigie aux yeux de Pierston qui ne la voyait plus qu'imparfaite et vulgaire.

Puis Elle reparaissait chez une femme qu'il n'avait d'abord pas remarquée, rencontrée à un dîner, une exposition, une vente de charité ou une soirée, pour s'enfuir à son tour au bout de quelques mois et animer la gracieuse vendeuse d'un grand magasin de nouveautés, où il s'était fourvoyé par hasard.

Elle surgissait encore sous le masque d'une « authoresse » populaire, ou d'une violoniste célèbre pour laquelle il soupira plus d'un an.

Une autre fois, ce fut une danseuse du *Royal Palais Maure des Variétés*, bien que pendant tout son engagement il ne lui adressât pas une seule fois la parole, ni qu'elle soupçonnât jamais son existence. Il savait que dix minutes de conversation dans les coulisses avec celle qui représentait sa Bien-Aimée détruirait l'illusion et provoquerait immédiatement ailleurs une autre incarnation.

Elle était tantôt brune, tantôt blonde, grande, petite, svelte, maigre ou grasse et ronde. Une seule chose demeurait inaltérable : son instabilité.

« C'est étrange, se disait-il, que cette disposition particulière, cette idiosyncrasie, ou quelque nom qu'on lui donne, qui équivaudrait pour les autres à une simple perte de temps, soit pour moi matière à un travail créateur. »

Car tous ses rêves, il les traduisait en marbre. Le public, dont il n'avait jamais flatté le goût, s'engouait de lui, et cette popularité soudaine, étourdissante, peut-être éphémère, menaçait de lui faire perdre sa solide réputation d'artiste.

— Tu y seras pris un beau jour, mon ami, lui prédisait parfois Somers. Ce n'est pas que tu seras entraîné à quoi que ce soit de méprisable, car tu es un idéaliste, mais les rôles seront renversés. Une femme qui cherchera, elle aussi, son Bien-Aimé, attirera ton amour; et tandis que tu t'attacheras fortement à elle, elle poursuivra loin de toi son inaccessible fantôme en te laissant à ta douleur.

— Peut-être, répondait Jocelyn songeur, mais je ne le crois pas. Ma Bien-Aimée meurt chaque jour dans sa chair : telle l'enveloppe nue d'Aphrodite; car dès que je veux la saisir, elle disparaît. Voudrais-je m'attacher à une de ses incarnations, que je ne le pourrais pas.

— Attends de vieillir, prophétisa Somers.

DEUXIEME PARTIE

UN JEUNE HOMME DE QUARANTE ANS

CHAPITRE PREMIER

LE VIEUX FANTOME REPARAIT

Dans le cours de ces longues années, la vie d'artiste de Pierston fut troublée par la mort subite de son père, à Sanbourne, où le carrier passait l'été, sur l'avis de son médecin.

M. Pierston père avait été, il faut bien le reconnaître, d'une avarice sordide. Marcia ne s'était pas privée de le rappeler durement au fils. Mais il n'avait jamais limité Jocelyn Dur patron, quoique payeur scrupuleux, M Pierston père était un faiseur d'argent âpre, mais probe

A l'étonnement général, le capital accumulé par lui était énorme, surtout si l'on songeait à son commerce modeste et sans ostentation. L'héritage dépassait de

beaucoup tout ce que Jocelyn avait rêvé. Tandis que le fils modelait et sculptait ses rêves éphémères en des formes durables, le père, pendant un demi-siècle, avait arraché avec persévérance, au roc sévère et solitaire de la Manche, la matière brute de ces formes; et à l'aide de ses grues, de ses poulies et de ses bateaux, il avait envoyé son butin dans toutes les parties de la Grande-Bretagne.

Lorsque Jocelyn eut tout réglé, et qu'il eut disposé de la maison de commerce selon les dernières volontés de son père, il se trouva posséder deux millions en plus de ses cent cinquante mille francs. Il hérita aussi des carrières.

Après avoir tout arrangé pour la vente de ses domaines dans l'île, car il n'avait nullement l'intention d'y habiter, Jocelyn revint en ville. Souvent il se demandait ce qu'était devenue Marcia. Mais il s'était juré de ne jamais la troubler par son souvenir, et pendant ces cinq années il n'avait pas cherché à savoir ce qu'elle était devenue. Il regrettait parfois l'amie de bon sens, la compagne précieuse qu'elle aurait pu être.

Ses parents devaient être morts. Tout ce qu'il savait de la jeune fille, c'est qu'elle n'était jamais revenue dans l'île.

Sans doute vivait-elle à l'étranger?

Vint une période d'accalmie. Puis, un soir qu'il n'avait rien de mieux à faire, il retourna dans le monde. Une dame de la haute société, de ses amies, l'avait supplié d'honorer de sa présence une « petite réunion intime ».

Il héla une voiture et donna l'adresse du Square où pendant quatre à cinq mois de l'année, résidait cette dame.

Du coin de la rue il reconnut, parmi les maisons en enfilade, celle où il était attendu au porte-flambeau familier qui se dressait devant le porche, et aux lanternes japonaises qui à cette occasion ornaient les balcons.

Il constata de suite que « cette réception intime » serait une de ces soirées de gala où tout Londres défile. Dès l'entrée, beaucoup de monde. Il s'expliqua cette affluence chez la comtesse de Channelcliffe par la récente crise politique; car son salon était un de ces terrains neutres, où les divers partis pouvaient se mêler librement.

Il y avait une telle queue d'équipages, que Pierston n'attendit pas son tour et gagna le porche à pied. Il dut s'arrêter un moment devant la rangée de badauds qui lui barrait le chemin; quelques femmes en manteaux blancs descendirent de voiture devant la porte et traversèrent le tapis étendu là pour la circonstance. Il ne put distinguer d'elles que de vagues ombres emmitouflées; cependant un pressentiment le frappa: l'intuition très nette qu'il allait revoir la Bien-Aimée, ce soir-là. Après sa dernière et si longue fugue, elle allait, il n'en doutait pas, reparaître pour l'affoler. Cette étincelle du regard, cette musique de la voix, ce port de la tête, comme il les connaissait, malgré de superficiels changements, et comme il allait les reconnaître sous les traits qu'il plairait à l'Enchanteresse de prendre!

C'était bien une réunion politique et des plus bruyantes; une fièvre animait les salons remplis d'in-

vités, courait en ondes le long du grand escalier; l'atmosphère était bien celle d'un monde de factions et d'intrigues, lorsqu'un événement sensationnel s'y produit.

— Qu'êtes-vous donc devenu, jeune homme? lui demanda malicieusement l'hôtesse lorsqu'il vint lui baiser la main.

Malgré ses quarante ans, Pierston était toujours considéré comme un jeune homme.

— Oh! c'est vrai, reprit-elle, le visage soudain grave au souvenir du récent deuil. Je me souviens!

Femme agréable et pleine d'esprit, qualité rare et enviée des femmes, la comtesse conquérait dès l'abord la sympathie.

Elle lui raconta un scandale qui venait d'éclater à la suite de la crise parlementaire, scandale qui couvrait de honte certains membres de son parti; pour sa part, elle avait renoncé pour toujours à la politique : plus que jamais son salon serait un terrain neutre.

De nouveau invités émergeaient du grand escalier, et Pierston se prépara à continuer son chemin.

— Vous cherchez quelqu'un, je le vois, dit la comtesse.

— Oui... une dame...

— Dites-moi son nom. Peut-être est-elle déjà arrivée.

— Je ne puis, car je l'ignore, dit-il.

— Vraiment? Comment est-elle?

— Je ne puis vous la décrire, je ne sais si elle est brune ou blonde, ni comment est sa robe.

Lady Channelcliffe fit une petite moue : évidemment Pierston se moquait d'elle.

Lui cependant se laissait entraîner par le remous. De fait, il crut avoir fait une découverte sensationnelle; il s'imaginait que Celle dont il était en quête venait de se personnifier tandis qu'il conversait avec elle, sous les traits de son hôtesse qui était toujours charmante, et ce soir tout particulièrement; et il se sentait consterné à la possibilité d'un tour aussi malicieux de sa Bien-Aimée. Pourtant elle avait déjà pris pour lui la séduisante apparence, et sans de trop grands inconvénients, il est vrai, d'une femme mariée.

Mais bien vite, il reconnut son erreur; elle venait de son isolement récent qui l'avait, peut-on dire, rechargé de fluide nerveux.

Il chercha la Bien-Aimée dans le petit groupe de femmes réunies autour d'un ex-Premier Ministre, qui, debout, au centre du plus grand des salons, discourait de la façon enjouée, presque joviale, qui lui était familière du temps où, tout-puissant, il pontifiait.

Les trois femmes qui l'écoutaient venaient d'être rejointes par une quatrième en robe noire et écharpe blanche : ce fut elle qui retint l'attention de Pierston.

L'ex-Premier Ministre avait lancé à la nouvelle venue un coup d'œil indifférent qui se changea dès qu'elle eut prononcé quelques mots en un regard plus attentif. Il différait de ses collègues en ce qu'il avait soin de ne jamais interrompre un interlocuteur timide, s'effaçant même si quelqu'un prenait la parole en même temps que lui.

Il savait qu'on peut toujours faire son profit de la conversation des autres; et sa façon d'être était

celle d'un homme sans fatuité qui, s'il n'émet pas d'idées originales, est tout prêt à s'assimiler celles d'autrui.

La jeune femme raconta sa petite histoire dont Pierston ne put saisir un mot et l'homme d'État se mit à rire bruyamment : ha! ha!

Elle rougit. Jocelyn, très surexcité par le pressentiment que l'Unique aux noms divers, pour employer l'expression de Shelley, était sur le point de se révéler, ne fit guère attention aux autres femmes, ne voulant pas quitter des yeux celle qui l'intéressait et que ses voisines, en ce moment, cachaient à demi.

Une diversion se fit : Lady Channelcliffe désirait présenter quelqu'un à l'ex-Ministre. Les dames se dispersèrent et Jocelyn perdit de vue celle qui déjà l'attirait.

Il chercha alors la Bien-Aimée dans une jeune personne de la maison, parente de l'hôtesse et qui paraissait ce soir-là très en beauté; sa robe bleu lavande lui prêtait un air de sylphide et le décolleté laissait voir son cou flexible et ses épaules neigeuses.

Elle s'avança vers lui, avec un regard qui signifiait clairement : « Que pensez-vous de moi maintenant? » Il se rappela leur dernière rencontre : par un jour de pluie, à la campagne, chez des gens peu sympathiques, la jeune fille sous des vêtements de deuil lui était apparue à son désavantage.

— J'ai de nouvelles photographies de moi, fit-elle, et je voudrais savoir si elles sont bonnes. Donnez-moi un avis sincère et non des compliments.

Elle sortit les portraits et ils s'assirent tous deux sur une ottomane pour les examiner. Ils venaient de

chez le meilleur photographe : Jocelyn ne lui cacha pas qu'ils étaient très réussis, mais voilà que, tout en les comparant, il se demanda si la « trompeuse hallucination » ne venait pas de s'incarner en la jeune fille.

Il la regarda et devina que son esprit était occupé ailleurs.

Ses yeux étaient fixés au loin sur un groupe d'hommes; et elle se préoccupait, selon toute apparence, de l'effet que son tête-à-tête intime avec le sculpteur produisait sur eux et sur l'un d'eux en particulier, un homme d'une trentaine d'années, d'aspect militaire, et que Pierston ne connaissait pas.

Convaincu, cette fois, qu'aucun fantôme cher ne s'incarnait en la jeune fille, il put l'examiner froidement. Chacun d'eux, tout en conversant, semblait s'intéresser à ce que l'autre disait et leur attention à tous deux était attirée aux deux coins opposés de la salle.

Non, il ne L'avait pas encore rencontrée. Il ne La verrait probablement point ce soir : la bruyante atmosphère politique l'effarouchait sans doute.

Il continua pourtant sa recherche, ne donnant que peu d'attention aux servantes d'Aphrodite que l'on rencontre toujours en ces lieux; il nota au passage, non sans ironie, dans le sillage de ces sirènes, telle barbe blanche et tel vieillard décoré, dont le front s'était ridé à conclure des traités qui avaient influencé la fortune de l'Europe, et tel autre qui avait compté des souverains parmi ses auditeurs attentifs.

A ce moment, il rencontra son aimable hôte, Lord Channelcliffe, et presque aussitôt aperçut la jeune

femme à l'écharpe blanche qui avait tout à l'heure retenu son attention. Leurs yeux se rencontrèrent, bien qu'ils fussent séparés par la longueur du salon. Pierston sourit, non de plaisir; simplement l'émotion de l'inconnu; car loin d'éprouver de la joie en présence de la Bien-Aimée, il se faisait l'effet d'un pantin dont elle pouvait tirer à son gré les fils; et il palpitait d'angoisse et d'attente comme un esclave antique dans une foire.

Cependant il lui fallait converser avec son hôte.

Tout à coup Lord Channelcliffe lui demanda :

— Quelle est cette jolie femme en noir, avec une écharpe blanche et un collier de perles?

— Je n'en sais rien, dit Jocelyn qui ressentit une légère jalousie. J'allais justement vous le demander.

— Oh! Nous allons le savoir. Je suis sûr que ma femme me renseignera.

Et cinq minutes après, Lord Channelcliffe frappait sur l'épaule de Pierston.

— J'ai découvert; c'est la petite-fille du vieil ami de mon père, le dernier Lord Hengisbury. Elle s'appelle madame... Mme Peyne-Avon. Elle a perdu son mari il y a deux ou trois ans, très peu de temps après leur mariage.

Lord Channelcliffe s'interrompit pour causer avec un haut dignitaire de l'Église et Pierston continua seul sa recherche. Une jeune amie à lui, Lady Mabella Buttermead, apparut dans un nuage de mousseline blanche; elle avait été poussée à ses côtés par le remous. Une jeune fille passionnée que Lady Mabella et qui respirait la joie de vivre.

Elle lui demanda le pourquoi de son air absorbé,

et il avoua que la dame à l'écharpe blanche l'intriguait.

— Je la connais très bien, dit vivement Lady Mabella. Elle m'a confié un jour son désir de vous connaître. Pauvre femme, c'est bien triste... son mari... Il y a évidemment longtemps de cela! Au fond les femmes ne devraient pas se marier pour s'exposer à de telles catastrophes!... Mais tâchons de rejoindre mon amie, que je vous présente. Par exemple nous n'y parviendrons jamais de ce train-là!

— Jamais. A moins que nous ne nous mettions à courir comme les badauds qui suivent le Lord-Maire, lorsqu'il vient à passer.

Tout en discourant, ils approchaient de Mrs Peyne-Avon, qui, tandis qu'elle parlait avec quelqu'un, semblait une de ces

> Formes féminines, dont les gestes pétillent d'esprit

qu'entrevit le poète dans sa vision de la Cité d'Or de l'Islam.

Constamment leur élan était arrêté. Pierston, comme dans certains rêves, avait l'impression qu'il n'atteindrait jamais l'objet de sa poursuite, à moins que de petites ailes, soudain poussées à ses talons, ne l'élevassent dans l'air.

Après dix minutes de regards inquiets donnés à des omoplates, chignons, peignes étincelants, nuques blanches, grains de beauté, épingles, poudre de riz, petits boutons, minéraux taillés en facettes, fermoirs de colliers, éventails, aux sept styles de coudes et de bras, et aux treize variétés d'oreilles; après s'être

servi de la pointe de ses bottines comme de coutres destinés à forer un sillon pour lui et Lady Mabella vers le but qu'ils visaient. Pierston se trouva enfin auprès de Mrs Peyne-Avon, qui prenait une tasse de thé, dans un des petits salons du fond.

— Ma chère Nichola, j'ai cru que nous ne pourrions jamais vous joindre; on s'écrase ce soir, grâce à cette maudite politique! Enfin nous y voilà.

Et Lady Mabella fit part à son amie du désir de Pierston.

La jeune veuve parut heureuse : Lady Mabella n'avait ni menti, ni inventé, comme il arrive si souvent en ces circonstances. Lorsque la jeune femme eut fait les présentations, elle s'éclipsa pour se mettre en quête d'un flirt un peu plus jeune que le sculpteur.

La robe de velours noir de Mrs Peyne-Avon et son écharpe blanche ne faisaient que mieux ressortir la blancheur admirable des épaules et du cou qui, sans la moindre trace de poudre, ne présentaient ni défaut ni tache. De près, elle lui apparut encore plus charmante que de loin.

Elle émit sur les arts plastiques des opinions intéressantes qui ne ressemblaient en rien aux lieux communs habituels : c'était la première femme intelligente qu'il rencontrait de la soirée.

Bien vite ils lièrent connaissance ; pendant un silence ils remarquèrent l'émotion nouvelle que causait l'arrivée tardive de nouveaux venus « apportant des nouvelles ». Le dernier arrivant était une petite femme ridée, aux yeux brillants, vêtue de noir et qui voulait se faire entendre.

— Je suis heureuse d'être une « outsider », dit à

Jocelyn sa nouvelle connaissance, maintenant assise sur un sofa auprès duquel il se tenait debout. Je ne voudrais pas être à la place de ma cousine pour un empire. Elle croit que son mari ne sera pas réélu à la prochaine élection et cette idée l'enrage.

— Oui, presque toujours les femmes sont les joueurs, les hommes ne sont que des cartes entre leurs mains. Le malheur est que la politique est considérée par les politiciens comme un jeu, exactement comme le cricket ou le bridge, et qu'ils n'ont aucune conscience de leur mission.

Étant partis de la sorte, il ne leur fut pas difficile de s'accorder sur beaucoup de points...

Lorsque Pierston quitta l'assemblée à une heure moins le quart, et que, pour gagner son « hansom » qui l'attendait devant le square, il passa sous les naseaux écumeux des chevaux d'un ambassadeur, il eut l'intuition que la Bien-Aimée sortait de l'ombre, sans aucun avertissement préalable; et cette apparition ne laissa pas de l'inquiéter.

Cependant il se rendait compte que derrière l'Aimée se cachait la Déesse elle-même, qui seule faisait mouvoir les ficelles de cette nouvelle marionnette.

Autrefois il avait voué son talent d'artiste à la réalisation d'Aphrodite, sous les apparences les plus diverses; il s'était fait son esclave fidèle, son sculpteur favori. Mais ses efforts avaient échoué. Peut-être que dans son implacable vanité, la Déesse le punissait de la représenter si mal.

CHAPITRE II

ELLE SE RAPPROCHE

Il ne put oublier les yeux de Mrs Peyne-Avon, bien qu'il ne se souvînt d'aucun autre détail de son visage. C'étaient de grands yeux interrogateurs et lumineux.

Comme ses cheveux bruns brillaient! Ils ne demandaient aucun bijou pour les orner; comme ceux d'une douairière présente à cette même soirée qui, ayant mis pour plus de cent mille francs de diamants sur sa tête, n'était parvenue qu'à se rendre plus laide que si elle avait porté le bonnet à dix-neuf sous de sa cuisinière.

La reverrait-il? Il en doutait.

Les événements décidèrent pour lui. Il avait la veille rencontré une vieille dame de soixante et dix années, son amie Mrs Brightwalten, — l'honorable Mrs Brightwalten, — et elle l'avait aussitôt invité à venir dîner chez elle le surlendemain, ajoutant, avec sa politesse habituelle, qu'elle l'aurait fait deux ou trois semaines plus tôt s'il ne s'était pas absenté.

Or Pierston adorait, dans la vie sociale, être ainsi prié au dernier moment, à la place d'un évêque, d'un Lord ou d'un Secrétaire d'État qui faisait faux bond.

Et lorsque la vieille dame ajouta que Mrs Peyne-Avon serait parmi les invités, Jocelyn accepta sans hésiter.

Pour passer à table il dut justement offrir le bras à la jeune femme, et durant tout le repas il ne causa qu'avec elle.

Au salon ils se séparèrent, par respect des convenances, mais un peu plus tard dans la soirée, ils se retrouvèrent comme par hasard, et restèrent ensemble jusqu'au dernier moment.

Lorsque vers onze heures il prit congé, Jocelyn ne doutait plus que, sous ses lumineux yeux gris, Celle à qui il restait éternellement fidèle vînt de transparaître et pour longtemps.

Ce ne fut pas tout. Au moment de la quitter, il lui donna presque involontairement une poignée de main expressive et, en réponse, une simple pression l'avertit que le plaisir qu'il ressentait en éveillait un réciproque.

Donc, elle était disposée à aller de l'avant.

Mais y était-il prêt, lui?

Jusqu'à présent leur flirt avait été sans importance; mais la jeune femme connaissait-elle l'histoire de Jocelyn, la courbe inquiétante de son caractère? Savait-elle qu'il était le Juif errant du monde de l'Amour? Soupçonnait-elle que sa tendresse était instable, que l'artiste en lui avait tué l'amoureux, qu'il vivait dans la terreur constante d'abuser d'une femme meilleure que lui en paraissant promettre ce qu'il ne pourrait tenir; pressentait-elle combien il était dérisoire pour lui de songer à s'établir, bien qu'il soupirât après la vie de foyer?

Il avait maintenant quarante ans, et elle, probablement trente; et il n'osait plus se lancer dans une aventure sans issue avec l'insouciant égoïsme d'un très jeune homme. Il eût été déloyal d'aller de l'avant,

avant de tout lui avouer, même si une telle explication ne s'imposait pas.

Il résolut de se rendre immédiatement chez elle.

Elle demeurait non loin du grand et élégant square du Hamptonshire, et il partit savourant à l'avance l'émoi d'une explication.

Mais sitôt que la sonnette eut tinté et dès que la porte se fut refermée sur lui, il ressentit un malaise. Elle lui avait cependant demandé avec insistance de venir la voir.

Si l'accueil de la maison était froid, celui de la maîtresse de céans fut, au grand étonnement du sculpteur, glacial.

Les pièces qu'il traversa d'abord semblaient ne pas avoir été ouvertes depuis un mois, mais lorsqu'il entra dans le vaste salon, il aperçut dans un fauteuil, à l'extrémité de la pièce, une dame vers laquelle il s'avança.

C'était, à n'en pas douter, Mrs Peyne-Avon, mais combien changée. Elle abandonna son livre et levant les yeux d'un air lointain, se renversa sur son fauteuil, comme absorbée dans des sensations voluptueuses qui n'auraient eu aucun rapport avec la présence de Pierston.

Elle répondit à son salut par quelques mots de pure politesse.

Cette réception bouleversa l'infortuné Jocelyn.

Il commençait vraiment à aimer Nichola, et cet accueil incompréhensible lui mit la mort dans l'âme, tandis que le ressentiment l'agitait.

Sa tendresse heureusement naissait à peine et la conscience du ridicule le rappela à lui.

Elle lui désigna une chaise et s'absorba dans la

contemplation de ses bagues. Ils passèrent en revue les nouvelles du jour.

Mrs Peyne-Avon se dégela un peu et parla de son hôtel repeint à neuf et des pièces tapissées de moire bleue, arrangement qui s'harmonisait avec son visage légèrement fané, quoique encore joli.

— Oui, voici déjà quelque temps que j'habite cette maison, remarqua-t-elle avec complaisance, et je l'aime chaque jour davantage.

— Ne vous y sentez-vous point seule parfois?

— Oh! jamais!

Pierston n'insista pas.

Cependant elle devenait un peu plus cordiale, lorsqu'il se leva sur l'entrée opportune de trois jeunes dames. Elle parut regretter son départ et lui demanda de revenir bientôt.

— Non, mieux vaut que je ne revienne pas, dit-il, se décidant brusquement et à voix basse, de façon à n'être entendu que d'elle.

Elle l'accompagna jusqu'à la porte.

— Ce n'est pas très poli ce que vous me dites là, fit-elle, coquette.

— Peut-être... Au revoir, madame.

Pour le punir, elle ne sonna pas le domestique et le laissa se débrouiller tout seul dans le dédale des couloirs.

— Que diable cela signifie-t-il? songeait Pierston, si pétrifié qu'il s'arrêta un moment dans l'escalier pour y réfléchir.

L'explication était cependant simple.

Restées seules les trois jeunes dames demandèrent, d'une seule voix :

— Quel est donc cet homme intéressant à la belle

chevelure? Nous l'avons vu chez Lady Channelcliffe l'autre soir.

— C'est Jocelyn Pierston.

— Nichola, que c'est mal de le laisser partir ainsi. Moi qui meurs d'envie de lui être présentée! Je désire follement le connaître depuis que je sais que sa vie a inspiré son œuvre.

— Comment?...

— J'ai su cela en lisant un jour dans un journal de Jersey l'annonce du mariage d'une jeune dame que l'on croyait sa femme. Cette personne s'était enfuie avec lui, il y a plusieurs années, puis au dernier moment elle s'était refusée à l'épouser, obéissant à des principes sociaux qu'elle avait inventés pour son usage personnel.

— Oh! il ne l'a pas épousée? fit Mrs Peyne-Avon, saisie. L'on m'affirmait que, bien que séparés, ils étaient légalement mariés!...

— C'est une erreur! fit la jeune femme. Quel malheur qu'on ne puisse courir après lui.

Mais Jocelyn s'éloignait de la maison inhospitalière à grandes enjambées.

Il sortit peu les jours qui suivirent.

Cependant une semaine plus tard il accepta de dîner chez Lady Iris Speedwell, qu'il ne négligeait jamais, car sa maison était la plus brillante de Londres.

Par hasard il arriva en avance. Lady Iris s'assurait que rien ne manquait à la salle à manger. Il fut introduit dans le salon où se tenait, seule, assise sous la lampe... Mrs Peyne-Avon.

Il s'arrêta surpris, ne s'attendant nullement à la trouver là, bien que chez Lady Iris on pût s'attendre à rencontrer n'importe qui.

Son air était si tendre et si implorant qu'il ne se sentit pas le courage de lui tenir rigueur. Comme les invités arrivaient, ils se réfugièrent dans un coin sombre jusqu'à l'annonce du repas.

Il n'eut pas à la conduire à la salle à manger, mais à table se trouva en face d'elle.

Elle était charmante à la lueur des bougies.

Soudain Jocelyn pensa que sa récente froideur avait pu bien être due à un faux rapport sur Marcia, dont il n'avait cependant plus entendu parler depuis de longues années.

Quoi qu'il en fût, il ne se sentit nullement disposé à tenir rigueur à Mrs Peyne-Avon de ses caprices (caprices habituels aux femmes), sachant par expérience qu'ils n'ont rien à voir avec la raison.

Il continua donc de dîner, se contentant des regards et des jolis mots que la jeune femme lui lançait par instants à travers la table. Il se montra poli sans excès, mais répondit toutefois aimablement aux avances évidentes de Nichola.

Il l'admira de nouveau, bien que sa récente froideur eût ralenti son élan, au point qu'il se demanda si la Bien-Aimée s'adaptait réellement à ces contours, ou bien si elle n'avait fait que traverser rapidement cette âme intéressante.

Il méditait ce problème, tout en se laissant conquérir par le pathétique voulu de son attitude, lorsqu'en cherchant par hasard son mouchoir, il entendit un léger froissement et sentit une lettre dans son habit.

Elle était, il s'en souvint, arrivée au moment où il quittait son appartement, et il l'avait glissée dans sa poche avec l'intention de l'ouvrir en voiture.

Il sortit suffisamment l'enveloppe pour voir qu'elle était timbrée de son île natale. N'ayant aucun correspondant là-bas, il se perdit en conjectures.

Sa voisine de droite était une actrice bien connue de Londres, célèbre dans tout le Royaume-Uni et jusqu'en Amérique. Elle faisait penser à une de ces machines aux rouages compliqués, sur lesquels il suffit de presser un ressort pour tout mettre en branle. Le ressort n'était autre que sa prodigieuse vanité.

Elle était par bonheur engagée dans une conversation avec son voisin de droite, un représentant de la famille, qui parlait d'une manière tranchante et d'une voix creuse, comme si, du passé féodal, il étendait sa vue à cinq cents ans de là.

Son autre voisine, femme d'un magistrat en justice d'appel, était également absorbée par son voisin de gauche.

Jocelyn saisit le moment opportun et profitant de ce que personne ne l'observait, tira la lettre de sa poche et la posant sur le bord de la nappe, la parcourut d'un bout à l'autre.

Elle lui était envoyée par la veuve d'un ancien fermier de son père. Cette femme le priait d'appuyer une demande d'emploi en faveur de son fils.

Seul le post-scriptum retint son attention :

P.-S.— *Vous apprendrez avec regret, monsieur, que la chère petite Avice Caro, comme nous l'appelions lorsqu'elle était jeune fille, vient de mourir. Elle avait, vous le savez sans doute, épousé un de ses cousins, et était revenue depuis un an environ dans l'île. Elle s'est éteinte doucement et maintenant elle n'est plus.*

CHAPITRE III

ELLE DEVIENT UN FANTOME INACCESSIBLE

Lentement et par degrés imperceptibles le décor actuel se recula à l'arrière-plan, s'effaça derrière l'image saisissante d'Avice Caro; et les vieilles, vieilles impressions de l'Ile Vindilia, inséparables d'elle, se levèrent soudain.

La salle à manger s'évanouit, sous le choc du hardi promontoire de pierre et l'invasion de la mer occidentale. La belle marquise, scintillante de diamants, en robe géranium, qui s'étalait vis-à-vis de lui, à la droite du maître de maison, devint un de ces splendides couchers de soleil, si souvent admirés de la Baie du Mort, tandis que la silhouette d'Avice Caro se profilait sur l'horizon vermeil. Entre lui et le voisin de Nichola, — un juge au menton si balafré qu'il en était presque à vif! — s'interposa le visage d'Avice, tel qu'il lui était apparu lors de leur séparation.

La figure crevassée d'une vieille dame qui, avec quelques années de plus, aurait paru aussi âgée que sa fille, prit pour lui l'aspect des carrières déchiquetées de l'île, qu'il avait si souvent escaladées avec sa jeune amie.

Le cordon de lierre qui couvrait la nappe, les lumières des hauts candélabres, et les bouquets de fleurs devinrent soudain les lierres centenaires qui

recouvraient le vieux château bâti au bord de la falaise, les touffes d'algues marines et les phares de l'île.

L'air salé de l'Océan se substitua au fumet des plats, et le brouhaha des voix devint le monologue du flux et du reflux sur les galets.

Mieux que cela, Nichola Peyne-Avon perdit à ses yeux l'éclat radieux qui la parait quelques minutes auparavant; elle devint pour lui une connaissance banale; il lui sembla qu'elle se matérialisait en un être quelconque de chair et d'os.

Lorsque les dames se levèrent pour passer au salon, l'impression persista. L'âme d'Avice, la seule femme qu'il eût jamais aimée, l'enveloppa d'infini, comme le firmament même.

Un peintre, distingué portraitiste, vint s'asseoir à ses côtés; mais à cette seconde-là il n'existait qu'un seul peintre pour Jocelyn : sa propre mémoire.

La haute chirurgie européenne lui adressa la parole en la personne d'un petit homme simple et insignifiant d'apparence, et dont les mains avaient cependant plongé dans des milliers de corps illustres d'hommes vivants; mais l'image inanimée d'une obscure fille de la campagne l'intéressait plus que les propos de ce roi de l'opération.

Au salon il s'approcha de son hôtesse.

Bien qu'elle eût réuni ce soir-là une vingtaine de personnes autour de sa table, elle savait non seulement ce que chacun avait dit et fait pendant le repas, mais encore ce que chacun pensait.

Jocelyn la connaissait depuis longtemps. Elle lui demanda doucement :

— Qu'est-ce qui vous chagrine? Vous avez quelque chose? Je vous observe depuis un grand moment.

Il lui annonça la mort d'une ancienne amie.

— C'est la seule femme que je n'aie jamais appréciée, et c'est la seule que je regrette.

Que l'explication la satisfît ou non, l'hôtesse, en femme expérimentée, l'accepta. C'était la seule personne de la réunion qui ne se choquât pas de l'étrangeté de Jocelyn; aussi souvent l'honorait-il de sa confiance.

Il ne se rapprocha pas de Mrs Peyne-Avon : il n'aurait pu lui parler.

Lorsque après avoir quitté la maison, il s'achemina d'un pas distrait vers sa demeure, il fut tout surpris de se trouver devant sa porte. Dans sa chambre il s'assit et, les mains croisées derrière la tête, se prit à ruminer ses pensées.

Ouvrant un bureau qui se dissimulait dans un coin de la pièce, il prit dans un des petits tiroirs un coffret hermétiquement clos et en fit sauter la serrure à l'aide d'un canif.

La boîte contenait une série d'objets divers, que Pierston y avait autrefois jetés pêle-mêle avec l'intention, inaccomplie jusqu'alors, de les trier un jour.

De cette mélancolique liasse de papiers, photographies pâlies, cachets, lettres, fleurs séchées, Jocelyn retira un de ces petits daguerréotypes sur verre, comme en faisait la photographie primitive. L'encadrement était d'un mauvais goût attendrissant.

Il contempla l'image d'Avice Caro, telle qu'il l'avait vue durant les mois d'été passés auprès d'elle

dans l'île, vingt ans auparavant, alors que ses jeunes lèvres n'étaient pas glacées, ni son corps rigide. Le reflet du verre prêtait au visage un peu de la douceur qui donnait à l'original tant de charme.

Il revit le jour où cette photographie avait été prise : pendant un après-midi qu'ils passaient ensemble dans une ville d'eau voisine. Il lui avait demandé de vouloir bien poser chez un artiste ambulant installé sur la plage; ils ne savaient que faire d'autre.

La longue contemplation du portrait mit le comble aux émotions que lui avait fait éprouver la lettre. Il aima la morte comme il ne l'avait jamais aimée de son vivant.

Et cependant, durant ces vingt années, il n'avait pensé à elle qu'à de rares intervalles, comme à une femme qu'il aurait pu épouser.

Il revécut leurs jeunes amours, pendant lesquelles il avait appris à connaître toute sa nature candide; et ce souvenir ramena en lui une tendresse empoisonnée de regret.

Ce baiser qu'il avait méprisé et qu'elle lui avait si ingénument donné, avant que sa conscience de femme ne fût éveillée, comme maintenant il eût désiré le recevoir!

Pierston se reprocha les sentiments déraisonnables, mais si forts, qu'il ressentait pour sa petite compagne de jadis.

— Je suis fou, murmura-t-il, en se mettant au lit. Elle avait été la femme d'un autre pendant ces vingt années, et maintenant elle n'était plus. Mais l'absurdité de ses sentiments ne diminuait en rien son chagrin, et la conscience pure et radieuse de cette jaillissante affection pour un esprit évanoui, lui défendait de chercher à l'étouffer. La chair se taisait: c'était l'amour affiné, spirituel. Jamais il n'avait rien ressenti de semblable.

Le lendemain après-midi, il se rendit au club, non le grand club banal où les membres se parlent à peine entre eux, mais le petit club intime où chacun raconte ses histoires et où personne n'a honte de confesser ses faiblesses et ses folies, bien convaincu qu'elles ne sortiront pas de ce petit cercle.

Mais Jocelyn ne pouvait raconter sa peine. Elle était si subtile, si intangible que la préciser eût été aussi chimérique que de capter un parfum.

On remarqua son trouble : on l'accusa d'être amoureux et il en convint.

Lorsqu'il rentra chez lui, il s'accouda à la fenêtre de sa chambre et chercha à repérer l'endroit où reposait la forme chérie. Droit devant lui, sans doute, sous la lune pâle. Le symbole était parlant. La divinité argentée n'était pas plus pure qu'elle, la disparue, ne l'avait été. Sous la lune s'étendait l'île des anciens pirates, et sur l'île se dressait le cottage de pierre. Dans la maison, les rayons de la lune tombaient sur le suaire blanc; seuls les bruits habituels de l'île troublaient le silence; c'étaient le tik-tik des pioches dans les carrières, le grondement des marées dans la Baie du Mort, la plainte sourde des courants qui se heurtent dans la mer jamais pacifiée.

Il commençait à pressentir la vérité; Avice la disparue, bien qu'elle ne lui eût jamais inspiré de

passion, possédait une qualité absente chez toutes ses rivales, et sans laquelle une fidélité constante à une femme ne pouvait naître chez lui. Comme la sienne, la famille de la jeune femme était insulaire depuis des siècles, à travers les époques normande, anglaise, romaine, britannique. De là, dans la nature de la jeune fille comme dans la sienne, de mystérieuses affinités, le commun instinct de race, nécessaire à la parfaite union d'un couple.

Aussi, bien qu'il ne dût jamais aimer une femme de l'île, faute chez elle d'une culture suffisante, il ne pouvait aimer longtemps une « kimberlin », une étrangère, une femme autre que celles de sa race, faute chez elle de ce caractère spécial propre à celles de l'île.

A ces pensées, Pierston mêlait une superstition d'artiste. Les Caro, comme quelques autres familles indigènes, rappelaient la lignée romaine, plus ou moins greffée sur la souche des « Slingers ». Leurs traits rappelaient ceux des paysans italiens à quiconque les avait fréquentés; et l'on savait que des colons romains avaient autrefois peuplé ce coin de Grande-Bretagne. La tradition affirmait qu'un temple dédié à Vénus se dressait jadis au sommet de l'île.

Quoi de plus naturel alors, pensait Jocelyn, que l'étoile de son âme se fût levée sur la vieille terre natale ?

Le lendemain, Somers vint fumer une cigarette avec Jocelyn, après le dîner. Ils parlèrent de choses et d'autres et Somers rappela à son ami qu'ils devaient se rencontrer le lendemain.

— Je ne serai pas là, dit Pierston.

— Mais tu as promis d'y être!

— Oui. Mais je serai dans l'île, auprès de la tombe d'une femme que j'ai aimée.

Et tandis qu'il parlait, ses yeux se fixèrent sur une table voisine. Somers suivit la direction de son regard et aperçut la photographie.

— C'est elle?

— Oui.

— Du passé, alors?

Pierston fit un signe affirmatif.

— C'est la seule femme que j'aie dédaignée, Alfred, parce que c'est la seule que j'aurais dû chérir. Et dire que j'ai toujours été ainsi.

— Mais elle est morte et enterrée, et tu peux rendre visite à sa tombe un autre jour.

— Je ne sais si elle est déjà enterrée.

— Songe qu'il y a demain séance à l'Académie. Tu ne peux t'absenter.

— Je me moque bien de l'Académie!

— Pierston, tu es notre seul sculpteur, notre Praxitèle.

« Tu es le seul de notre génération qui aies su animer des formes assez vivantes pour attirer à elles le public indolent et le détourner des gravures populaires. Des gens, qui ont admiré dernièrement tes œuvres, m'ont déclaré qu'on n'avait jamais rien vu de tel depuis plus de seize cents ans; depuis les « sculpteurs de la grande époque ». Alors, pour l'amour de nous, ne te sauve pas vers ce roc abandonné de Dieu et des hommes lorsqu'on désire ta présence : tout ça pour une femme que tu n'as pas vue depuis un siècle.

— Non... il y a dix-neuf ans de cela seulement, répondit distraitement Jocelyn.

Il partit le lendemain matin.

En son absence, un chemin de fer avait été construit, qui traversait l'isthme; si bien que lorsque la marée ne recouvrait pas les rails (ce qui arrivait souvent), l'île était facilement accessible.

A deux heures de l'après-midi, Jocelyn roulait le long de la route familière et monotone bordée de pierres couleur de son ; bientôt il sortit de la station ; elle avait un air étrangement exotique au milieu des vieux bateaux goudronnés, des ruines du village disparu et des cubes d'oolithe blanche qui, après avoir été ensevelie pendant une période géologique incommensurable, reparaissait à la lumière.

En longeant la plage des galets, le train passait tout près des ruines du château Henri VIII ou château de Sandsfoot, près duquel il avait dû rencontrer Avice la veille de son départ.

Si elle était venue, les fiançailles antiques eussent été consacrées et, comme de mémoire d'homme, aucun insulaire n'avait brisé ce pacte, Avice serait devenue très probablement sa femme.

Il monta le sentier abrupt, non loin duquel les carriers taillaient la pierre comme autrefois; le crissement des scies fut insupportable à ses nerfs.

La ligne unie de la mer à l'horizon semblait s'élever au-dessus du niveau de la surface de l'île; un espace agité entre l'île et l'horizon marquait le raz

de marée, le commencement de la pleine mer, d'où plus d'un Lycidas était parti

Explorer le fond du monde prodigieux

mais sans l'aide d'un ami poète.

Sur les bords de la petite baie transparente, où une flottille de maquereaux paradait au gai soleil, se dressait, non loin du phare, environ à un quart de mille, l'église et son clocher tout au bord de la falaise. Les tombes du cimetière s'alignaient près de cette mer toujours murmurante, et qui ne connaît pas de repos.

Parmi elles se mouvait un homme enveloppé d'un surplis blanc, que le vent soulevait en l'air, ou laissait pendre lamentablement, tour à tour. Derrière lui, six hommes portaient un long cercueil et deux ou trois personnes en noir suivaient. Le cercueil, de ses douze jambes, rampait à travers l'île comme un reptile monstrueux, tandis que, sur le bois noir verni, se reflétait les rayons dansants du soleil, l'agitation des vagues et jusqu'à la flottille de maquereaux luisants : on put même un moment y discerner un bateau de pêche qui s'avançait au loin dans la Manche.

La procession tourna à un coude de la route et s'arrêta un instant au milieu du vent, le dos à la mer. Le surplis du prêtre sous le vent se gonflait comme une voile. Jocelyn se découvrit; bien qu'à un quart de mille, il assistait à la cérémonie; et il lui sembla entendre les mots que prononçait le prêtre, malgré le vent qui sifflait à ses oreilles.

Il *savait* que c'était là le cercueil d'Avice, de *son* Avice, comme il commençait, non sans présomption, à l'appeler.

Peu à peu le petit groupe s'éloigna de la mer éclatante et disparut. Il se sentit incapable de les rejoindre et, s'élançant dans la direction opposée, il se mit à errer dans la lande déserte, sans autre but que de revoir les lieux qu'il avait foulés autrefois avec elle.

Mais, comme aimanté au cimetière par un invisible magnétisme, il eut l'impression d'être à l'extrémité d'un rayon, dont le centre était la tombe d'Avice; et tandis que l'ombre s'épaississait, il revint sur ses pas.

Au cimetière, il franchit la grille. Personne en vue. Il découvrit derrière l'église la tombe au sol fraîchement remué, et lorsque la lune se leva (la même qu'il avait contemplée la veille, à Londres, de sa fenêtre) il put distinguer des empreintes neuves de pas dans la terre. La brise était tombée depuis le coucher du soleil : le phare avait ouvert son œil de cyclope.

Peu désireux de quitter un lieu que peuplaient tant de souvenirs, Pierston se rapprocha du mur de l'église, encore chaud du soleil de l'après-midi, et s'assit sur le rebord d'une fenêtre, face à la tombe.

CHAPITRE IV

ELLE MENACE DE SE RÉINCARNER

Le murmure de la mer, au bas des roches, lui parvenait seul. Les carrières étaient maintenant silencieuses. Combien de temps resta-t-il ainsi, absorbé dans ses pensées ? Il n'aurait su le dire. Il ne savait pas non plus, bien qu'il se sentît la tête lourde, si une tristesse plus calme, tel un doux soporifique, ne l'avait pas bercé en un court sommeil. Il avait perdu la conscience de l'heure.

Soudain il lui sembla voir Avice Caro elle-même se pencher sur la tombe, puis s'éloigner légèrement sous les rayons de la lune.

Elle n'était ni plus âgée, ni plus forte que lorsqu'il l'avait quittée, vingt ans auparavant, dans le petit sentier voisin.

L'impossibilité d'un tel phénomène, la certitude que ce ne pouvait être qu'un rêve, le tira en sursaut de son assoupissement.

— J'ai dû m'endormir, murmura-t-il.

Et pourtant, elle lui avait semblé étrangement réelle.

Jocelyn s'efforça d'oublier cette hallucination : même si la nouvelle de la mort d'Avice était fausse, chose bien improbable, l'amie chère de sa jeunesse ne lui apparaîtrait pas, même aux rayons de la

lune, telle qu'elle était vingt ans auparavant; et si l'apparition était bien une femme en chair et en os, ce ne pouvait être Avice Caro.

Maintenant qu'il avait accompli un devoir sentimental en venant visiter la tombe, il ne lui restait plus qu'à s'en retourner : il décida de rentrer à Londres le soir même.

Mais, comme il lui restait encore quelques instants, Jocelyn, par un instinct naturel, se dirigea vers *East-Quarriers*, le village où il était né.

Il passa devant la place du marché et prit la route qui mène à Sylvania Castle; ce château, d'une date relativement récente, contenait dans son parc les plus beaux arbres du pays. Des chaumières s'élevaient tout près de l'enceinte du parc. L'une d'elles appartenait à Avice, c'est là qu'elle avait dû mourir.

Avant d'y arriver, il passa devant le château : un écriteau annonçait qu'il était à louer, meublé. Au bout de quelques pas, il aperçut le « cottage », dont les pierres massives permettaient de résister à la destruction du temps.

Une fenêtre ouverte, éclairée de l'intérieur, attira son attention. Il se recula jusqu'au mur opposé et regarda.

Une jeune femme débarrassait, de la théière et des assiettes, une table à thé que recouvrait une nappe blanche.

C'était le vivant portrait d'Avice, et c'était elle probablement que Jocelyn avait prise dans le cimetière pour une illusion de son souvenir.

Bien qu'il ne pût douter maintenant de sa réalité, il constatait que l'isolement, le silence de la

maison prêtaient à la jeune fille un aspect étrangement fantômal.

Jocelyn devina et attendit.

Un carrier rentrait justement chez lui, sa journée terminée.

Pierston s'informait :

— Est-ce une Caro ?

— Oui, m'sieu. C'est la fille unique de la pauvre Mrs Caro. Elle doit être bien seule ce soir, la pauvre fille. Plus personne auprès d'elle... Oui, c'est le vivant portrait de sa mère : tout le monde s'accorde à le reconnaître.

— Mais pourquoi vit-elle seule ?

— L'un de ses frères s'est noyé en mer, l'automne dernier, l'autre vit en Amérique.

— Mais ils étaient grands propriétaires autrefois?

Le carrier expliqua à celui qu'il prenait pour un étranger qu'il y avait trois familles exploitant les carrières, pendant la dernière génération : les Bencomb, les Pierston et les Caro. Les Bencomb essayèrent de ruiner les deux autres et y réussirent en partie. Si bien que devenus riches, une fois leur fortune faite, ils avaient disparu de l'île. Les Pierston, eux, avaient prospéré sans bruit, pour se retirer à leur tour. Seuls, les Caro, pris entre ces deux compétiteurs, s'étaient vus ruinés.

Lorsque la fille de la veuve Caro avait épousé son cousin Jim Caro, elle essaya, avec l'aide de son mari, de relever sa famille à son rang primitif. Les essais furent malheureux : le jeune homme spécula, fit faillite et le couple dut quitter le pays. Jim était revenu tout dernièrement mourir dans ce petit cot-

tage qui appartenait à sa femme par héritage. Sa veuve l'avait suivi de près.

Le carrier poursuivit son chemin, et Pierston, plein de remords, frappa à la petite porte. La jeune fille elle-même vint ouvrir, une lampe à la main.

— Avice! murmura-t-il tendrement. Avice Caro!

Il ne pouvait dominer le sentiment étrange qu'il avait alors vingt ans de moins et qu'il s'adressait à Avice, la disparue.

— Anne, monsieur, reprit-elle.

— Ah! Votre nom n'est pas celui de votre mère?

— Mon second nom, si. Et mon nom de famille aussi. Ma pauvre mère avait épousé son cousin.

— Comme toutes celles d'ici... Eh bien, Anne, pour moi, vous êtes Avice?... Vous l'avez perdue, alors?

— Hélas! monsieur!

Elle parlait de la même voix douce, qu'il connaissait bien et elle glissait vers lui le même regard interrogateur de ses yeux noisette.

— J'ai connu votre mère autrefois, expliqua-t-il, et ayant appris à la fois sa mort et son enterrement, j'ai pris la liberté de vous rendre visite. Me pardonnez-vous, bien que je ne sois qu'un étranger pour vous?

— Oui, dit-elle d'un ton indifférent.

Et, regardant autour de la pièce, elle ajouta :

— C'était la maison de ma mère, et maintenant c'est la mienne. Je regrette de n'être point en deuil le soir de son enterrement, mais je viens d'aller porter des fleurs sur sa tombe et j'ai voulu enlever ma robe auparavant, de peur que l'humidité n'abimât le

crêpe. Voilà longtemps qu'elle était malade, voyez-vous; je lavais et repassais pour gagner notre vie. Elle s'était donné un effort, en tordant un des grands draps que les gens du château nous donnaient à blanchir.

— J'espère, mon enfant, que cela ne vous arrivera pas.

— Oh! jamais! Il y a là Charles Woolat et des tas de jeunes gens qui feraient n'importe quoi pour moi. Mais je ne puis guère me fier à eux. Sam Scribben, l'autre jour, a déchiré une nappe en deux, comme il aurait fait d un chalumeau. Quand ils tordent le linge, ils ne savent jamais s'arrêter à temps.

La voix était bien celle de son Avice; mais la jeune fille était certainement moins réfléchie et moins cultivée que sa mère.

Cette Avice-là ne réciterait jamais des poèmes sur la scène du village, ni sur aucune autre, avec l'enthousiasme qu'y mettait la première.

Cette constatation le peina.

Cependant elle l'émouvait, comme peu de femmes l'avaient fait.

Et la pensée de la quitter lui était intolérable.

— Quel âge avez-vous? demanda-t-il.

— Dix-neuf ans bientôt.

Presque l'âge de la première Avice, lorsque lui et elle, durant leurs fiançailles, escaladaient les rochers. Mais lui maintenant approchait de l'âge mûr. Elle n'était qu'une blanchisseuse ignorante et il était un sculpteur riche et réputé de la Royale Académie. Pourquoi cependant lui fut-il désagréable de se souvenir qu'il atteignait la quarantaine?

Il n'avait aucun prétexte pour demeurer plus longtemps.

Ayant encore une demi-heure à perdre, il fit le tour par la route de Sylvania Castle, qui datait du siècle dernier, et bientôt il arriva en vue de la dernière maison au bord de la falaise. Sa maison natale. L'été, on la louait à des visiteurs; maintenant elle était vide et silencieuse; le vent du soir agitait les tamaris, les seuls arbustes qui résistassent au vent de l'Océan.

En face de la maison, loin en mer, le bateau-fanal vacillait; et soudain un désir impétueux l'assaillit : être, au lieu d'un artiste réputé et célèbre, un homme du pays, fiancé à la petite blanchisseuse du « cottage » voisin.

CHAPITRE V

LA RÉSURRECTION

De retour à Londres, il reprit machinalement sa vie passée, mais sa pensée flottait ailleurs. Le fantôme d'Avice, ressuscité soudain en chair et en os, rivait son âme au roc solitaire de la Manche.

Il ne songeait qu'à l'île : c'est là que vivait la seconde Avice, respirant l'air salin, caressée par la pluie chantante, dans l'atmosphère de la Vénus Romaine, fidèle au site où s'élevait autrefois son temple.

De loin, les défauts de la jeune fille lui apparaissaient des charmes.

Jocelyn passait maintenant les instants qu'il employait autrefois à la marche, à errer autour des quais de la Tamise, où des embarcations de cabotage débarquaient les pierres de son roc natal.

Il franchissait les grandes vannes de ces débarcadères, tantôt sur la rive droite, tantôt sur la rive gauche, contemplait les cubes blancs et oblongs, qui suscitaient en lui de curieuses associations d'idées; il les appelait les *genius loci* de l'île et oubliait presque qu'il vivait à Londres.

Un après-midi qu'il s'éloignait d'un des quais boueux, son attention fut attirée par une silhouette féminine approchant en sens inverse et se dirigeant

vers l'endroit qu'il venait de quitter. Elle était petite, mince et gracieuse; ses vêtements simples et d'une coupe campagnarde à eux seuls auraient suffi à attirer son regard; mais ce qui le frappa surtout ce fut l'analogie de la passante avec la jeune Avice Caro, Anne Avice, pour l'appeler par son nom.

Était-ce elle? Avant qu'elle eût marché cent mètres, il n'en douta plus. Son émotion fut si vive qu'à cette minute-là, l'ancienne et la nouvelle Avice ne firent qu'une pour lui. Leur ressemblance — due probablement au cousinage qui existait entre la première Avice et son mari, — favorisait cette illusion. Il se retourna précipitamment et peu après distingua la jeune fille au milieu de la foule. Elle continua son chemin vers le quai, regarda d'un air inquiet autour d'elle, comme quelqu'un d'inhabitué à ces lieux, franchit la vanne et disparut.

Pierston la suivit. Elle avait traversé le débarcadère et se tenait près d'une grossière embarcation à l'ancre.

En s'approchant, il vit qu'elle conversait avec le patron du bâtiment et une femme âgée, tous deux natifs de l'île d'oolithe blanche ainsi qu'en témoignait leur accent.

Pierston n'hésita pas à se déclarer leur compatriote, d'autant plus que son engagement avec Avice, la mère, remontait déjà à vingt ans en arrière et n'avait été connu que de peu de gens, morts pour la plupart depuis.

L'incarnation actuelle d'Avice le reconnut aussitôt; et avec la candeur sans artifice qu'elle devait à sa race et à son âge, expliqua sa présence à Londres,

bien que c'eût été plutôt à Pierston à justifier son intrusion.

— Je vous présente le capitaine Kibbs, monsieur, un parent éloigné de mon père. Et voici Mrs Kibbs. Nous arrivons de l'île pour faire une petite excursion, et nous repartons mercredi.

— Ah! je vois, fit Jocelyn, et où descendez-vous?

— Mais ici, à bord.

— Comment, vous ne vivez qu'à bord?

— Oui.

— Grand Dieu! monsieur, interrompit Mrs Kibbs, pour rien au monde je ne me hasarderais de nuit parmi ces « kimberlins »; et, même le jour, si je m'aventure dans les rues, il m'arrive de ne plus savoir s'il faut tourner à droite ou à gauche pour regagner le bateau de Job. N'est-ce pas, vieux?

Le patron acquiesça.

— Je vous assure que vous seriez plus en sécurité à terre qu'à bord, dit Pierston, surtout dans la Manche, avec les vents violents et ces énormes blocs de pierre.

— Oh! dit le cap'tain Kibbs après avoir craché abondamment, pour les vents y a rien à craindre à c'moment de l'année. C'qui est dangereux pour un bâtiment comme le nôtre, c'est les vapeurs. Si v'sêtes sur leur chemin, v'sêtes coulé, coupé net en deux; ils ne se soucient pas de repêcher vos carcasses, et alors bonsoir, ni vu ni connu.

Pierston se tourna vers Avice, désireux de lui dire quelque chose de plus, mais ne sachant quoi. Finalement il demanda avec gaucherie :

— Vous rentrerez de cette façon-là, Avice?

— Oui, monsieur.
— Soyez prudente.
— Oh! oui.
— J'espère... que je vous... reverrai... bientôt...
— Je l'espère, monsieur.

Il ne put continuer et prit congé.

Le lendemain il les imagina sur le fleuve, profitant du repos pour lester le bâtiment, et le mercredi il se les représenta en pleine mer. Ce soir-là, il pensa au petit bateau exposé aux rencontres d'énormes vapeurs, incapable de se faire voir ou entendre, et il vit Avice, qui lui devenait incroyablement chère, endormie dans sa petite couchette, à la merci de toutes les catastrophes.

Il savait que cette seconde Avice, plus belle que sa mère de corps et de visage, lui était inférieure par l'intelligence. Et cependant une ferveur, que la première n'avait jamais pu allumer en lui, brûlait maintenant dans son cœur.

Il soupçonna un maléfice de sa Bien-Aimée, ou plutôt de la capricieuse divinité qui se cachait derrière la femme idéale. N'était-ce point une déplorable plaisanterie que les mutations successives de sa nymphe durant ces vingt dernières années? A quoi rimait l'abandon de la femme accomplie et bien apparentée qu'était Mrs Peyne-Avon, pour la petite blanchisseuse; à quelle attraction mystique, indépendante de sa raison, fallait-il l'attribuer?

Jocelyn préféra ne pas approfondir et s'abandonner à son inclination.

Il se souvint alors que Sylvania Castle était tous les étés à louer.

Un rêveur solitaire comme lui, aux aspirations d'art et d'idéal, n'avait que faire d'un tel logement; mais le lieu l'attirait : et peu lui importait la dépense d'une location de quelques mois.

Il écrivit le soir même au propriétaire, et quelques jours plus tard Jocelyn se trouvait locataire d'un château qu'il n'avait jamais visité depuis les jours lointains de sa petite enfance, et qu'il croyait dans ce temps-là hanté par des esprits.

CHAPITRE VI

LE PASSÉ REFLEURIT DANS LE PRÉSENT

Sitôt débarqué à Sylvania Castle, Pierston visitait la demeure : un manoir quelconque planté au bord de la falaise. Il avait déjà parcouru les pièces, la pelouse, la plantation d'ormes qui, sur ce roc sans arbres, donnait au parc un caractère unique. Par son aspect la propriété, qu'encerclait le mur d'enceinte, formait une complète opposition avec les terres voisines. Pour trouver d'autres arbres sur la plage de galets, il fallait remonter dans la nuit des temps : creuser la couche molle qui gisait sous le lit de pierres, pour découvrir une forêt de conifères pétrifiés, tous couchés dans le même sens, comme par un ouragan monstre de la seconde époque géologique.

La nuit était venue Jocelyn se prépara à sortir, dans le but qui seul motivait son séjour dans l'île. Les deux domestiques qui devaient assurer son service s'occupaient à l'office. Il quitta le château inaperçu, traversa un fossé bordé d'arbustes en fleurs et se dirigea vers un vieux bâtiment abandonné qui datait du temps d'Élisabeth et dont une fenêtre commandait le vis-à-vis des cottages voisins, parmi lesquels s'élevait celui d'Avice.

Il avait choisi ce moment, sachant bien que les

villageois n'étaient jamais pressés de baisser leurs stores à la tombée de la nuit.

Ainsi qu'il l'avait prévu, l'intérieur du cottage était visible. Une petite lampe l'éclairait.

Un choc sourd lui parvenait à intervalles réguliers : Avice repassait du linge sur une grande planche ; devant le feu s'alignaient, sur des cordelettes, nappes et serviettes.

La dernière fois que Jocelyn avait rencontré la jeune fille, il lui avait trouvé un teint pâle; mais ce soir-là, le travail et la chaleur du fourneau avaient rosi son visage. Les traits demeuraient parfaitement calmes et dénués de passion. Un profil de Minerve.

Lorsqu'elle leva la tête il lui sembla voir se refléter sur son visage l'âme de sa mère : cette âme, il s'en souvenait, si intelligente. Était-il possible que la fille possédât les mêmes traits sans avoir la même âme? Jocelyn avait constaté déjà de semblables exemples de persistante hérédité physique sans les qualités que semblait promettre le visage. Il souhaita qu'ici il en fût autrement.

Dans la pièce moins meublée que la première fois, le buffet à étagères, où s'étalait auparavant la vaisselle, avait disparu, remplacé par un petit meuble en bois blanc. Disparue également la vieille horloge monumentale en cœur de chêne et au cadran imagé; un réveil-matin bon marché en tenait lieu. Ces changements l'attristèrent moins dans sa pitié qu'ils ne le réjouirent dans un instinctif égoïsme : la misère de la jeune fille faciliterait leurs rapports.

Se sachant dans la place pour un temps indéter-

miné, il n'éprouva pas le besoin de lui imposer sa présence dès ce moment, et il s'éloigna.

Décidément la jeune fille était en voie de révéler la Bien-Aimée, cette créature protéenne de rêve. Ne s'était-elle pas avisée déjà de s'incarner en la mère lorsque celle-ci n'était plus qu'un souvenir dans la mémoire?

Cette constatation lui causa un malaise.

Un certain bon sens avait, après tout, présidé à ses dernières passions : jamais auparavant l'Aimée n'avait élu une femme, qui, tout en le ravissant par sa beauté, choquât son intelligence.

Que signifiait ce changement ? Approche de la vieillesse?

Le lendemain se leva sur un radieux matin.

Tandis qu'il se promenait dans le parc, non loin de l'entrée, il vit Avice franchir la grille du château, munie d'un grand panier ovale en osier que recouvrait un linge blanc.

Elle se dirigea vers l'office. Pierston n'avait pas songé qu'elle laverait dorénavant son linge. Ce lui fut une singulière impression.

Dans la lumière du jour, elle ressemblait plutôt à un sylphe qu'à une petite blanchisseuse; avec sa taille mince et flexible, elle paraissait aussi peu propre à cet emploi que sa mère ne l'eût été.

D'ailleurs, ce n'était nullement son métier qui l'intéressait. Autour de la jeune fille brillait cette flamme que dégage l'être intérieur et que Jocelyn connaissait si bien.

Elle quitta la maison et, pour l'éviter sans doute, rentra chez elle par un chemin qu'il ne connaissait

pas. Cela ne signifiait rien, puisqu'elle ne voyait en lui qu'un étranger. Pourtant il retint ce détail. Comme il n'avait pas l'occasion d'aller chez elle, il choisit le premier prétexte pour amener une rencontre. Il se plaignit du repassage et se fit envoyer la blanchisseuse.

— Elle est jeune, pauvre petite, expliqua la femme de charge pour l'excuser. Depuis la mort de sa mère, elle a bien du mal à s'en tirer, c'est pour ça que nous lui tendons la perche. Mais je le lui dirai, monsieur.

— Je désire la voir moi-même. Envoyez-la-moi dès qu'elle viendra, dit Pierston.

Un matin donc qu'il répondait par une note brève à une critique acerbe sur sa dernière œuvre, on vint le prévenir que la jeune fille attendait dans le hall son bon plaisir.

Il s'y rendit.

— Je suis très pointilleux au sujet du lavage, dit le sculpteur d'un ton sec. Je tiens à ce qu'on n'emploie pas de carbonate.

— J'ignorais qu'on pût seulement s'en servir, répondit la jeune fille d'un ton réservé et craintif, sans le regarder.

— C'est bien. De plus le cylindre écrase les boutons.

— Je n'ai pas de cylindre, monsieur, murmura-t-elle.

— Ah! tant mieux, et je défends qu'on mette du borax dans l'amidon.

— Je n'en mets pas, répondit Avice du même ton. Et c'est la première fois que j'entends ce mot.

— Parfait.

Pendant ce dialogue, Pierston songeait à la jeune fille. Il ne pouvait discerner le vrai caractère de cette enfant, influencé qu'il était par sa ressemblance avec une femme qu'il avait appris trop tard à apprécier. Il ne pouvait s'empêcher de voir en elle toutes les qualités qu'il avait admirées chez l'autre et fermait les yeux à tout ce qui ne cadrait pas avec ce cas unique de métempsychose.

La jeune fille, elle, ne semblait occupée que de son métier. Elle avait répondu à ses questions sans songer qu'elle était femme et jolie.

— J'ai connu votre mère, Avice, dit-il, je vous l'ai dit. Vous en souvenez-vous?

— Oui.

— Eh bien... j'ai loué cette maison pour deux ou trois mois... vous pourrez m'être utile. Vous habitez juste en dehors du mur d'enceinte, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur, dit la jeune fille, toujours sur un ton de réserve.

Grave et sereine, son charmant visage toujours immobile, elle se disposait à prendre congé.

Un sentiment étrange pénétrait Jocelyn à contempler cette apparence qu'il connaissait si bien, qui palpitait autrefois si vive en sa présence, et qui non loin de là avait jeté ses bras autour de son cou en lui donnant un si tendre baiser. Il l'avait méprisé alors, ce baiser, et cependant c'était le plus délicieux qu'il eût jamais reçu.

Et cette fille, le vivant portrait d'Avice, restait insensible!

— Votre mère était une femme éclairée et instruite, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur, tout le monde le dit.

— J'espère que vous lui ressemblez.

Elle secoua malicieusement la tête et s'éloigna d'un pas sage.

— Ah! un mot encore, Avice. Je n'ai guère apporté de linge; je vous prierai donc de venir chaque jour...

— Bien, monsieur.

— Vous n'oublierez pas?

— Oh! non!

Alors il la laissa partir.

N'était-il pas un citadin et elle une simple campagnarde? Cependant il s'était ouvert à elle, il lui avait montré de la bienveillance et elle n'en avait paru nullement troublée.

Ah! pourquoi cette femme qui incarnait une chère mémoire se montrait-elle aussi impénétrable? Peut-être était-ce sa faute à lui. Peut-être le trouvait-elle trop âgé pour le traiter en égal? Ceci l'amena à constater qu'il n'avait pas vieilli de cœur; il se sentait aussi jeune qu'aux jours où il courtisait la mère...

Le temps avait marché, mais ses sentiments étaient restés immuables.

Lorsqu'il songeait à certains de ses camarades, — êtres banaux, placides, légèrement ridicules, passés maîtres dans l'art de peupler leur foyer, les écoles, les collèges, adeptes dans l'art de former de jeunes fiancées, — il les enviait, leur prêtant les sentiments assagis dont ils faisaient parade, si paisibles avec leur commerce et leur politique, leur pipe et leur petit verre. Ils avaient franchi les dangereux courants de la passion et flottaient sur les eaux calmes de l'âge mûr.

Tandis que lui, leur contemporain, il se voyait encore ballotté comme un bouchon par la vague de chaque nouveau désir, comme il l'avait été vingt ans auparavant. Et cependant il savait bien que tout n'est que vanité.

Avice était partie.

Il ne la revit pas ce jour-là. Du moment qu'il ne pouvait lui rendre visite, elle devenait aussi inaccessible que si elle avait franchi l'enceinte de la citadelle militaire que l'on distinguait là-bas, au haut de la colline.

Dans la soirée, il prit le sentier qui mène au Red King Castle d'où l'on surplombe la falaise et au bas duquel gisent d'énormes blocs, détachés du château : plusieurs portaient incrustés des noms et des initiales. Il connaissait l'endroit et la particularité. En cherchant bien, il découvrit aux faibles rayons de la lune deux noms, qu'enfant il avait lui-même gravés : c'étaient : *Avice* et *Jocelyn*. Les pluies et la mer avaient presque entièrement rongé les caractères. Mais à côté, fraîchement taillés, se lisaient, accouplés, les deux noms : *Anne-Avice* et *Isaac*. Ils ne devaient pas être inscrits depuis plus de deux ou trois ans. Qui était Isaac? Un des admirateurs de la jeune fille, sans doute.

Il revint sur ses pas, et passa devant la maison des Caro. Avice était là, la lumière filtrait à travers la fenêtre; mais les volets étaient fermés.

Chaque fois qu'il la rencontrait, Jocelyn tressaillait, et ce trouble, il l'attribuait moins à la présence de la jeune fille, qu'à l'humble et nouvelle condition

qu'elle occupait. Cette déchéance avait, à ses yeux, quelque chose de très pénible.

Avice, elle, ne semblait jamais émue, alors qu'autrefois son sosie pâlissait brusquement à chaque nouvelle rencontre.

On l'eût dit indifférente, presque inconsciente de sa présence. Il était moins qu'une statue de marbre pour elle, tandis que pour lui elle devenait un foyer ardent.

Une soudaine terreur de l'amour envahissait Jocelyn lorsqu'il s'abandonnait à ses pensées. Il en tremblait. Qu'arriverait-il s'il se voyait condamné, en punition de ses inconstances sentimentales, à une fatale fidélité envers un objet que son intelligence mépriserait? Une nuit il rêva qu'il apercevait, derrière la jeune fille, la Déesse implacable, le narguant de tout son sardonique visage.

Plus de doute, la Bien-Aimée ressuscitait. Et le changement qui s'opérait en elle le stupéfiait. Elle s'était déguisée capricieusement bien des fois, et il l'avait vue sans trop d'étonnement s'incarner dans des femmes de différentes classes : depuis la fille d'un digne ecclésiastique jusqu'en une almée nubienne, qui, le ventre ceint d'une écharpe bariolée, ondulait, aux sons d'un tam-tam sonore; mais un certain vernis d'intelligence, de poésie ou d'idéal revêtait toutes ces incarnations. Quelques-unes prédominaient par leur esprit, d'autres par leur talent, certaines même par leur génie.

Mais Avice, elle, ne semblait se distinguer en rien, si ce n'est par sa beauté. Elle ne savait manier ni l'éventail, ni le mouchoir ; à peine aurait-elle su

enfiler des gants. Et cela choquait son sens esthétique.

Mais il suffisait qu'il revît la jeune fille pour oublier ces griefs. Elle était l'innocence même, et c'était beaucoup. Pauvre petite Avice! Tout le portrait de sa mère.

Après tout, sa famille valait la sienne. Seule la misère l'avait ravalée.

Et puis, qui sait si la simplicité de la jeune fille n'ajoutait pas à son amour? Sa jeunesse extrême offrait un charme ineffable. Auprès d'elle il retrouvait, dans toute leur fraîcheur, les sentiments qu'il éprouvait auprès de la première Avice; mais hélas! il avait avancé de vingt ans vers l'ombre...

CHAPITRE VII

LE PRÉSENT S'AFFIRME

A quelques jours de là, comme il admirait le parc, de sa fenêtre, il vit la porte de la maison s'ouvrir et une jeune fille en sortir rapidement. Elle disparut vers le verger où travaillait le jardinier et bientôt reparut avec un bouquet dans chaque main. C'était Avice. Ses tresses brunes s'échappaient du chapeau. Elle avançait le visage radieux, sa pensée à mille lieues de lui.

Il se demanda comment elle était soudainement devenue une habitante du château. Il se souvint qu'il avait donné congé à ses gens désireux d'assister à une revue de troupes dans la ville voisine. Ils avaient promis auparavant d'assurer le service.

Jocelyn constata avec plaisir que ses domestiques avaient une mince opinion de son exigence, puisqu'ils avaient jugé inutile d'engager personne autre qu'Avice.

A une heure, la jeune fille apporta sur un plateau son déjeuner, dans la pièce où il se tenait. Elle disposa le tout sur la table, puis, s'approchant de la fenêtre, elle releva le store qui avait glissé. Il put ainsi admirer à son aise le beau profil.

Il ressemblait, ce profil, à celui d'une des trois Grâces de Rubens dans le *Jugement de Pâris;* les concours en étaient parfaits.

Penchée ainsi, elle ressemblait moins à sa mère que de face.

— Est-ce vous qui avez cuisiné cela, Avice ? demanda-t-il en sortant de sa rêverie.

— Oui, monsieur.

Et elle esquissa un sourire.

Jocelyn remarqua qu'elle avait de jolies dents blanches. Cependant les deux dents de milieu, de la mâchoire supérieure, étaient légèrement irrégulières; personne n'aurait pu le remarquer, pas plus Pierston que les autres, s'il n'avait su que sa mère avait le même petit défaut.

C'était la première fois, depuis que la première Avice avait souri sous son baiser, que Jocelyn revoyait le signe...

Le lendemain, tandis qu'il s'habillait, il l'entendit à travers le parquet disjoint converser avec les domestiques.

Maintenant qu'elle incarnait, à n'en pas douter, la Bien-Aimée, elle séduisait Pierston par les cadences de sa voix, qui, par moments, prenait des inflexions basses et passionnées; et alors la monotonie habituelle du ton disparaissait, et son cœur et son âme — ou ce qui semblait tel à Jocelyn — y vibraient.

La ligne musicale de ce son était aussi belle que n'importe quelle belle ligne tracée par le ciseau de Jocelyn.

Peu lui importait ce qu'elle disait; ce n'était pas son affaire. Et il prenait autant de soin à saisir le son de sa voix qu'à rester sourd aux paroles qu'elle prononçait.

Peu à peu cette musique lui devint indispensable.

Un dimanche soir, il vit qu'elle allait à l'église. Aussitôt il se lança à sa poursuite le long de la grand'route, les yeux fixés, comme les mages vers l'étoile de Bethléem, sur son petit chapeau garni d'une plume de faisan.

A l'église, il s'assit derrière elle. Absorbé dans la contemplation de son oreille et de sa nuque blanche, il prit cependant conscience de la présence d'une femme dans l'aile opposée, dont les vêtements, bien que noirs et sobres de forme, suggéraient plutôt la coupe d'un tailleur londonien que celle d'une ouvrière de cette *Ultima Thule*.

Dans sa curiosité, il en oublia Avice. La femme tourna la tête et, bien qu'une voilette étrangement épaisse pour la saison dissimulât son visage, il lui sembla reconnaître Nichola Peyne-Avon.

Que diable ferait-elle ici ? Impossible, il s'était trompé.

La fin du service concentra de nouveau son attention sur Avice, à un tel degré qu'au moment de sortir il oublia de regarder la dame voilée, et quand il s'en souvint, — trop tard, — sa place était vide. Elle avait dû quitter l'église par une porte de côté.

En supposant que ce fût Mrs Peyne-Avon, il la découvrirait facilement dans un hôtel d'une des villes d'eaux voisines.

Peut-être était-elle venue excursionner dans l'île? Quoique... D'ailleurs, il lui importait peu. Et il ne chercha pas la réelle explication.

Lorsqu'il sortit de l'église, le gros œil placide du phare s'incendiait. Jocelyn s'éloigna dans cette direction pour échapper à Nichola, — en supposant que

ce fût elle, — et au reste de la compagnie. Puis il tourna sur sa droite et s'avança rapidement vers le château dans l'espoir de rejoindre Avice. Mais il ne put l'atteindre, tant elle marchait vite. Devant la porte de la jeune fille, il s'arrêta un moment et constata que son cottage demeurait encore dans l'obscurité. Elle n'était donc pas encore rentrée.

Il revint sur ses pas, sans plus de succès : seules, deux personnes dont il distinguait les silhouettes, un homme et une femme, conversaient sur la route.

L'homme disait :

— Si vous ne m'aviez déjà épousé, je romprais net... En voilà un joli aveu à faire à son mari!...

Ces paroles impressionnèrent désagréablement Jocelyn et il rentra chez lui. Comme il atteignait la grille, il remarqua que le cottage d'Avice était maintenant éclairé : elle avait dû rentrer par une autre route. Satisfait de la savoir saine et sauve, il gagna sa chambre.

Vers l'est la mer avait bizarrement rongé les rochers et la vue qu'offrait la côte opposée était des plus pittoresques.

Une des petites portes du parc donnait sur la falaise. A l'extérieur un puits profond d'eau pure avait dû autrefois alimenter le château, maintenant en ruines, de Red King.

Par un matin ensoleillé, Jocelyn méditait en cet endroit lorsqu'il discerna en bas, sur la plage, une silhouette de femme étendant du linge sur les galets.

Il descendit. Avice affairée ne l'aperçut pas. Ses bras roses et bien faits, que rehaussait sa robe de cotonnade rouge, étaient, quoique minces, assez gras pour former de petites fossettes au coude.

Il s'approcha sans parler. Le vent arracha au caillou qui le maintenait une manche de chemise; Pierston la replaça sous un galet plus lourd.

— Merci, dit-elle tranquillement.

Elle tourna vers lui ses yeux noisette et parut satisfaite de reconnaître Jocelyn. Elle était si absorbée dans ses pensées, — des pensées tristes à en juger par son air, — qu'elle n'avait pas jusqu'alors remarqué sa présence.

Elle continua à converser avec lui amicalement, ne montrant ni hardiesse déplacée, ni timidité ridicule. Quant à l'amour, il était visiblement aussi loin de son esprit que l'idée de la mort et de la dissolution.

Un des draps se repliait sous le vent, Jocelyn dit :

— Étendez-le et je poserai les cailloux dessus au fur et à mesure.

Elle ne dit pas non. Un moment la main de Jocelyn toucha la sienne.

C'était une main jeune, longue, mince, et un peu humide encore du lavage.

Au moment de poser le dernier galet, il le laissa tomber par maladresse sur les doigts d'Avice.

— Oh! pardon, je vous ai fait mal, s'écria-t-il navré, vous êtes éraflée, Avice!

Il prit sa main pour examiner la blessure.

— Non, monsieur, fit-elle gentiment en lui permettant de retenir ses doigts; je me suis égratignée ce matin avec une épingle. Vous ne m'avez pas fait le moindre mal avec le caillou.

Sur sa robe rouge tranchait à la main droite un brassard de crêpe. Cette vue attrista Jocelyn.

— Allez-vous souvent visiter la tombe de votre mère? demanda-t-il.

— Oui, monsieur, quelquefois. J'irai ce soir pour arroser les marguerites.

Elle avait achevé son ouvrage et ils se séparèrent. Ce soir-là, tandis que le soleil ensanglantait l'horizon, il passa devant sa demeure. Les stores n'étaient pas baissés et il l'aperçut, en train de coudre.

Soudain elle s'arrêta court, comme quelqu'un qui a oublié l'heure et piqua son chapeau sur sa tête.

Jocelyn continua son chemin et il était à mi-hauteur du petit sentier tortueux, lorsque, se retournant, il discerna derrière lui la mince silhouette.

Il dépassa rapidement des jeunes gens et des jeunes filles aux seaux tintants qui tiraient de l'eau aux fontaines, le long de la route, et il se dirigea vers l'église. Le phare était allumé depuis le coucher du soleil et sa flamme brillait nette, là-haut dans le ciel, éclairant l'église, qui se dressait un peu en arrière.

Là, il attendit Avice.

— Vous aimiez votre mère? demanda-t-il.

— Mais oui, naturellement, répondit-elle.

Elle avançait avec légèreté et il avait l'impression qu'il pourrait la soulever comme une plume.

Jocelyn faillit répondre : « Moi aussi », mais se tut à temps. Mieux valait ne pas révéler des faits qu'elle semblait ignorer.

Avice s'absorba dans sa rêverie, puis reprit :

— Mère a eu un très grand chagrin lorsqu'elle

avait à peu près mon âge. Son amoureux l'abandonna parce qu'elle avait refusé de le rejoindre une nuit... Mère ne s'en est jamais consolée... A sa place je ne me serais guère souciée d'un garnement semblable. Elle n'a jamais voulu me dire son nom, mais cela ne m'empêche pas de penser que c'était un homme sans cœur ni foi, et de le détester.

Après cette déclaration, Jocelyn se trouva incapable d'entrer dans le cimetière et se dirigea vers la pointe sud de l'île. Il se sentait très misérable et cette vengeance lui semblait imméritée : qu'avait-il fait, en somme, pour être ainsi tourmenté?

La Bien-Aimée, après avoir quitté Nichola Peyne-Avon pour le fantôme d'une morte qu'il n'avait jamais aimée, ressurgissait en la frappante image de cette morte avec une persistance que l'indifférence absolue de la jeune personne rendait intolérable.

Il n'allait cependant pas épouser ce petit brin de fille?

Pourquoi pas, après tout? Il en eut soudain un grand désir. Cependant, plus il l'étudiait, plus il lui voyait de défauts, sans compter son manque d'éducation.

La raison, aveuglé comme il l'était, lui disait qu'elle était plus froide de tempérament, plus vulgaire de nature, que l'exquise première Avice.

Mais vingt ans apportent un changement à votre idéal; et si un homme mûr devient plus exigeant sur l'enveloppe charnelle d'une femme, il est prêt à faire des concessions sur le contenu spirituel.

Il se regarda dans la glace et fut alors presque

satisfait du manque d'éducation d'Avice qui l'eût contraint autrefois à la repousser.

Combien il envisageait sa folie présente différemment de son amour passé! Aujourd'hui, il pouvait être fou avec méthode, sachant que c'était de la folie : autrefois il essayait de se persuader que sa folie était de la sagesse. Dans ce temps-là, la moindre étincelle de raison, s'il jugeait les imperfections de sa Bien-Aimée, était vite éteinte avec crainte. Et aujourd'hui la vision pénétrante et précise des choses ne le rassérénait pas. Il se savait un être d'instinct et il s'y résignait passivement.

Puis, il avait l'obscure intuition que cette famille Caro, — bien qu'elle ne dût peut-être pas produire avant des siècles une individualité capable de compléter sa nature incomplète pour former un tout parfait, — était la seule famille capable de créer un tel être. Pour continuer cette métaphore, les Caro avaient trouvé l'argile et non le potier, tandis que les familles d'autres jeunes filles qui auraient pu l'attirer avaient trouvé le potier, mais non l'argile.

CHAPITRE VIII

SA RAISON LE BLAME

De son vaste château, du parc et de la falaise voisine, Jocelyn pouvait suivre les moindres gestes de celle qui représentait pour lui l'esprit du passé et dont le rayonnant éclat le rajeunissait de vingt ans.

Il constata ainsi qu'elle paraissait contrariée lorsqu'il pleuvait; et si, après une journée de pluie une raie lumineuse apparaissait dans le ciel au-dessus de la Baie du Mort, sous un amas de nuages, son attitude devenait joyeuse et sa démarche légère.

Ceci l'intriguait; il remarqua que lorsqu'il tâchait de la rencontrer à ces moments-là, elle le fuyait adroitement et sans en avoir l'air.

Un soir qu'elle sortait de son cottage, et alerte se dirigeait vers un hameau à flanc de coteau, il prit la même direction, résolu à attendre son retour sur la grande route qui s'étend entre ce village et les carrières de l'est.

Il atteignit le sommet de la vieille route où commence la descente vers le hameau ; mais elle n'apparut point.

Revenant sur ses pas, il atteignit sa maison sans l'avoir rencontrée davantage.

Il retourna de nouveau et dans le clair-obscur se mit à faire les cent pas. Au-dessus de lui, les étoiles

en bas le murmure des flots contre les galets, et là-bas, au sud-ouest, l'église où dormaient ses ancêtres.

Il grimpa la côte abrupte. Ses jambes faiblissaient et sa poitrine haletait. Le sang bourdonnait si fort à ses oreilles qu'il lui semblait entendre siffler les pierres des anciens conquérants de l'île, qui décimèrent les habitants, épousèrent leurs femmes et leurs filles, unions d'où naquit Avice, fleur dernière de tant de races mêlées.

Elle ne venait toujours pas. A la fin il discerna un point noir au loin; il la reconnut à sa démarche plus qu'à sa silhouette.

Combien le rêve immatériel rapetissait les plus grandes et les plus belles choses, alors qu'ici entre ces deux infinis, le ciel et la mer, la mince personnalité d'une petite blanchisseuse dilatait ses sentiments intérieurs jusqu'à leur extrême limite, tandis que le merveilleux décor disparaissait à ses yeux !

Tout à coup la silhouette s'évanouit. Il se tourna de tous côtés : personne.

D'un côté de la route s'élevait un petit mur bas qu'elle n'aurait pu enjamber sans peine; d'ailleurs pourquoi l'aurait-elle franchi?

En se retournant il la vit reparaître un peu plus loin sur la route. Jocelyn se mit à sa poursuite et Avice s'arrêta court.

— Eh bien, que signifie tout cela, ma chère enfant? demanda-t-il avec impatience.

Avice ne put cacher sa gaieté.

— Lorsque vous me suiviez dans la rue des Citernes, il y a deux heures, je vous ai aperçu et me suis cachée derrière une roche. Vous m'avez

frôlée sans me voir. Et lorsqu'en revenant je vous ai vu posté là de nouveau, j'ai glissé par-dessus le mur et vous ai dépassé en courant. Si vous ne vous étiez pas arrêté pour regarder autour de vous, jamais vous ne m'auriez attrapée.

— Et pourquoi avez-vous fait cela, jeune elfe?

— Pour que vous ne me trouviez pas!

— Ce n'est pas une raison. Donnez-m'en une autre, chère Avice.

Elle hésita.

— Allons! insista-t-il.

— C'était... je croyais... que vous vouliez être... mon amoureux.

— Quelle étrange pensée!... Si j'y avais songé cependant, m'accepteriez-vous?

— Non, pas maintenant, ni même si vous me l'aviez demandé plus tôt.

— Pourquoi?

— Vous ne vous moquerez pas de moi, si je vous le dis? Vous ne le raconterez à personne?

— Jamais!

— Alors, je vais vous le confier, fit-elle d'un ton sérieux. C'est parce que je me fatigue de mes amoureux dès que je les connais bien. Ce que j'aime pendant un certain temps chez un jeune homme, s'enfuit bientôt pour se préciser en un autre; puis ce que j'admire chez ce second passe dans un troisième, et je poursuis toujours ce quelque chose qui ne se fixe nulle part. J'en ai déjà aimé quinze! Oui, quinze, j'ai honte de l'avouer, répéta-t-elle en riant. Je n'y puis rien, monsieur, je vous assure. Pour moi, c'est le même être que j'aime en eux, bien qu'il s'échappe toujours.

Elle ajouta d'un ton inquiet :

— Vous ne le direz à personne, n'est-ce pas ? Parce que si on le savait, je crains bien qu'aucun homme ne me ferait la cour.

Pierston pétrifié d'étonnement se taisait. Comment! cette fille obscure et illettrée était, elle aussi, engagée à la poursuite du même impossible idéal? Elle agissait ainsi par un besoin de nature, surprise elle-même de cet instinct. Il repensa à lui et dit, le cœur battant:

— Suis-je... l'un d'eux?

Elle réfléchit :

— Vous l'avez été pendant une semaine, lorsque je vous ai vu pour la première fois.

— Une semaine seulement?

— A peu près.

— Pourquoi ce caprice m'abandonna-t-il pour un autre?

— Parce que... bien qu'au premier abord, je vous aie trouvé beau et que j'aie admiré votre grand air...

— Oui?...

— Je vous trouvais aussi... trop vieux.

— Vous êtes franche!

— Mais c'est vous qui m'interrogez, monsieur!

— C'est vrai, aussi je ne vous importunerai pas plus longtemps. Retournez vite chez vous, il se fait tard.

Rentré chez lui, il se prit à réfléchir. Cette recherche de la Bien-Aimée devenait une arme à deux tranchants. Être celui qui cherche fort bien, être une des formes délaissées par la visiteuse idéale, moins drôle; et tel était désormais son sort, par une amère raillerie du destin.

De sa fenêtre, il aspira une odeur de tabac et

vit deux silhouettes dans le petit sentier qui passe devant le cottage d'Avice. Elles se dirigeaient vers l'étroit chemin qui conduit à Red King Castle et à la mer. Peut-être Avice et un de ses indignes amoureux? Il ressentit une petite douleur à cette idée. Mais une phrase de l'homme le convainquit que c'était le même couple rencontré quelques soirs auparavant.

Le lendemain, il donna congé aux domestiques afin d'avoir la jolie Avice au château pendant quelques heures.

Tandis qu'au soir elle baissait les stores, un sifflement spécial venant des rochers se fit entendre.

La jeune fille rougit légèrement et s'affaira dans la pièce comme si elle n'avait rien entendu.

Pierston la soupçonna d'avoir pour l'instant, non quinze amoureux dans le souvenir, mais un seul bien vivant dans le présent. Cependant il pouvait se tromper. Résolu à faire d'Avice sa femme, malgré tous les inconvénients qu'offrait un tel mariage, il décida d'éclairer ce mystère.

Si elle consentait... (comment une petite paysanne refuserait-elle une chance aussi inespérée?) il l'enverrait en pension pendant deux ou trois ans, puis, une fois mariés, il lui élargirait l'esprit par des voyages et des lectures...

Quant à l'indifférence de la jeune fille, qui contrastait si tristement avec l'affection que lui avait vouée sa mère, — un homme de vingt ans plus âgé que sa femme ne pouvait prétendre à mieux; et il se contenterait de la possession de cette créature qui exhalait pour lui le charme de sa jeunesse et tout le parfum de la terre natale.

CHAPITRE IX

JUXTAPOSITIONS

Par un triste et lourd après-midi, Pierston avançait le long de l'abrupt chemin qu'est la rue des Citernes. De chaque côté de la route, des jeunes femmes emplissaient des cruches aux fontaines bouillonnantes.

A mesure qu'on se rapproche du sommet de la route, l'ascension semble impossible : l'escarpement devient presque vertical. Dans cette falaise hérissée, le sentier n'apparaît plus que comme un mince ruban gris, et l'on a l'impression que si cette masse imposante oscillait, elle écraserait tous les villages de la plaine.

Bientôt la route, une ancienne voie romaine, tourne à angle brusque, bifurque à droite vers le haut de la falaise, à gauche vers les forts.

Arrivé à la fourche, Pierston s'arrêta pour reprendre haleine. Avant de s'engager dans le pittoresque chemin de droite, il jeta un regard vers sa gauche sur la banale route des fortifications.

A mi-chemin, debout près d'un panier recouvert d'un linge blanc, se tenait une jeune fille qu'il reconnut à son chapeau et au fardeau qu'elle avait déposé.

Abandonnant sa promenade, il s'avança lentement sur le chemin qu'elle avait pris.

Il remarqua que son attention était ailleurs et suivit la direction de son regard. Au-dessus d'eux s'élevait la colline herbue, nivelée à son sommet par la zone militaire. La ligne de l'horizon était brisée çà et là par de petits points gris : les guérites. Près de l'une d'elles, une minuscule tache rouge se détachait avec monotonie de gauche à droite sur le ciel couleur de plomb.

Il devina alors que l'amoureux de la jeune fille était soldat.

Elle tourna la tête à ce moment, l'aperçut et saisissant son panier de linge, reprit son ascension. La montée était si escarpée que, même sans surcharge, on perdait haleine; le linge à porter devait être pour elle un véritable supplice.

— Vous n'arriverez jamais aux forts avec un pareil poids, dit-il en la rejoignant. Donnez.

Mais elle refusa avec entêtement, et il s'arrêta, la regardant grimper.

C'était bien un être radieux. Elle incarna pour lui à ce moment-là tout le sexe; dans son enivrement il l'imagina

> ... vêtue d'une telle gloire
> Qu'il en restait aveuglé...

Il ne la voyait plus telle qu'elle lui apparaissait parfois : simple et banale.

Mais qu'était-elle au juste pour ce soldat?

Elle se faisait de plus en plus petite sur la route mathématiquement droite, ses yeux toujours fixés sur le soldat, comme ceux de Pierston sur elle.

Il put voir les sentinelles s'élancer de différents

endroits tandis qu'elle arrivait, puis, l'ayant reconnue, reprendre tranquillement leur poste.

Elle traversa le pont-levis jeté sur le vaste abîme qui entourait la forteresse, et disparut dans l'intérieur, par la voûte.

Pierston ne voyait plus maintenant la sentinelle qu'il avait remarquée tout à l'heure, et l'idée que ce rival possible parlait librement à la fille abandonnée de sa chère Avice lui fut intolérable; peut-être l'accompagnait-il dans la forteresse, portant son panier, un bras autour de sa jolie taille.

— Que diable regardes-tu ainsi, en extase?

Pierston tourna la tête et reconnut avec stupeur son vieil ami Somers, qui plus que jamais avait l'air du vieux garçon qu'il était.

— Si je n'étais si content de te voir, ce serait plutôt à moi de te demander ce que tu fais ici?

Somers expliqua qu'il était venu voir ce qui retenait son ami dans un lieu pareil, à une telle époque de l'année, et aussi pour se donner un peu d'air. Pierston se déclara ravi de sa venue et ils se dirigèrent ensemble vers Sylvania Castle.

— Tu regardais, autant que j'ai pu en juger, une jolie petite blanchisseuse? demanda le peintre.

— Oui, à ton point de vue, mais non au mien. Derrière cette jolie campagnarde est mon Idéal, l'essence et le résumé de tout ce que je désire en ce monde. Je suis traqué par un sort, Somers. Oui, par un sort. Suivre toujours un fantôme qui fuyait de femme en femme n'était déjà pas très gai; mais maintenant le plus terrible est que le fantôme reste

là pour me tenter. Cette fille me tient, bien que mes yeux soient ouverts, bien que je sache que je suis un sot.

Somers nota le regard visionnaire de son ami, qui s'intensifiait au lieu de s'affaiblir avec les années, mais ne fit aucune remarque.

Lorsqu'ils atteignirent le château, Somers embrassa d'un regard le paysage, et Pierston, ne voyant que le vieillot petit cottage du temps d'Élisabeth, murmura :

— C'est là qu'elle demeure!

— Quel site romantique! Je comprendrais qu'un homme y tombe amoureux d'un épouvantail!

— Mais non une femme. Le paysage leur importe peu, bien qu'elles prétendent le contraire. Cette fille est aussi volage que...

— ... Tu l'étais autrefois.

— Précisément... Elle me l'a avoué ingénument, et cela me fait mal...

Somers songeait; et il murmura :

— Curieux renversement des choses... Mais tu ne l'épouserais pas, j'imagine, Jocelyn?

— Je le ferais avec joie si elle voulait. Que m'importent la gloire et le monde? Si je l'aime, cette descendante d'anciens pirates et contrebandiers! Je sais de quelle carrière elle est extraite, de quelle pure argile elle est pétrie, et cela donne confiance...

— Alors, tu vaincras!

Tandis qu'ils bavardaient après le dîner, ils entendirent un sifflement venant des rochers. Somers n'y fit pas attention, mais Jocelyn le remarqua. Ce coup

de sifflet se reproduisait toujours à la même heure quand Avice travaillait au château.

Il s'excusa auprès de son hôte et sortit dans le parc sombre. Un bruit de pas assourdis par le murmure des flots, de pas légers lui parvint. Deux secondes plus tard, la jeune fille tombait dans les bras d'un gars vigoureux que Pierston n'osa regarder. Leurs bouches s'unirent.

Suffisamment renseigné, Jocelyn regagna le château.

Le lendemain Somers partit à l'aventure, en quête d'un paysage pour une marine. Et Pierston, un peu plus tard, se mit à la recherche d'Avice.

— Ainsi, vous avez un amoureux, mademoiselle, dit-il d'un ton sévère dès qu'il l'aperçut.

Elle en convint de bonne grâce.

— Vous ne le garderez pas longtemps, reprit-il.

— Celui-là, je le garderai, dit-elle d'un ton particulier dont il ne saisit pas l'intention. Il m'a abandonnée une fois, mais il ne recommencera pas.

— Je suppose que c'est un garçon étonnant?

— Il est suffisamment bien pour moi.

— Très beau sans doute?

— Assez beau pour moi.

— Instruit et distingué?

Il ne put lui faire perdre son calme, et en désespoir de cause l'abandonna.

Le lendemain était un dimanche, et Somers ayant choisi son paysage à l'extrémité de l'île, Pierston résolut, dans l'après-midi, de découvrir l'amoureux d'Avice.

Elle avait déjà quitté son cottage. Il se dirigea alors

vers le phare du Beal où souvent les amoureux se donnent rendez-vous.

Sur la route solitaire devant les carrières, un jeune homme, un carrier probablement, entourait de son bras la taille d'Avice.

Elle prit un air coupable et rougit légèrement à la vue de Jocelyn. L'homme était le type du pur insulaire; traits énergiques, expression avisée, barbe noire et soyeuse. Pierston crut voir briller dans ses yeux un regard ironique.

Peut-être la jeune fille lui avait-elle révélé l'amour de Pierston.

Comment cette fille, que pour l'amour de sa mère, plus que pour son propre charme, il était prêt à préserver de toute injure comme la prunelle de ses yeux, pouvait-elle ainsi le mépriser?

La mortification qu'il ressentit à s'être mis dans cette position fausse l'empêcha de noter un fait qui le frappa plus tard.

L'homme qui tenait la taille d'Avice n'était pas un soldat. Que conclure alors de ses regards extasiés vers la sentinelle? Elle n'avait pu changer si vite d'affection, ou, pour appliquer à la jeune fille sa propre théorie, son Bien-Aimé pouvait difficilement avoir changé de demeure en un si bref délai?

Et lequel avait sifflé doucement l'autre soir dans l'ombre? Le carrier ou le soldat?

Sans chercher à retrouver Alfred Somers, Pierston rentra chez lui, en songeant avec humeur que son désir de réparer envers la première Avice en épousant et enrichissant la seconde, désir qui prêtait à son nouvel amour une durée sans précédent, était conti-

nuellement rebuffé comme par un jeu du destin.

Devant la porte du château, une voiture attendait. Non pas un vulgaire break des petites villes voisines, mais une calèche de la grande plage qu'on apercevait là-bas de l'autre côté de la baie.

Quelle ne fut pas sa suprise de trouver, installée dans son salon, Nichola Peyne-Avon? Du premier coup d'œil il détailla sa toilette élégante. Il la trouva gracieuse presque belle; au second coup d'œil il remarqua son visage pâle et agité, son attitude pathétique. Combien différente cette femme de celle qui, assise d'un air hautain dans son salon de Hamptonshire Square, l'avait glacé par sa froideur!

— Vous êtes surpris de me voir? dit-elle d'une voix basse et suppliante en levant vers lui languissamment ses paupières lourdes, tandis qu'il lui prenait la main. Mais je n'ai pu y tenir. Je sais que je vous ai offensé, ne le niez pas! Mais en quoi? Et pourquoi me fuir pour ce roc solitaire, pourquoi venir vivre au milieu de ces barbares en pleine saison londonienne?

— Vous ne m'avez pas offensé, chère Mrs Peyne-Avon, dit-il. Je regrette que vous ayez pu le croire! Et cependant je suis heureux, puisque cela me vaut le plaisir de votre visite.

— Je suis depuis quelques jours à Budmouth Régis, expliqua-t-elle.

— Mais je vous ai vue à l'église du village l'autre soir, alors!

Elle rougit légèrement et soupira.

Leurs yeux se rencontrèrent.

— Je ne vois pas pourquoi, dit-elle enfin, je ne serais pas sincère. Vous savez ce que cela veut dire. J'étais la plus forte autrefois; aujourd'hui... je ne le suis plus. Je regrette toute la peine que j'ai pu vous faire et je suis prête à réparer toutes les erreurs du passé en... en... en entendant raison, à l'avenir...

Il était impossible à Jocelyn de ne pas éprouver une tendresse impulsive pour cette agréable femme qui après tout représentait, socialement, un excellent parti pour lui.

Il lui prit la main et la retint quelques instants dans les siennes. Elle eut l'air heureux.

Mais il ne pouvait faire plus. La petite paysanne, dans sa simple robe des dimanches et son petit chapeau à plume de faisan, l'attirait bien davantage. Il abandonna la main de Nichola.

— Je quitte Budmouth demain, dit-elle. C'est pour ça que je suis venue. Vous ne saviez pas que je passais ici les vacances de la Pentecôte?

— Certes non, sans cela j'aurais été vous voir.

— Je n'osais vous écrire, maintenant je le regrette.

— Moi aussi, chère Mrs Peyne-Avon.

En la raccompagnant à son landau, il annonça son prochain retour à Londres et promit de lui rendre aussitôt visite.

A ce moment Avice Caro, seule maintenant, passa devant la voiture afin de rentrer au château. Elle ne tourna pas la tête de leur côté. Affectation? Indifférence?

Pierston parut changé en statue. Son attitude envers Nichola s'en ressentit. Un froid tomba. Il n'était qu'un sot et il le savait. Mais il se débattait vainement sous les griffes de cette nouvelle passion. Il se

souciait plus du petit doigt d'Avice que de toute la personne de Mrs Peyne-Avon.

Peut-être Nichola s'en rendit-elle compte, car elle dit tristement :

— J'ai fait ce que j'ai pu! Je sentais que le seul moyen de me faire pardonner ma froideur passée était de venir à vous en suppliante.

— C'est beau et noble à vous, ma chère amie! dit-il avec une émotion courtoise plus que réelle.

Ils se dirent adieu et elle partit.

Mais Pierston n'avait d'yeux que pour Avice et il sentit qu'il était sans force entre ses mains.

L'église s'élevait là-haut sur les ruines du temple païen; peut-être l'esprit chrétien le torturait-il pour se venger de la dévotion que, tel Démétrius d'Ephèse, il vouait en son cœur et âme aux faux dieux. Peut-être la punition divine de ses idolâtries était-elle venue?

CHAPITRE X

ELLE MANQUE DE DISPARAITRE ENCORE

Pierston allait rentrer dans le château lorsqu'il fut rejoint par Somers, suivi d'un homme portant son attirail de peinture. L'homme déposa le bagage devant la porte et s'éloigna. Restés seuls, les deux amis se mirent à faire les cent pas devant la grille.

— J'ai rencontré sur la route une femme extrêmement intéressante, dit le peintre.

— Elle l'est!... Un esprit! Un sylphe! Psyché elle-même.

— J'ai été saisi de sa beauté!

— Cela prouve que la beauté peut rayonner sous le plus simple accoutrement.

— Exact; pas toujours cependant. Et ce n'était pas le cas, puisque la robe de la dame était du goût le plus pur et de la plus grande élégance.

— Oh!... Tu parles de la dame au landau?

— Naturellement. Comment, tu songais à la petite paysanne du cottage voisin? Je l'ai rencontrée, c'est vrai, mais quoi? Elle serait bonne tout au plus pour une peinture de genre. Cette dame...

— Est Mrs Peyne-Avon. Une aimable et hautaine femme, qui consent cependant à faire ce que des gens sans fierté se refuseraient seulement à envisager. Elle quitte Budmouth demain et en a profité pour venir

me voir... Tu sais ce qu'il y a eu entre elle et moi autrefois? Mais maintenant je ne puis songer à aucune femme. Elle s'est montrée très généreuse à mon égard. Je ne puis en dire autant de moi...

« Elle finira par se donner à un imbécile parfaitement digne d'elle...

— Crois-tu? murmura Somers; et au bout de quelques instants, il ajouta :

— Je l'épouserais bien, si elle voulait de moi... Elle me plaît.

— Je le voudrais, Alfred! Depuis longtemps elle songe à glisser du monde « convenu » dans le monde des arts. C'est une femme de caractère, qui a de beaux instincts. Réellement, je suis inquiet à son sujet. Je ne dirai pas que tu ne feras pas sa conquête, ce serait peu généreux de ma part; cependant... essaye toujours. Je puis facilement vous mettre en rapport.

— Je l'épouserai donc, si elle y consent.

Et avec sa flegmatique assurance, Somers ajouta :

— Lorsque vous êtes décidé à vous marier, prenez la première femme qui se présente. Elles se ressemblent toutes.

— Tu ne la connais pas! répliqua vivement Jocelyn, qui, s'il était incapable d'amour envers Mrs Peyne-Avon, pouvait du moins lui rendre justice.

— Mais tu la connais, toi, et je la prendrai sur ta foi. Est-elle vraiment belle? Je n'ai fait que l'entrevoir. Mais je sais qu'elle l'est, sinon elle n'aurait pas attiré ton attention!

— Je te le promets : elle est aussi jolie de près que de loin.

— De quelle couleur sont ses yeux?

— Les yeux? Ma foi, je ne sais pas... Par profession, je ne m'intéresse qu'aux formes. Mais j'y songe, ils doivent être gris, et ses cheveux sont fins et bruns.

— J'aurais préféré noirs, dit Somers d'un ton léger. Il y a tant de blondes parmi les Anglaises! Cependant les blondes ont des qualités!... Allons, allons, soyons sérieux, cette femme me plaît!...

Somers était rentré à Londres. Il pleuvait sur la petite péninsule, ce qui n'empêchait pas Pierston de fumer sa cigarette sur la terrasse couverte. Il percevait de temps en temps la voix d'Avice lorsqu'elle se tenait devant son cottage, près du petit sentier qui sépare l'enclos du mur du parc.

Il n'y avait à ce moment-là aucune modulation dans sa voix. Il savait ce que cela signifiait. Avice avait envie de sortir.

Il avait remarqué que, chaque fois qu'elle méditait une promenade, sa voix prenait une inflexion spéciale, comme le roucoulement d'une colombe. Elle devait alors penser à rejoindre son amoureux.

Son, ou ses amoureux? Non, cela ne pouvait être. Elle était pure. Alors, pourquoi deux hommes? Peut-être le carrier n'était-il qu'un parent?

Il l'espérait lorsque, traversant le sentier, il aperçut un de ces habits rouges auxquels il pensait.

On rencontrait rarement des soldats dans cette partie de l'île; quand ils s'éloignaient du fort, soit pour une ronde, soit pour leur plaisir, ils se dirigeaient toujours vers la petite ville, dans la direction

opposée. Cet homme avait donc une raison particulière.

Pierston l'examina. C'était un grand gaillard au visage ouvert, hérissé d'une fine moustache et éclairé de deux petits yeux noirs luisants que cachait presque la casquette de Glengarry.

Ce lui fut intolérable de penser que les lèvres de ce lourd gaillard pussent se poser sur la joue délicate d'Avice, vulgaire soldat qu'aucun combat n'avait idéalisé, pas même une escarmouche contre des sauvages sans défense.

Le soldat passa devant sa maison, examina la porte, puis se dirigea vers les rochers, où un chemin conduisait par un détour aux forts. Mais il revint sur ses pas et repassa devant la maison. Avice ne bougea pas et le soldat s'éloigna.

Pierston voulut s'assurer que la jeune fille se trouvait encore chez elle. Il traversa le sentier et vint frapper à sa porte qui était grande ouverte.

Personne ne répondit, mais Pierston, entendant un faible bruit à l'intérieur, franchit le seuil.

Avice se tenait assise sur un tabouret bas dans un coin obscur, comme quelqu'un qui désire ne pas être aperçue des passants.

Elle leva les yeux sur lui, sans émotion ni surprise apparente, mais il put voir qu'elle pleurait. Ce chagrin, chez une jeune fille sans protection, à laquelle il se sentait lié par des liens d'une délicatesse et d'une tendresse extrêmes, l'émut au delà de toute expression. Il s'avança vers elle.

— Avice, mon enfant, il se passe quelque chose?

Elle inclina faiblement la tête et il reprit :

— Dites-moi tout. Peut-être pourrais-je vous être utile.

— Je ne puis, murmura-t-elle, Grammer Stockwool est en haut, et elle entendrait.

Mrs Stockwool était une vieille femme qui habitait avec la jeune fille depuis la mort de sa mère.

— Alors, venez chez moi. Nous y serons plus à l'aise.

Elle se dressa, mit son chapeau, et le suivit jusqu'à la porte. Là, elle le pria de s'assurer que le chemin était désert, et, sur sa réponse affirmative, le suivit sur la terrasse.

L'endroit était ombragé et bien clos, quoiqu'on pût apercevoir la mer à quelques mètres et qu'on entendît ses grondements.

Une goutte d'eau tombait par moments des arbres, mais la pluie était si fine qu'elle ne les gênait en rien.

— Maintenant, dites-moi tout, fit-il avec douceur. Parlez librement. J'avais beaucoup d'amitié pour votre mère : c'est dire que je suis votre ami.

Il ne voulait pas trop s'avancer, de peur de laisser deviner à la jeune fille son infidélité passée.

— Je ne puis rien vous dire, monsieur, répliqua-t-elle comme à contre-cœur. Si ce n'est que mon chagrin a rapport à mon instabilité d'humeur. Le reste est le secret de quelqu'un d'autre.

— Je le regrette, dit-il.

— Je suis en train d'aimer quelqu'un à qui je ne dois pas songer, je cours à ma perte. Il faudrait que je parte!

— Quitter l'île?

— Oui.

Pierston réfléchit. Voilà longtemps qu'on le réclamait à Londres, et il remettait chaque jour son départ, retenu ici par son amour.

L'emmener? Voilà qui concilierait tout.

Cela lui permettrait de la surveiller et de développer son esprit; de plus, éloignerait d'elle le danger qu'elle semblait redouter. Un rôle scabreux que de garder cette jolie fille, mais il se sentait à la hauteur de la tâche. Il lui demanda si réellement elle désirait s'absenter pendant quelque temps.

— J'aimerais mieux rester, répondit-elle. Mais il vaut mieux pas.

— Aimeriez-vous aller à Londres?

Le visage d'Avice s'éclaira.

— Serait-ce possible?

— Vous pourriez venir avec moi et vous rendre utile dans mon appartement, ou dans mon atelier. Savez-vous ce que c'est?

— Non, je ne sais pas, dit-elle avec indifférence.

— Eh bien! J'ai deux domestiques, et comme l'un d'eux va prendre un congé d'un mois, vous pourrez aider au service.

— Pourrais-je polir les meubles? Je sais très bien.

— Je n'ai guère de meubles à polir. Mais vous pourrez nettoyer le gâchis que font le plâtre, l'argile et les éclats de pierre dans mon atelier; vous m'aiderez à modeler et à épousseter tous mes essais de Vénus manqués, les moulages de pieds, de mains et de têtes.

Elle parut saisie et cependant fascinée par l'étrangeté de la proposition.

— Pour un certain temps seulement? dit-elle.

— Aussi court ou aussi long qu'il vous plaira.

La façon délibérée avec laquelle, après la première surprise, elle discuta les arrangements qu'il lui proposait, aurait dû l'avertir que tout sentiment tendre, si ce n'est celui de la reconnaissance, était loin du cœur et de l'esprit d'Avice.

Il n'y avait rien, pensait-il, d'extravagant dans la disproportion de leurs âges, et il espéra qu'après l'avoir formée à sa guise, il la conquerrait.

De la cause de son chagrin, elle ne voulut souffler mot.

Elle n'avait guère de préparatifs à faire, mais elle en fit encore moins qu'il n'aurait cru. Elle semblait désirer partir au plus tôt et cacher son départ à tous. Pourquoi, si elle était amoureuse et quittait l'île à regret, paraissait-elle si pressée? Jocelyn ne put se l'expliquer.

Mais il prit grand soin d'éviter de compromettre une jeune fille à laquelle il vouait un intérêt aussi protecteur que passionné.

Il la laissa en conséquence partir la première, et la rejoignit à quelques milles de là. De plus, il eut soin de monter dans un compartiment séparé.

Son cœur bondissait à la pensée d'avoir sous sa protection celle qui avait hérité de la chair et du visage de la première Avice, celle qui avait hérité d'un nom autrefois intimement lié au sien; et de l'espoir de réparer enfin le mal qu'il avait fait.

CHAPITRE XI

L'IMAGE PERSISTE

Il faisait sombre, lorsque le fiacre dans lequel Pierston ramenait Avice s'arrêta devant la maison dont il occupait le premier étage.

Laissant Avice et le porteur se débrouiller avec les bagages, il monta l'escalier.

A sa grande surprise, il trouva l'appartement silencieux et tous les volets clos. Il redescendit dans le hall où elle s'affairait au milieu des colis, tandis que le porteur parlementait avec le cocher.

— Savez-vous ce que sont devenus mes domestiques? demanda Jocelyn au concierge.

— Comment? i'n'sont pas là, m'sieu? Ah! C'est bien ce que je soupçonnais! Vous n'auriez pas laissé vot'cave ouverte, m'sieu, par erreur, des fois?

Pierston réfléchit. Il avait dû laisser la clef au vieux domestique en qui il avait confiance, d'autant plus que la cave à vins n'était pas extrêmement bien fournie à ce moment.

— C'est donc ça! La cuisinière était étrange, m'sieu, ces deux dernières semaines. Oui, elle vous envoyait par le tube acoustique de drôles de messages, commandant ci, commandant ça, si bien qu'à la fin des fins on n'y faisait plus attention. J'les ai vus sortir tous les deux hier soir. P'tête ben qui sont partis

en vacances, n'vous attendant pas de sitôt; p'tête qui sont partis pour tout de bon! Pour sûr que si vous m'aviez écrit j'aurais tout préparé, pisque v's'êtes seul et bien que ça soye pas mon métier.

Pierston constata en effet que la porte du cellier était ouverte, à terre plusieurs bouteilles vides qui étaient pleines avant son départ; cependant rien d'autre ne semblait avoir disparu dans l'appartement, et il retrouva dans la boîte à lettres le mot qui devait avertir les domestiques de son retour.

Pendant ce temps, les bagages avaient été montés par l'ascenseur; Avice attendait devant la porte.

— Entrez ici, dit Pierston. Qu'allons-nous faire? Tout ça est dans un joli état.

Avice proposa d'allumer du feu.

— Du feu?... Ah! oui... Je me demande si nous y parviendrons. Tout cela est stupide, murmura-t-il. C'est cela, faisons du feu.

— Est-ce là la cuisine, monsieur, si près du salon?

— Oui.

— Alors, je crois que je pourrai faire tout le travail, jusqu'à ce que vous ayez quelqu'un. Je croyais que c'était plus grand chez vous.

— Tant mieux, prenez courage! dit-il avec un tendre sourire. Je dînerai dehors ce soir; et je vous laisse la place pour que vous vous y installiez à votre guise. La concierge vous aidera.

C'est ainsi que commença leur vie à Londres. De plus en plus persuadé qu'un danger la menaçait dans son île natale, Jocelyn résolut de ne pas l'y renvoyer avant que l'amoureux qui semblait tant la

troubler se fût un peu refroidi. Il était résolu à supporter les risques de son action.

C'était une solitude à deux, car bien que Pierston et Avice fussent les seuls habitants de l'appartement, ils ne se tenaient pas compagnie. Jocelyn, maintenant qu'il en avait l'occasion, craignait de rester seul avec elle.

Ils vivaient sans se parler; le plus souvent il lui écrivait ses instructions sur des bouts de papier, déposés aux endroits où elle pouvait les voir. Elle opposait à ses paroles une réserve qui l'exaspérait. Lorsque ayant invoqué une excuse de service pour traverser le petit hall qui séparait sa chambre de la cuisine, il lui parlait du seuil, elle répondait : — « Oui, monsieur », ou « non, monsieur » sans détourner les yeux de l'ouvrage qu'elle avait entrepris.

En un autre temps, il eût pris à son service un ménage d'excellents domestiques, mais pour rien au monde il n'eût voulu imposer leur présence à Avice et il se contentait de ses services qui étaient parfaitement insuffisants.

Autrefois, il dînait invariablement au Club. Maintenant, il restait chez lui, n'osant la laisser seule. Il se mettait à table devant une misérable côtelette ou un beefsteak calciné, dont il se montrait satisfait dans la crainte qu'elle ne demandât à retourner chez elle s'il se permettait la moindre observation.

Une femme de ménage venait tous les deux jours faire le gros ouvrage et consommait une quantité extraordinaire de viande et d'alcool. Cependant, ce n'était pas pour cela que Pierston redoutait la présence de cette femme; il craignait qu'en conversant avec Avice, elle n'ouvrît les yeux de la jeune fille sur l'étrangeté de leur situation.

Avice avait pu savoir que deux domestiques avant sa venue assuraient le service de l'appartement, mais elle ne semblait pas se soucier des raisons qu'avait Jocelyn de s'en passer maintenant.

Son intention avait été de l'occuper uniquement l'atelier, les événements en avaient disposé autrement.

Cependant, il l'y envoya un matin et lorsqu'il y entra quelques instants après, il la trouva en train d'épousseter sur les moulages et les maquettes les couches de poussière qui s'y étaient accumulées.

La couleur de la poussière l'étonnait.

— C'est comme dans la cale d'un charbonnier de Budmouth, dit-elle. Et les belles figures de ces gens d'argile en sont toutes abîmées.

— J'imagine que vous vous marierez un jour, Avice? dit Jocelyn en la contemplant pensivement.

— Les uns se marient, les autres pas, fit-elle avec un sourire réservé tout en continuant à épousseter les moulages.

— Vous n'y avez pas réfléchi? insista-t-il.

Malicieuse, elle ne répondit pas. Elle était bien séduisante ainsi; il admira le charme de son profil incliné : le nez bien dessiné, le menton rond, les longs cils. Inutilement, il avait essayé d'exprimer dans de l'argile le caractère de ce visage.

Ce soir-là, il l'envoya porter des lettres à la poste et acheter des timbres.

Elle était partie depuis un quart d'heure, lorsqu'ayant terminé un lettre, il songea tout à coup

qu'il avait totalement oublié que la jeune fille ne connaissait pas Londres.

Le bureau central où il l'avait envoyée, car il se faisait tard, était tout près de chez lui, et la jeune fille ne revenait pas? Comment avait-il pu être aussi irréfléchi?

Pierston s'approcha de la fenêtre. Il était environ neuf heures; elle n'avait pas baissé les stores. Il ouvrit la fenêtre et s'accouda au balcon. La lumière de sa lampe à abat-jour vert, lui fit trouver l'obscurité du dehors encore plus noire.

Sur le square en face, la lune se levait; à sa droite se déroulait la rue avec son ruban lumineux de becs de gaz; çà et là quelques lumières bleues ou rouges. Au loin un orgue de Barbarie massacrait une marche de Rossini. Des silhouettes noires se mouvaient en bas. Sur les toits, une ouate de brouillard livide; et tout en haut un ciel bleu-vert où scintillaient quelques étoiles. Là-bas, à l'horizon une ligne pâle sur laquelle se détachaient les cheminées aux formes de coudes, de fourches ou de poings.

De terre montait un bruit sourd où certaines voix, le brouhaha des voitures, un sifflement, l'aboiement d'un chien surnageaient comme des bulles d'air sur l'eau. Ce bruit l'impressionna : jamais la ville ne se taisait.

Dans cet océan humain, une seule existence l'intéressait : celle de son Avice, et elle était seule, perdue.

Pierston consulta sa montre. L'absence durait depuis plus d'une heure. Impossible de distinguer les passants. Il rentra et prit son chapeau, résolu à se lancer au hasard à sa recherche.

Il remonta toute la rue sans la rencontrer. Là il hésita entre trois ou quatre chemins qui tous menaient à la poste. Il se lança dans l'un d'eux au hasard et arriva au bureau pour constater qu'il était vide.

Il se souvint de lui avoir recommandé, si jamais elle se perdait, de prendre un fiacre et de se faire conduire à la maison.

C'est ce qu'elle avait dû faire. Il rentra : personne.

Alors il reprit son poste sur le balcon. La rue élégante qu'il habitait était maintenant presque déserte, et les becs de gaz semblaient des sentinelles à leur poste, venues là pour voir défiler un cortège qui tardait.

A un angle de rue, deux hommes causaient tranquillement comme s'il se chauffaient au soleil de midi. Des amoureux se rejoignaient et disparaissaient dans l'ombre, enlacés.

Il tourna son attention vers les voitures et retenait sa respiration pour mieux entendre le claquement sonore des sabots sur la chaussée. Les deux yeux de chaque voiture, qui s'agrandissaient à mesure qu'elles approchaient, faisaient battre son cœur. C'était Avice sûrement! Non, la voiture passait sans s'arrêter. Jocelyn devenait frénétique.

Il redescendit et se dirigea vers le quartier central où la rumeur continuait.

Comme il allait déboucher dans la rue bruyante, il aperçut une petite silhouette qui s'avançait paresseusement en sens inverse.

Précipitamment Jocelyn traversa la chaussée. Oui, non... oui. C'était elle!

CHAPITRE XII

UN MUR LES SÉPARE

— Oh! Avice, fit-il avec le ton tendrement grondeur d'une mère. Qu'avez-vous donc fait?

Elle parut surprise de son inquiétude, et semblait inconsciente d'avoir mal agi.

Jocelyn soulagé se tut. Tout à coup il lui offrit son bras, elle devait être fatiguée.

— Oh! non, monsieur, affirma-t-elle, je ne suis nullement fatiguée et n'ai besoin d'aucune aide.

Ils montèrent au premier par l'ascenseur et Jocelyn ouvrit la porte. Elle entra dans la cuisine, et Pierston l'y suivit.

— Où avez-vous été? demanda-t-il avec un visage sévère. Vous n'auriez pas dû mettre plus de dix minutes.

— Je savais qu'il n'y avait rien à faire à la maison et j'ai pensé que j'aimerais bien voir un peu Londres, répliqua-t-elle naïvement. Aussi dès que j'eus les timbres, je me rendis dans les rues fashionables où il y avait des tas de gens comme en plein jour. Comme lorsqu'on revient de nuit de la foire de la Saint-Martin dans la rue des Citernes, seulement c'est plus beau.

— Oh! Avice, Avice, il ne faut pas faire ça! Ne savez-vous point que je suis responsable de vous légalement et moralement, comme un tuteur. Je me

dois de vous rendre saine et sauve à votre île natale. Et vous vagabondez à minuit dans les rues.

— Mais, monsieur, je vous assure que dans les rues, les gens sont aussi respectables que n'importe où! Ils sont habillés à la dernière mode, et ne songent nullement à me faire le moindre mal; quant à leur façon de parler d'amour, de ma vie, je n'ai rien entendu d'aussi poli.

— Vous ne devez pas recommencer. Je vous dirai pourquoi un jour. Que tenez-vous à la main?

— Une souricière. Il y a des quantités de souris dans cette cuisine, — des souris noires de suie et non propres comme celles de l'île. C'est pour ça que j'ai si loin pour l'acheter, presque toutes les boutiques étaient fermées. Je vais la poser dès maintenant.

Elle se mit à l'œuvre et Pierston resta là à regarder l'opération qui semblait absorber entièrement la jeune fille. C'était extraordinaire vraiment de voir à combien peu de choses elle s'intéressait; elle acceptait la vie telle quelle, sans rechercher toutes les choses belles et bonnes qu'elle pourrait avoir par lui. Ne devinait-elle pas l'amour de Jocelyn? C'eût été bien peu féminin, et son attitude tour à tour enjouée, réservée, indéchiffrable était bien celle d'une femme.

— Elle ne peut prendre qu'une souris à la fois, remarqua distraitement Jocelyn.

— Mais je l'entendrai bien dans la nuit et quand il y en aura une de prise je viendrai regarnir la souricière.

Jocelyn soupira et se retira dans sa chambre, bien qu'il n'eût aucune envie de dormir.

Vers le milieu de la nuit, grâce à la porte entrebâillée, il entendit le déclic de la souricière. Quelqu'un

d'autre avait dû aussi l'entendre, car presque aussitôt le pit-pat de pieds nus se fit entendre dans la petite antichambre. Un long moment s'écoula : elle avait eu largement le temps de regarnir la trappe; Pierston sursauta, en entendant, venant de la cuisine, un cri strident.

Il ne fit qu'un bond, enfila sa robe de chambre et se précipita à l'aide.

Avice, pieds nus et enveloppée seulement d'un shall sur sa chemise, se tenait debout sur une chaise; la souricière était renversée à terre et la souris courait de-ci de-là.

— J'étais en train de la retirer, expliqua-t-elle très excitée, quand elle m'a échappée!

Pierston s'empara de la souris, tandis qu'Avice restait sur sa chaise. Une fois la souricière reposée, il ne put se contenir :

— Pourquoi diable une fille comme vous se donne-t-elle à un carrier? Pourquoi, dites!

L'esprit de la jeune fille était fixé si intensément sur la souris, qu'il lui fallut quelques instants avant de comprendre ce dont lui parlait Jocelyn.

Elle répondit alors tranquillement :

— Parce que je suis une sotte.

— Comment! Vous ne l'aimez pas? fit Jocelyn surpris.

Et il admirait la jeune fille qui à ce moment-là ressemblait d'une façon si frappante à l'Avice qui l'avait embrassé vingt ans auparavant.

— A quoi bon parler de ça? dit-elle.

— C'est le soldat, alors?

— Oui... Mais je ne lui ai jamais parlé.

— Jamais parlé au soldat?

— Jamais.

— L'un d'eux vous a-t-il maltraitée, trompée?

— Certes non.

— Alors, je ne comprends pas. Voyons, Avice, un peu de franchise, dites-moi ce qui en est.

— Pas maintenant, monsieur! dit-elle, tandis que son joli visage confus et ses yeux bruns se tournaient vers lui d'un air suppliant. Je vous dirai tout demain.

Il rentra dans sa chambre et s'abandonna à sa méditation.

Un quart d'heure après environ, il entendit le même déclic. La tête appuyée sur son coude, il tendit l'oreille. La maison était silencieuse, et les cloisons si minces qu'il pouvait entendre le remue-ménage de la souris dans sa trappe. Mais cette fois il ne perçut aucun bruit de pas.

Pour calmer sa fièvre et son agitation, il se leva et regarnit la trappe.

La porte d'Avice était entre-bâillée: elle n'avait pas remarqué évidemment la seconde capture. De la chambre venait une respiration douce comme celle d'un enfant.

Il rentra chez lui et se recoucha tristement. L'inconscience voulue ou réelle de la jeune fille, l'aspect de la cuisine abandonnée, le feu éteint, lui avaient fait sentir plus cruellement que jamais sa solitude.

Quelle folie aussi de s'être attaché à cette fille! Le fait qu'elle était sans défense et qu'elle ne soupçonnait en rien qu'un danger quelconque pût résulter de leur proximité, suffisait pour que Jocelyn la respectât; puis, n'était-elle pas l'image vivante de la mère qu'il avait si tendrement aimée? Et malgré cela Pierston se sentait mal à l'aise, inquiet.

Au matin, il comprit qu'il fallait mettre fin à cette situation, sinon il ne répondait plus de lui.

Il envoya Avice à l'atelier, écrivit à une agence de lui expédier sur-le-champ deux domestiques, puis décida de se remettre au travail.

Avice mettait de l'ordre dans les objets qu'il lui avait permis de toucher.

C'était pour la jeune fille une joie de manier moulages et maquettes. Pour la première fois, elle les examinait avec l'intérêt de quelqu'un qui aurait voulu s'imprégner d'idées de beauté vaguement entrevues, mais qui lui échapperaient. La clarté d'esprit qui aurait dû passer à la fille en même temps que le visage et les formes maternelles, avait été obscurcie par la médiocrité du père.

Ils étaient seuls dans l'atelier. Jocelyn ne pouvant se contenir passa son bras autour de la taille de la jeune fille.

— Ma chère, chère petite Avice! Je veux vous demander quelque chose que vous avez peut-être deviné. Voulez-vous être ma femme et ne jamais me quitter?

— Oh! monsieur Pierston! Quelle folie!

— Folie? fit-il en reculant involontairement.

— Oui.

— Pourquoi? Suis-je trop vieux!

— Oh! non... cela me serait égal. Cela n'a guère d'importance entre mari et femme.

Elle essaya de se libérer et dans son mouvement fit chavirer une tête de l'impératrice Faustina. Pierston n'essaya pas de la retenir... —

Il vit que la jeune fille était non seulement surprise, mais un peu alarmée.

— Vous ne m'avez pas dit ce qu'il y avait de fou dans mon projet? fit-il presque durement.

— Jamais je n'aurais cru que vous puissiez songer à moi de la sorte. Jamais... Et je suis seule ici, que vais-je devenir?...

— Dites oui, ma jolie Avice! Nous nous marierons de suite et personne n'en saura rien.

Elle secoua la tête :

— Je ne peux pas, monsieur.

— Ce serait cependant une chance pour vous. Peut-être ne m'aimez-vous pas?

— Si... beaucoup. Mais pas de cette façon. Cependant je serais peut-être arrivée à vous aimer ainsi, avec le temps, si...

— Eh bien! essayez! fit-il vivement. Votre mère m'a bien aimé, elle!

Ces mots dits, il aurait voulu les rattraper.

— Mère vous a aimé? demanda Avice d'un air incrédule.

— Oui... murmura-t-il.

— Vous n'avez pas été son fiancé? Celui qui...

— Si, si. N'ajoutez pas un mot.

— C'est vous qui l'avez abandonnée?

— Oui.

— Alors, je ne vous aimerai jamais, jamais. Je ne savais pas que c'était un gentleman, je croyais que... que...

— Je n'ai pas agi comme un gentleman, alors?

— Oh! monsieur, allez-vous-en! Je ne puis souffrir votre vue en ce moment! Peut-être parviendrai-je à vous aimer, mais...

— Du diable, si je m'en irai! dit Pierston exaspéré.

J'ai été franc avec vous, il faut que vous le soyez avec moi.

— Que voulez-vous savoir?

— Je veux comprendre pourquoi vous refusez mon offre? Vous ne m'avez donné aucune raison valable. Parlez, chérie, je ne suis plus fâché.

— Si, vous l'êtes encore.

— Non, voyons, quelles sont vos raisons?

— C'est rapport à Isaac Pierston.

— Comment?

— Oui, il m'a fait la cour ; nos fiançailles ont été célébrées selon la mode antique; puis un matin il m'a emmenée à la chapelle... où on nous a mariés secrètement; parce que mère ne l'aimait pas; ni moi non plus d'ailleurs en ce moment-là. Puis nous nous sommes disputés, et juste avant que je vienne à Londres il partit à Guernesey. C'est alors que j'ai rencontré ce soldat... j'ignore son nom, mais je tombai amoureuse de lui. Cependant, comme je savais que c'était mal, j'essayais de ne pas penser à lui et de ne pas le regarder. Mais cela me rendait très malheureuse. C'est alors que vous m'avez proposé de venir à Londres. Tout m'était égal, alors, j'ai accepté!

— Grands dieux! murmura Pierston.

Et son visage pâle et altéré disait assez le coup que lui avait porté cette révélation.

— Pourquoi avez-vous fait une chose pareille? Ou plutôt, pourquoi ne m'avez-vous rien dit? Ainsi vous êtes la femme d'un autre que vous n'aimez pas, tandis que vous aimez un soldat à qui vous n'avez jamais adressé la parole; et pendant ce temps je vous compromets, parce que vous me laissez vous aimer! Vraiment, vous êtes une mauvaise femme!

— Non! non! gémit Avice.

Elle était pâle et semblait effrayée. Ses yeux ne quittaient pas le plancher.

— J'avais raison de dire que c'était folie de songer à m'épouser, dit-elle; et d'ailleurs, même si je n'étais déjà mariée à Isaac, je n'aurais jamais pu vous épouser après ce que vous m'avez révélé.

— J'ai chèrement expié! dit-il tristement Des hommes comme moi sont toujours punis par leurs propres actes. Maintenant, chère Avice, — je vous appelle ainsi en souvenir de votre mère, — il faut que je voie à vous tirer de ce mauvais pas. Pourquoi ne pouvez-vous aimer votre mari, maintenant que vous l'avez épousé?

Avice regarda le sculpteur de côté, comme si les subtilités de sa nature n'étaient pas aisées à définir.

— Était-ce ce carrier à barbe noire, avec lequel je vous ai rencontrée un dimanche? Il porte le même nom que moi, alors? Cela n'a d'ailleurs rien d'extraordinaire, dans un endroit où il n'y a que six ou sept noms de famille,

— Oui. C'était lui. C'est même de ce soir-là que date notre brouille. Il me gronda de mon inconstance; je lui répondis vertement, et le lendemain il partit.

— Laissez-moi réfléchir. Le mieux, il me semble, serait de ramener votre mari auprès de vous.

Elle haussa les épaules, impatientée :

— Je ne l'aime pas.

— Pourquoi l'avez-vous épousé alors?

— J'y étais bien forcée lorsque nous étions fiancés selon la coutume de l'île.

— C'est stupide, et cela ne rime plus à rien de nos jours.

— Il a toutes les vieilles idées, lui! Cependant il est parti!

— Ah! Ce n'est qu'une petite pique entre vous; je lui donnerai de l'ouvrage et il reviendra. Le cottage vous appartient-il toujours?

— Oui, c'est ma propriété. Grammer Stockwool en prend soin en mon absence.

— Bien. Vous allez y retourner de suite, ma jolie madame, et attendre que votre mari vienne vous y rejoindre.

— Je n'irai pas! Je ne veux pas le revoir! sanglota-t-elle. Je veux rester ici, ou n'importe où, pourvu que ce ne soit pas avec lui.

— Ça passera. Maintenant rentrez dans l'appartement, chère Avice, et soyez prête dans une heure. Je vous prendrai dans le hall.

— Je ne veux pas!

— Vous m'obéirez cependant.

Elle n'osa se révolter. A l'heure dite, il la trouva dans le hall. Jocelyn était chargé d'une valise et d'un parapluie, Avice remportait sa malle. Il donna l'ordre au concierge d'aller chercher une voiture et de charger les bagages. Cela fait, il fit grimper la jeune fille et monta derrière elle.

Dans le compartiment vide, ils s'assirent l'un en face de l'autre, puis le monotone voyage commença.

En l'examinant maintenant à la lueur de la nouvelle révélation, il s'étonna de n'avoir jamais deviné son secret.

Chaque fois qu'il la regardait, la jeune femme prenait un air rebelle Elle finit par pleurer.

— Je ne veux pas le voir, répétait-elle en sanglotant.

Pierston était aussi malheureux qu'elle.

— Pourquoi nous avez-vous mis tous deux dans une telle position? disait-il avec amertume. Ça ne sert à rien de se lamenter maintenant. Puisque même si vous n'étiez pas mariée. vous ne m'auriez pas épousé.

— Si, je vous aurais épousé.

— Comment? Vous disiez le contraire, il n'y a pas deux heures?

— Je vous aime mieux maintenant, je vous aime de plus en plus!

Pierston soupira. Il se sentait aussi jeune qu'elle pour son malheur. Il fut sur le point de lui faire une proposition qu'en toute loyauté il repoussa : n'était-elle pas inexpérimentée, seule au monde?

Ainsi s'écoula ce jour inoubliable.

Aphrodite, Astaroth, Freya, ou quelle que fût la déesse de l'amour, protectrice de l'île, l'éprouvait cruellement. Quand finirait cet ensorcellement de son cœur qui ne vieillissait pas, alors que son corps évoluait chaque jour vers la décrépitude.

Son premier soin, après avoir déposé Avice saine et sauve dans son petit cottage, aux mains de Mrs Stockwool. fut de se rendre à la chapelle où, sur la déclaration d'Avice, le mariage avait dû être célébré. Une espérance insensée vivait encore en lui. Mais bientôt il n'eut plus de doute : Isaac Pierston, Anne-Avice Caro, fils et fille de tel et telle, avaient été mariés tel jour.

Suivaient les signatures des époux, du pasteur et des témoins.

CHAPITRE XIII

ELLE DISPARAIT

Un soir d'hiver, par un temps froid et sec, un promeneur solitaire arpentait le petit chemin sombre qui sépare Sylvania Castle du cottage d'Avice.

Les cottages environnants, tous en pierre, étaient dans l'obscurité; mais à l'étage supérieur du cottage d'Avice brillait une lumière.

La mer gémissait, en venant s'écraser contre la falaise à intervalles réguliers. Ces sons étaient accompagnés par d'autres gémissements périodiques provenant, ceux-là, de la chambre du petit cottage; si bien que les plaintes des flots, et les plaintes de la vie ne semblaient faire qu'un.

Jocelyn — car c'était lui, — observait la fenêtre éclairée, puis s'éloignait, puis revenait, rythmant ses pas sur les gémissements de la mer et sur ceux de la femme en couches.

Bientôt un faible vagissement se fit entendre. Pierston sursauta, puis s'éloigna à grands pas, non sans s'arrêter un grand moment au coude du sentier.

La paix du village ensommeillé fut troublée par un bruit de roues et le trot d'un cheval.

Pierston revint sur ses pas et attendit, devant le cottage, l'arrivée de la voiture.

D'un léger cabriolet, un homme sauta à terre. Son

large chapeau enfoncé ne laissait voir qu'une barbe noire embroussaillée, qui caractérisait le pur insulaire.

— Etes-vous le mari d'Avice? demanda le sculpteur.

L'homme répondit affirmativement; et il ajouta avec un fort accent local :

— J'suis juste arrivé par le bateau de ce soir. J'pouvons point arriver plus tôt. J'avais un engagement à Peter-Port pour un travail, qu'il m'a fallu tenir.

— En tout cas, votre venue prouve que vous consentez à la réconciliation.

— Pourquoi pas? dit-il.

— Si vous vous réconciliez, une bonne affaire vous attend ici. Je vous établirai.

— Volontiers alors, dit l'homme.

Sa voix était énergique et, bien que légèrement bourrue, conciliante.

Il paya la voiture et suivit Jocelyn dans la maison.

Personne dans la pièce du bas. Au milieu, une table, et au milieu de la table un tapis de laine sur lequel reposait la lampe. Tout était en ordre et très propre, comme dans l'attente d'un événement intéressant.

La femme qui vivait avec Avice descendit, et à leur question répondit que tout allait bien, mais qu'on ne pouvait monter encore. Elle disposa des chaises et sur la table quelques victuailles, puis remonta.

Jocelyn et Isaac s'assirent l'un en face de l'autre. Et l'amoureux qui aimait la femme sans avoir aucun

droit sur elle, et le mari qui avait tous les droits, sans aimer, s'examinèrent curieusement.

Tout en échangeant des paroles banales, ils prêtaient l'oreille aux bruits d'en haut : Pierston, anxieux; Isaac, calme et plein de confiance dans les voies de la nature.

Bientôt ils entendirent de faibles vagissements, et le médecin du village descendit.

— Comment va-t-elle maintenant ? interrogea vivement Jocelyn.

Isaac se contenta de lever la tête, jugeant avec raison que la réponse servirait pour eux deux.

— Très bien, très bien, répéta, comme une phrase consacrée, le docteur.

Sa voiture n'étant pas encore là, il accepta de vider un verre avec les deux hommes.

Lorsqu'il fut parti, Mrs Stockwool descendit et annonça qu'Avice, informée de l'arrivée de son mari, l'attendait.

Le carrier aurait préféré finir son bock d'ale, mais Pierston le pressa et il monta.

Abandonné à lui-même, Jocelyn posa ses coudes sur la table et enfouit son visage dans ses mains.

Isaac ne fut pas longtemps absent. Il reparut bientôt avec une attitude de propriétaire qui lui avait fait défaut jusqu'alors et invita Jocelyn à monter au premier, sa femme ayant manifesté le désir de le voir.

Jocelyn escalada rapidement les vieilles marches branlantes, laissant le mari en bas.

Avice, blanche comme ses draps, paraissait plus gaie et plus heureuse qu'il ne s'y attendait. Le petit

paquet rouge à ses côtés devait y être pour beaucoup.

Elle lui tendit la main.

— Je voulais vous voir, dit-elle en luttant contre sa faiblesse, vous voir tout de suite, quoique ce soit un peu tôt; je voulais vous dire combien je vous suis reconnaissante de tout ce que vous avez fait pour moi et pour Ike. Il est très heureux d'être de retour, m'a-t-il affirmé; vous avez été bien bon pour moi, monsieur.

Etait-elle réellement heureuse ou s'exprimait-elle ainsi par devoir? Pierston préféra ne pas approfondir. Il fut touché de ses remerciements et le lui dit.

— Maintenant, Avice, ajouta-t-il tendrement, je résigne mes fonctions de tuteur. J'espère voir, d'ici peu, votre mari prospérer dans son commerce.

— Je l'espère, pour bébé, dit-elle avec un délicieux sourire. Voulez-vous... la voir, monsieur?

— Le bébé? Oh! oui... votre bébé! Il faut l'appeler Avice.

— Certainement, murmura-t-elle (et découvrant avec timidité l'enfant) : j'espère que vous me pardonnerez, monsieur, de vous avoir caché mon mariage?

— Si vous me pardonnez de vous avoir fait la cour.

— Bien volontiers... vous ne pouviez deviner.

Pierston lui baisa la main et la quitta ainsi que le petit être inconscient qu'il devait retrouver dans des conditions bien différentes.

Il essuya une larme en quittant la chambre à coucher :

— Voici la fin du rêve, murmura-t-il.

L'Hymen semblait vraiment se moquer de Pierston.

Deux jours après avoir laissé dans l'île celle qu'il avait aimée d'une façon si désintéressée, il rencontra dans Picadilly son ami Somers, tout pimpant, qui avançait à grands pas d'un air absorbé.

— Mon cher ami, dit-il, qu'en penses-tu? On m'avait recommandé de ne rien dire; mais, comme il faudra que tu le saches tôt au tard, j'aime autant tout avouer.

— Tu ne vas pas... te... commença Jocelyn, pressentant déjà la vérité.

— Si... comme je te l'annonçais en plaisantant il y a un mois, Nichola et moi avons commencé par un flirt et maintenant nous sommes pincés. Nous nous marions pour tout de bon le mois prochain.

TROISIÈME PARTIE

UN JEUNE HOMME DE SOIXANTE ANS

CHAPITRE PREMIER

NOUVELLE PÉRIODE : ELLE REPARAIT

Vingt ans s'étaient écoulés depuis les derniers événements et l'île n'avait pas changé; beaucoup cependant de ceux qui projetaient autrefois leur ombre sur ces pierres blanches avaient cessé de vivre.

Cependant, presque rien ne semblait changé. Les bateaux silencieux arrivaient vides aux quais et repartaient chargés de pierres; le pic résonnait dans les carrières; à la file indienne les chevaux bais tachés de blanc, attelés à des charrettes aux formes antiques, hissaient péniblement au haut de la colline les larges blocs de pierre.

Le bateau-fanal brillait chaque nuit là-bas au loin, et le phare du Béal étincelait alors de son œil de verre,

Les craquements de molaires formidables se répétaient à chaque marée sur la plage de galets, mais les galets n'avaient cependant pas été dévorés. Les hommes buvaient, fumaient et se querellaient dans les auberges un peu plus longuement et avec un peu moins d'accent que jadis.

Mais on n'avait pas revu dans la petite île de la Manche la silhouette du sculpteur Pierston.

Il avait voyagé beaucoup à l'étranger, et, à l'époque où nous le retrouvons, il vivait à Rome, dans un grand hôtel.

Depuis le jour de la naissance du premier-né d'Avice, il ne l'avait pas revue; mais il s'était arrangé pour avoir de temps à autre de ses nouvelles.

Il apprit ainsi que Ike, peu après leur réconciliation, s'était mis à maltraiter sa jeune femme jusqu'au jour où son commerce facilité par Jocelyn, prospérant, le jeune homme ne s'occupa plus, heureusement que de ses affaires, laissant à Avice la direction du ménage. La paix domestique avait suivi, paix stable puisqu'elle est en dehors de la haine et de l'amour, et ne repose plus que sur une parfaite indifférence mutuelle.

Au début, Pierston avait envoyé en cachette de l'argent à la jeune femme, dans la crainte que son mari ne lui refusât tout confort matériel; mais bientôt il apprit, à son grand soulagement, que cette aide était inutile, l'ambition poussant Ike à s'établir comme un gentleman et à concéder à Avice, par amour-propre, des mensualités qu'il ne lui aurait jamais données autrement.

Ce soir-là, Pierston rentra dîner à son hôtel. Il avait passé sa journée parmi les bustes de la longue galerie du Vatican.

L'habitude propre à beaucoup de gens, de noter les ressemblances et les dissemblances des êtres et des choses, l'avait amené à découvrir ou à imaginer, dans l'atmosphère de Rome, dans les jeux de clarté et d'ombre et surtout dans les réverbérations de la lumière, une analogie marquée avec l'atmosphère du roc natal. Illusion due peut-être à ce que l'œil ne rencontrant que des pierres, les ruines de la Ville Eternelle lui rappelaient les carrières de son île.

C'est à cela qu'il réfléchissait en s'asseyant à la table d'hôte. Il fut alors surpris d'entendre, en face de lui, prononcer le nom de son pays natal. Il prêta l'oreille. Un Américain parlait à son voisin d'une dame veuve anglaise, avec laquelle il avait récemment renouvelé connaissance, dans une petite presqu'île de la Manche, après l'avoir connue jeune fille autrefois, alors qu'elle habitait San Francisco avec son père et sa mère.

Son père, expliquait-il, était un grand carrier, retiré des affaires; mais il avait spéculé et perdu presque toute son énorme fortune. Jocelyn apprit ainsi que la fille, à présent veuve, s'appelait Mme Leverre; elle avait un beau-fils (son mari étant veuf lorsqu'elle l'avait épousé) qui promettait d'être « quelqu'un ».

Pierston écoutait distraitement; il fut tout à coup frappé des rapports que présentait cette histoire avec celle de Marcia. Cette idée le laissa d'ailleurs indifférent: après quarante ans de séparation!... Il résolut

pourtant de demander de ses nouvelles aux étrangers à la première occasion.

Il ne pouvait attirer leur attention, séparé qu'il était d'eux par les bouquets de la table, et l'eût-il pu qu'il ne l'aurait point fait, ayant horreur de poser des questions en public.

Il attendit la fin du repas et les laissa partir les premiers.

Lorsqu'il se leva de table, il les chercha en vain dans le salon : ils avaient dû sortir. Où les retrouver?

Pierston partit au hasard, plus agité qu'il ne voulait en convenir par les souvenirs qu'avaient ressuscités en lui les paroles des deux étrangers.

Il erra le long d'une voie éclairée, aboutissant à la Piazza di Spagna. Au delà, toutes les rues plongeaient dans l'obscurité; seul le sommet de l'église baignait dans une lumière orange; mais l'ombre s'épaississait, à mesure que le regard descendait le long de l'édifice, jusqu'aux marches de pierre usées que des gens montaient et descendaient sans interruption, comme une théorie de fourmis noires. L'ombre enveloppait à gauche la maison où Shelley avait vécu et à gauche celle où Keats était mort.

De retour à l'hôtel, il apprit que les Américains n'étaient venus que pour le dîner. On ne savait où ils demeuraient; peut-être étaient-ils repartis?

Jocelyn ne les revit plus; il s'en consola : qu'importerait, à une femme capricieuse et lointaine comme Marcia, en admettant qu'il prît la peine de la découvrir, l'amitié tardive qu'il pourrait lui offrir?

Il oublia l'incident. La seconde fois qu'il entendit

parler de l'ancienne île des « Slingers », ce fut par Avice. Elle lui écrivit vers cette époque pour lui annoncer la mort d'Ike. Il avait succombé, l'année dernière, à un accident dans sa propre carrière; elle-même avait été malade, quoique rétablie maintenant et parfaitement à son aise dans ses affaires. Elle terminait en disant son désir de revoir Jocelyn, si jamais il revenait dans l'île.

Avice ne lui avait pas écrit depuis de longues années : son désir de le voir maintenant l'intrigua. Cependant le ton de la lettre excluait la supposition qu'elle pût penser à lui comme à un ancien amoureux.

Il lui répondit en la plaignant d'avoir été malade, et en lui promettant sa visite dès qu'il serait de retour en Angleterre.

Il fit plus La lettre d'Avice avait réveillé en lui de vieux souvenirs qu'il croyait morts, et au lieu de rester à Rome, il partit sans plus tarder.

C'est ainsi qu'une semaine plus tard, il se trouvait au bas du coteau familier, sur lequel sont perchés les cottages de l'île comme des pigeons gris sur le toit d'une maison.

A Top-o'hill, comme on appelait généralement le sommet du roc, il s'arrêta pour regarder le travail des carrières, où les grues noires disséminées sur le plateau central avaient l'apparence d'un essaim de grosses mouches bourdonnantes. Il s'approcha d'un groupe d'ouvriers et s'informa de l'accident qui avait emporté l'année précédente le mari d'Avice.

Il apprit ainsi que, bien que veuve maintenant, elle menait une existence heureuse, entourée d'amis.

Jocelyn réfléchit qu'après tout sa visite serait superflue. Il n'avait aucune raison de la surprendre sitôt, sans avertissement Si bien qu'il rebroussa chemin. Avice ne devait avoir aucun but spécial en lui demandant de venir · probablement un souvenir passager avait dicté sa requête Une grande indifférence avait dû forcément résulter de leur longue séparation.

Au bas du coteau, il reprit le train qui en longeant la rive, le conduisit à la plage voisine, à cinq kilomètres de là, où il avait pris ses quartiers pour quelques jours

Il fut ressaisi par le charme du pays. Chaque fois qu'il mettait le nez dehors, il apercevait l'île de sa jeunesse, s'avançant dans la mer comme un grand oiseau.

C'était le printemps, les petits steamers locaux commençaient à fonctionner, et Pierston ne se lassait pas d'excursionner sur l'un et l'autre de ces jouets d'enfant qui font quotidiennement le tour de l'île. Il revoyait les hauts rochers et les ruines de Red King Castle qui dissimulaient le petit village de East-Quarriers.

Le temps passait et chaque jour, comme s'il la redoutait, Pierston remettait au lendemain sa visite à Avice.

Il fut alors surpris par une lettre d'elle. Sachant qu'il avait passé une journée dans l'île, elle supposait qu'il ne devait pas être loin et lui écrivait à Londres, pensant qu'on ferait suivre. Pourquoi n'était-il pas venu la voir comme il l'avait promis? Son ton était pressant Elle désirait, il le devina, lui parler plus intimement qu'elle ne le voulait faire par lettre.

Il se demanda ce qu'elle pouvait bien avoir à lui dire et se mit en route le jour même.

Avice, à laquelle il avait si peu songé ces dernières années, reprenait dans son esprit une grande place.

Il sentit qu'il ne considérait plus la femme de la même façon.

Autrefois, chaque personnalité n'incarnait pour lui que temporairement un type idéal; aujourd'hui son cœur tendait à se montrer fidèle à la personne elle-même, quelles que fussent ses imperfections; bien plus : ces imperfections accroissaient sa tendresse.

Ce sentiment plus mûr, affiné et supérieur, ne laissait pas de l'inquiéter.

Avice n'habitait depuis longtemps plus le petit cottage. Il s'informa de sa demeure et on lui indiqua son ancienne maison, à lui. Elle s'élevait comme autrefois devant la Manche, confortable et spacieuse; les tamaris, qui seuls pouvaient affronter le vent du large, avaient grandi un peu, et la façade était rechampie à neuf.

La veuve en deuil qui le reçut dans le grand salon, n'était plus, hélas! que l'ombre d'Avice. Comment aurait-il pu en être autrement après vingt ans? Cependant il n'y avait pas songé, se sentant, lui, toujours le même.

Et en effet ce fut la première constatation d'Avice.

— Mais vous n'avez pas changé.

— Je n'ai pas changé, Avice, non, répondit-il tristement:

Car son impuissance à s'assimiler à sa génération le jetait hors de son temps. Ah! cette persistante

jeunesse de cœur dans un corps usé, quelle chose comique, si elle n'était pas si tragique!

— Je vous envie d'être toujours le même, reprit-elle. Moi, les chagrins m'ont vieillie...

— Oui... j'ai su...

Changeant d'expression soudain, elle le regarda avec une curiosité amusée; il devina sa pensée : cet homme qu'autrefois elle considérait comme si en avant d'elle dans le sentier de la vie, lui semblait maintenant un contemporain. Tous deux ne se sentaient-ils pas vieillir, ne regrettaient-ils pas leur jeunesse enfuie?

Jocelyn était venu dans l'espoir d'une vision, qui, hélas, n'était plus; et bien que tiré de son rêve par la réalité brutale, il ne pouvait se décider à partir.

Ils parlèrent du passé, de son amour défunt; cet amour qu'elle avait méprisé alors, mais auquel elle songeait plus souvent que lui maintenant.

Ils se sentaient rapprochés du fait qu'Avice habitait maintenant la maison où s'était écoulée sa propre enfance. Leur nom commun, ajouté à l'identité du domicile, le frappa.

— C'est là que je m'asseyais tout petit, dit-il en se plaçant près de la grande cheminée, d'où par la fenêtre on apercevait la campagne. Je voyais les tamaris s'agiter doucement, et au delà le même talus de gazon qui domine la mer. Et le soir, le même bateau-fanal qui s'allume là-bas, scintillait pour moi. Tenez, prenez ma place, cela me fera plaisir.

Elle approcha sa chaise et Pierston, debout à ses côtés, lui désignait les objets familiers qui avaient frappé ses regards d'enfant.

Le visage d'Avice, pensif et fatigué, révélant une dure vie de femme, effleurait presque sa poitrine, si près qu'il l'aurait pu toucher en s'inclinant à peine.

— Et c'est vous la châtelaine de cette demeure!... reprit-il; et c'est moi le visiteur. Je suis heureux de vous voir ici, oh! si heureux, Avice! Vous avez de quoi vivre... largement, n'est-ce pas?

Et il jeta un regard circulaire sur le solide mobilier d'acajou, le piano à queue et la grande bibliothèque.

— Oui, Ike m'a laissé de la fortune. C'est lui qui a songé le premier à quitter mon petit cottage pour une plus vaste demeure. Il a acheté cette grande maison... J'y finirai mes jours.

Pierston réfléchissait; non seulement son ancienne adoration, devenue aujourd'hui de la simple amitié, mais encore quantité d'autres circonstances, semblaient l'inviter à réparer une fois pour toutes sa désertion originale, en proposant à Avice, lorsque le temps serait venu, sa main et sa fortune.

S'il ne l'aimait plus comme au temps où, longue et svelte, elle donnait la chasse aux souris dans son appartement de Londres; il éprouvait pour elle une affectueuse camaraderie qui, vu son âge, pourrait faire encore du bonheur.

Il sentit si vivement qu'il pouvait être encore heureux de cette paisible amitié qu'il crut un moment à la joie de vieillir, au bonheur de sentir enfin se calmer son cœur errant et agité.

— Je vous suis profondément reconnaissante d'être venu, reprit-elle, rompant le silence. Je ne voulais pas écrire et cependant je voulais vous parler.

— J'ai toujours eu pour vous une très tendre affec-

tion, et quoi qu'il arrive, vous pouvez compter sur moi. Notre amitié remonte à vingt ans... Mais en réalité elle date de plus loin : du jour où, âgé de dix-huit ans, je rencontrai la femme exquise qui vous ressemblait comme une sœur... Vous savez comment tout cela finit... J'étais jeune, insouciant... Mais ce m'est une douce consolation de penser que la fille de cette femme et moi, sommes amis aujourd'hui...

— Ah! la voici! dit soudain Avice, dont l'attention s'était quelque peu égarée pendant l'évocation de ces souvenirs.

Elle guettait sur les rochers une jeune silhouette féminine.

— Elle doit être en promenade, reprit Avice. Je me demande si elle viendra jusqu'ici. Elle est occupée comme gouvernante au château.

— Oh! Vraiment. Elle...

— Oui. Son éducation a été excellente, meilleure même que celle de sa grand'mère. C'est moi l'ignorante de la famille; aussi Isaac et moi, nous sommes-nous juré de la faire instruire et nous avons tenu parole. Elle s'appelle Avice comme vous l'aviez demandé. Je suis sûre que vous l'aimerez. Pourvu qu'elle vienne!

— Est-ce là.. le bébé? balbutia Jocelyn.

— Oui.

On apercevait distinctement maintenant la jeune fille. C'était une édition plus moderne, plus nouveau jeu des deux Avice auxquelles il avait été lié pendant ces quarante dernières années. Une dame presque...

Elle était plus jolie de visage que sa mère et sa grand'mère, et semblait très femme pour son âge.

Elle portait un large chapeau rond, garni d'une mousseline blanche rayée de noir. Ses cheveux tombaient bas sur le front, et la couleur de ses épaisses tresses brunes se reflétait dans l'iris de ses grands yeux profonds. Ses lèvres minces et nerveuses se joignaient joliment en dessinant un petit arc d'un rouge très vif. Un tempérament changeant, prompt à-passer de l'affection à l'aversion, du sourire à la moue; Pierston en aurait juré rien qu'à voir cette bouche mobile.

C'était la troisième Avice.

Jocelyn et la seconde Avice la dévoraient du regard.

— Ah! elle ne vient pas; elle n'a sans doute pas le temps maintenant, murmura la mère désappointée en voyant la jeune fille s'éloigner. Peut-être viendra-t-elle ce soir.

Pierston resta songeur.

C'était elle qui, avec toutes ses particularités essentielles et un charme encore plus intense, l'avait séduit auparavant...

Lorsqu'il détourna le visage de la fenêtre, ses yeux tombèrent sur l'Avice intermédiaire.

Quelques minutes auparavant, elle était encore la relique de la Bien-Aimée, maintenant ce n'était plus qu'une forme vide.

De l'amitié, certes, il en éprouvait à son égard; mais il ne songeait plus à l'épouser : une rivale venait de surgir.

CHAPITRE II

ERREURS DE LA RÉINCARNATION

Pierston s'était levé pour partir, mais se rassit à l'offre d'une tasse de thé. Il avait perdu la notion du temps, et, dans l'espoir que la nouvelle Avice reviendrait, il resta.

Il oublia que vingt ans auparavant il avait qualifié de divine, d'enchanteresse l'actuelle Mrs Pierston et que le temps n'avait cependant pas dû diminuer les qualités impliquées par ces épithètes.

Sans qu'il s'en doutât, elle avait remarqué l'impression produite par sa fille.

Comment il s'arrangea pour écarter les souvenirs trop tendres qu'il évoquait quelques instants auparavant avec la mère, Pierston n'aurait su le dire.

Peut-être Mrs Pierston lut-elle sur son visage ce qu'il n'osait dire? Toujours est-il que la conversation, à partir de ce moment, prit un ton de bavardage simplement amical. Jocelyn avait l'esprit ailleurs. Un froid tombait : il s'absorba dans sa rêverie. L'étude de son art à Rome, sans but pratique, contrebalançant l'exaltation de son cerveau, avait encore développé sa sensibilité maladive. Il sentit que l'ancienne fatalité, — sa malédiction, comme il l'appelait, — s'appesantissait à nouveau sur lui.

La divinité, pas plus qu'autrefois, ne lui était pro-

pice. Elle ne lui pardonnait pas le premier crime qu'il avait commis contre elle en la personne de la première Avice; c'était sûrement pour l'avoir dédaignée, que, tel le Juif légendaire, il se voyait condamné à errer perpétuellement dans le Royaume de l'Amour. Car la Divinité, une abstraction pour tous, représentait pour Jocelyn un personnage réel. Il avait contemplé son image de marbre dans les statues qui peuplaient son atelier; il l'avait admirée sous toutes ses formes, dans tous les jeux possibles de lumière et d'ombre; dans la splendeur des matins, dans la tristesse des soirs, au clair de la lune, à la lueur jaune des lampes. Personne ne connaissait comme lui toutes les lignes de son corps harmonieux. Aussi pouvait-il affirmer en connaisseur que les trois Avice étaient pétries de son essence divine.

Rappelé soudain à la réalité, il balbutia :

— Alors votre fille est gouvernante au château?

— Oui.

Avice, ajouta-t-elle, venait souvent passer la soirée et la nuit auprès d'elle pour égayer sa vie trop solitaire. Elle aurait bien voulu la garder toujours? Mais la jeune fille avait insisté pour gagner sa vie, et elle avait cédé.

— Elle joue, je suppose? fit Pierston en désignant le piano.

— Oui. Admirablement. Elle a eu les meilleurs professeurs. Elle a été en pension à Sandbourne.

— Quelle chambre habite-t-elle ? demanda-t-il, curieux.

— La petite pièce au-dessus de celle-ci.

Ç'avait été la sienne.

— Étrange, murmura-t-il.

Une fois son thé achevé, il attendit encore un grand moment. Avice ne venait pas; la nuit tombait: Pierston n'eut plus aucune excuse valable pour rester plus longtemps.

— J'espère faire bientôt la connaissance de... votre fille, dit-il en se levant.

— J'espère aussi, répondit-elle. Ce soir, elle a dû aller se promener.

— A propos, vous ne m'avez pas dit pourquoi vous désiriez tant me voir?

— Je vous le dirai une autre fois.

— Comme il vous plaira. Si cela a rapport aux affaires de votre défunt mari, usez de moi à votre guise : je suis tout à vos ordres.

— Merci... Reviendrez-vous?

— Très bientôt...

Jocelyn, une fois dehors sur la route blanche, ne se sentit aucune envie de regagner la petite ville voisine. Il s'attarda longuement dans la plaine onduleuse, absorbé par ses pensées. Il songeait à l'extraordinaire ressemblance de la jeune fille avec les deux femmes qui l'avaient successivement attiré; et il se traitait de rêveur pour s'être laissé si soudainement fasciner par une femme qui avait à peine le tiers de son âge. Cette ressemblance extraordinaire entre enfants et parents, si fréquente dans l'île, alimentait encore son illusion.

En passant devant les murs du château, il dévia de son chemin en prenant le petit sentier familier qui conduit aux ruines de Red King Castle.

Il passa devant le cottage où était née la nouvelle

Avice, il s'arrêta un moment à l'endroit où il avait entendu son premier cri, et contempla la lune qui se levait à l'ouest.

En dépit de lui-même, la vue de la nouvelle lune, symbole de l'inconstance, le confirma dans sa croyance d'une Bien-Aimée migratoire, et il eut l'impression que sa fantaisie l'observait là-bas à l'horizon. Souvent il s'agenouillait, en pensée, devant cette divinité fraternelle et lui envoyait son baiser. Son influence sur lui avait été grande.

Non loin, les ruines du château, massives et sombres, se dressaient au bord de la mer. Il se dirigea vers ce lieu où si souvent il avait joué enfant. Assis sur le mur qui bordait la falaise, il goûta la douceur de vivre et d'aimer. Aucun vent et peu de flux.

Tout à coup il entendit une voix qu'il connaissait bien, et cette voix venait des rochers qui s'élevaient devant le château.

— Mistress Atway!!!

Un silence suivit : personne ne vint.

La voix appela alors :

— John Honey!!!

Personne ne répondit à cet appel; alors la voix reprit, suppliante cette fois :

— William Scribben!!!

Cette voix était, à n'en pas douter, celle d'une des Avice, de la plus jeune probablement. Elle devait être en péril pour appeler ainsi.

Un petit chemin en pente serpentait entre les rochers et les murs du château, le long de la falaise, d'où semblaient venir les cris.

Pierston s'y précipita et bientôt aperçut une jeune fille en robe légère, qui, le pied pris dans une crevasse, semblait dans l'impossibilité de faire un mouvement.

Pierston s'approcha en hâte.

— Oh! merci de venir à mon aide! murmura-t-elle timidement. Quel stupide accident. J'habite tout près d'ici, et n'ai pas eu très peur. Mon pied s'est pris dans la fente de ce roc et je ne puis le retirer malgré tous mes efforts.

Jocelyn examina le terrain.

— Il n'y a qu'une chose à faire, dit-il alors; essayer de retirer votre pied en abandonnant la bottine.

Elle essaya de suivre son conseil, mais sans succès. Pierston alors tenta de glisser sa main dans la crevasse pour déboutonner le bas de la chaussure, mais il n'y put parvenir. Prenant alors son canif, il coupa les boutons un à un. La bottine se détacha et le pied put glisser.

— Oh! que je suis contente, s'écria-t-elle gaiement. Je craignais de passer toute la nuit ici. Comment vous remercier?

Il tira avec violence sur la chaussure dans l'espoir de la déraciner, mais rien n'y fit.

Elle murmura alors :

— Laissez-la, je vous prie. Ma maison est tout près, je marcherai sur mon bas.

— Je vais vous aider.

Elle protesta pour la forme, mais accepta son bras. Tandis qu'ils avançaient lentement, elle expliqua qu'elle était sortie par la porte du fond du jardin dans le but d'aller admirer la mer au clair de lune, du haut de la falaise, et qu'en sautant elle s'était pris le pied dans la crevasse.

Si Pierston en plein jour portait son âge, dans le crépuscule il apparaissait encore très séduisant. Sa silhouette ne différait guère de celle qu'il avait lorsqu'il était moitié moins âgé. Bien conservé, très droit encore, toujours soigneusement rasé et encore agile, il portait une jaquette très serrée qui amincissait sa taille, déjà svelte : on lui aurait donné facilement trente ans de moins.

Avice lui parla sur le ton d'égalité que l'on prend vis-à-vis d'un camarade du même âge que vous, et, comme l'obscurité croissante dérobait de plus en plus son visage, il confirma l'erreur de la jeune fille par sa voix chaude et ardente.

L'assurance, la liberté de paroles qu'Avice avait acquises dans son séjour au pensionnat, aidèrent fort Pierston dans le rôle de jeune premier qu'il se sentait tout disposé à jouer.

Il eut garde de s'avouer un natif de l'île; et il lui cacha soigneusement qu'il avait courtisé sa grand'mère.

Il constata qu'elle était sortie du parc par la porte d'où il s'échappait souvent autrefois pour venir sur les rochers. Il l'accompagna presque jusqu'au château; le parc, mieux entretenu que lorsqu'il l'habitait, rappelait l'ordre et la propreté de jadis.

Comme sa grand'mère, Avice était trop inexpérimentée pour se montrer réservée, et, tout en grimpant le petit sentier, elle s'appuyait sur son bras avec abandon.

Lorsqu'il l'eut quittée dans l'obscurité, une tristesse

submergea l'âme de Jocelyn et balaya tout le plaisir qu'il venait d'éprouver en compagnie de la jeune fille.

Si Méphistophélès avait jailli soudain de terre en lui offrant la jeunesse contre son âme, le sculpteur aurait consenti avec joie à vendre cette part de lui-même qui lui était moins nécessaire à cette heure que des lèvres rouges, un teint mat et de longs cils bruns.

Pourquoi aussi était-il né avec une telle nature?

Ce triple attachement était dû, il est vrai, à une réunion de circonstances uniques et possibles seulement dans cette île étrange.

Les trois Avice, la seconde rappelant à s'y tromper la première, la troisième étant l'épanouissement des deux autres, devaient leur ressemblance aux immémoriales coutumes de l'île d'intermariage et d'accordailles prénuptiales. Grâce à ces traditions, le type physique était presque uniforme chez parents et enfants, pendant des générations : de sorte que jadis, avoir vu un homme ou une femme de l'île, c'était connaître toute la population de ce roc.

Les prédispositions de Jocelyn et les remords de sa première infidélité firent le reste.

Il rebroussa tristement chemin. Avant de reprendre la route qui devait le conduire à la petite station, il redescendit vers les rochers où il avait découvert la jeune fille et rechercha l'endroit où elle s'était pris le pied dans la crevasse. Lorsqu'il l'eut découvert, il s'agenouilla et après de violents efforts parvint à en arracher la petite bottine.

Il la contempla un moment, puis résolument la mit dans sa poche et regagna la route pierreuse.

CHAPITRE III

LA FLAMME SE RAVIVE

Rien n'empêchait Pierston de rendre visite à la mère de la nouvelle Avice aussi souvent qu'il lui plairait, si ce n'est les cinq miles de chemin de fer et les deux kilomètres de montée inévitables pour gagner les hauteurs de l'île.

Aussi, deux jours plus tard reprenait-il le chemin de la vieille maison et frappait-il vers l'heure du thé à la porte de la veuve.

Comme il l'avait craint, la jeune fille n'était pas là. Jocelyn sortit de sa poche la bottine de la jeune fille et la tendit à la mère.

— Alors, c'est *vous* qui avez aidé Avice? fit, d'un air surpris, Mrs Pierston.

— Oui, chère amie, et peut-être vous demanderai-je bientôt de m'aider à votre tour. Mais nous en reparlerons. Qu'a-t-elle pensé de l'aventure?

Mrs Pierston l'observa, pensive, et reprit :

— C'est singulier que ce soit vous. (Et elle semblait fort étonnée.) A l'entendre, je me figurais que c'était un homme beaucoup plus jeune.

— Ah! Ç'aurait pu être un jeune homme à en juger par mes propres sentiments... Avice, je vais tout vous avouer. En réalité, je connais votre fille depuis nombre d'années. Lorsque je lui parle, je peux

anticiper chaque tournant de sa pensée, chacun de ses sentiments, tant j'ai étudié ces particularités chez votre mère et chez vous. Je n'ai donc pas besoin d'apprendre à la connaître; elle m'a été révélée par les existences qui ont précédé la sienne. Écoutez-moi bien, je désire l'épouser; je serai au comble de la joie si rien ne s'oppose à ce mariage; c'est de la folie, je le sais; mais, après tout, mon offre n'a rien d'offensant pour elle. Je puis, vous le savez, la faire riche, je lui passerai tous ses caprices. Voici mon idée brutalement exprimée. Cela calmerait un remords qui sommeille en moi depuis quarante ans. Après ma mort, elle aurait la liberté et les moyens d'en jouir.

Mrs Isaac Pierston ne parut que modérément surprise.

— Eh bien, je me doutais qu'elle vous plairait, fit-elle avec une simplicité malicieuse qu'on aurait pu trouver un peu affectée. Connaissant la tournure de votre esprit, rien de vous ne peut plus me surprendre.

— Vous ne m'en jugez point plus mal?

— Du tout. Naturellement, c'est à Avice à répondre. Peut-être aurait-elle préféré un jeune homme...

— Et en supposant qu'aucun jeune homme satisfaisant ne se présente?

Mrs Pierston laissa voir sur son visage qu'elle appréciait pleinement la différence entre un oiseau au plumage doré que l'on a en cage et un jeune pinson qui bat les buissons.

— Je sais que vous feriez un charmant mari, dit-elle enfin; que vous êtes beaucoup plus séduisant

que beaucoup d'hommes très jeunes... et bien qu'il y ait une grande différence d'âge entre vous et elle, on a vu des mariages plus inégaux encore... Comme mère, je puis vous dire, monsieur, que je ne m'opposerai pas à cette union si vous lui plaisez... Mais là est la difficulté...

— Je voudrais que vous m'aidiez à la surmonter, reprit-il doucement. Souvenez-vous que je vous ai ramené votre mari, il y a vingt ans...

— C'est vrai, dit-elle, et bien que ce ne fût pas un bonheur pour moi, je reconnais que vos intentions n'en furent pas moins nobles. Je ferai pour vous ce que je ne ferais pour aucun homme : j'influencerai Avice, car j'ai la certitude que vous la rendrez heureuse.

— Je m'y emploierai de mon mieux... Aidez-moi donc en souvenir du passé. Vous n'avez jamais eu que de l'amitié pour moi, cela rendra votre tâche plus aisée.

Avice promit de tenter le possible. Et pour montrer sa bonne foi, elle le pria de passer sa soirée avec elle, peut-être Avice viendrait-elle.

Pierston, qui escomptait déjà l'intérêt que le rôle joué la veille dans les rochers pouvait avoir éveillé chez la jeune Avice, s'inquiéta de la revoir en pleine lumière, avant d'être entré un peu plus avant dans ses affections. Comme il restait perplexe, Mrs Pierston lui proposa d'aller au-devant d'elle.

Il accepta joyeusement et peu après ils s'acheminaient sur la route argentée de lune.

Devant la grille de Sylvania Castle, ils rebroussèrent chemin. Et après avoir répété ce manège trois

fois de suite, ils entendirent claquer la petite porte du parc et virent s'avancer celle qu'ils attendaient.

La jeune fille reconnut aussitôt, dans le compagnon de sa mère, le monsieur qui lui était venu en aide sur la falaise, et elle parut heureuse d'apprendre que ce chevaleresque assistant était un ancien ami de sa famille.

Elle se rappela avoir entendu parler de Jocelyn comme d'un sculpteur renommé, dont la famille vivait dans l'île depuis plusieurs générations.

— Alors, vous avez aussi habité Sylvania Castle, monsieur Pierston? demanda-t-elle de sa jolie voix pure. Y a-t-il longtemps?

— Oui, assez longtemps, répliqua-t-il, le cœur battant à l'idée qu'elle pourrait savoir.

— Je devais être absente alors, ou peut-être étais-je toute petite?

— Je ne crois pas que vous fussiez absente.

— Mais je ne pouvais être là cependant.

— Non, en effet, vous ne pouviez y être.

— Elle devait se cacher, selon son habitude, derrière la bordure de persil du potager, fit la mère.

Ils parlèrent de choses et d'autres jusque devant la porte de Mrs Pierston. Jocelyn refusa l'invitation de la veuve et résista à son désir : il partit sans entrer. Courir le risque de perdre l'avantage qu'il s'imaginait avoir gagné demandait plus de courage qu'il n'en avait en ce moment.

De semblables promenades se répétèrent souvent, tant que dura l'été. Comme ils étaient bons marcheurs, ils projetèrent une fois de se rencontrer à

mi-chemin de l'île et de la petite ville où logeait Pierston.

Il était impossible à la jolie gouvernante de ne pas deviner que ces excursions répondaient à une intention matrimoniale; sans doute sa mère plutôt qu'elle était l'objet des attentions de Pierston? Par exemple, pourquoi cet homme bien élevé et apparemment fort riche était-il séduit par sa mère dont la simplicité s'avérait pour la jeune fille même, entraînée dans le mouvement moderne? Avice ne le comprenait pas.

Ils se rencontrèrent au milieu de la plage de galets, Pierston venant du continent et les femmes du roc solitaire.

Ils traversèrent le pont de bois qui relie la plage avec le rivage et se dirigèrent vers le château Henri VIII qui se dresse au bord de la falaise déchiquetée. Comme le Red King Castle de l'île, l'intérieur était à ciel libre, et lorsqu'ils y pénétrèrent, la pleine lune les enveloppa de ses rayons.

Jocelyn perdit alors la sensation du présent sous le flot de souvenirs qui le submergea. Aucune de ses compagnes ne pouvait deviner ses pensées. C'était là qu'il avait dû rencontrer la grand'mère de la jeune fille qui se tenait à ses côtés, et c'était là qu'ils se seraient fiancés si un scrupule ridicule ne l'avait retenue au dernier moment. Ce lui fut une curieuse sensation de penser que si elle était venue à ce rendez-vous, toute sa vie eût été autre...

Quarante ans d'écoulés... Quarante ans sans Avice... Et voilà qu'aujourd'hui celle qui l'avait aimé ressuscitait telle que jadis... Mais lui, hélas! n'était plus le même.

Profitant de ce que la jeune fille s'éloignait de quelques pas pour admirer la mer à travers les créneaux, Pierston murmura à l'oreille de la mère :

— Lui avez-vous laissé deviner?... Non? Faites-le, si vous n'avez pas d'objections?...

Mrs Pierston, aujourd'hui veuve et connaissant la vie, était loin d'être aussi froidement disposée qu'autrefois envers son ancien amoureux. Eût-elle été sa préférée, Jocelyn n'eût certes pas eu à lui demander deux fois sa main. Mais, en bonne mère, elle étouffa ses sentiments et promit de parler à Avice.

— Avice, ma chère, dit-elle en s'avançant vers la jeune fille, que pensez-vous des attentions de M. Pierston à votre égard? De la cour qu'il vous fait, comme on disait de mon temps?

— A moi, mère? fit Avice en riant. Je croyais que c'était à vous...

— Oh! non, fit-elle vivement, il n'est qu'un ami pour moi.

— Je n'ai que faire de ses attentions alors, dit Avice.

— C'est un homme séduisant. Vous vivriez à Londres dans un élégant hôtel au lieu de moisir ici.

— Mon Dieu, évidemment, cela ne serait pas pour me déplaire, fit Avice avec insouciance.

— Encouragez-le alors.

— Je ne l'aime pas assez pour cela. C'est à lui, j'imagine, à faire le premier pas.

Elle parlait d'un ton léger; mais néanmoins lorsque Pierston, qui s'était discrètement éloigné, les rejoignit, elle s'avança docilement à ses côtés tandis que sa mère restait en arrière.

Pour redescendre le petit sentier escarpé, Pierston lui prit la main. Elle la lui laissa même une fois sur la route.

Ce n'était pas en somme une mauvaise soirée pour cet homme au cœur inassouvi; bien qu'un succès initial fût peut-être pire pour lui qu'une défaite. Jusqu'à présent il n'y avait rien d'anormal dans la bonne grâce de la jeune fille. Dans son habit bien taillé, aux rayons de la lune, Jocelyn était encore très présentable; de plus sa science artistique, ses connaissances universelles n'étaient pas sans charme pour une jeune fille qui d'un côté tenait aux bourgeois cultivés, et de l'autre aux rudes et simples habitants de l'île.

Pierston aurait traité d'égoïsme sa passion pour elle, s'il n'avait vu une qualité rédemptrice dans la mémoire touchante d'où datait son amour, et le rendait plus tendre, plus anxieux, plus protecteur qu'autrefois. Dans cet amour entrait beaucoup de la ferveur enfantine qui avait animé ses premières tendresses, alors qu'il avait des joues roses et un pied aussi mince et blanc que celui d'une jeune fille.

Dans l'élan spontané avec lequel Jocelyn offrait sa fortune, entrait le désir de réparer l'infidélité faite à la famille quarante ans auparavant. Et bien que son désir d'épouser Avice ne fût pas uniquement l'intention de l'enrichir, la conscience de lui apporter beaucoup plus que tout ce qu'elle avait pu jamais rêver, lui permettait de s'abandonner sans remords à sa passion chaque jour grandissante.

Après tout, remarquait-il le lendemain devant sa glace, il n'était pas encore tout à fait vieux, et il

paraissait bien plus jeune qu'il ne l'était en réalité. Mais toute sa vie agitée s'était inscrite sur son visage comme une histoire s'imprime dans un livre, en chapitres distincts Son front n'était plus la page lisse d'autrefois; il connaissait l'origine de la ligne profonde qui le barrait : un grand chagrin d'amour l'y avait tracé en l'espace d'un mois. Il se souvenait de la première apparition de cette touffe de cheveux blancs : ils dataient d'une longue maladie faite à Rome et où chaque nuit il souhaitait ne plus voir le jour.

Cette patte d'oie avait griffé sa joue à la suite de ces mois de désespoir qui avaient suivi le départ de la seconde Avice et pendant lesquels tout semblait marcher à rebours de son art, de sa santé et de son bonheur.

— Vous ne pouvez vivre votre vie et le retenir en même temps, Jocelyn, murmura-t-il.

Le temps et l'amour luttaient corps à corps et fatalement le temps devait être le vainqueur.

« Lorsque j'ai quitté la première Avice, songea-t-il avec tristesse, j'avais le pressentiment que j'en souffrirais plus tard. Et j'en souffre aujourd'hui et j'en ai souffert chaque jour depuis que mon Idéal errant s'est personnifié en un seul être... »

Il sentait qu'il était fou de s'abandonner à son amour, mais il n'avait pas la force de lutter contre le courant.

CHAPITRE IV

INTERLUDE

Cette cour à bâtons rompus fut interrompue par l'apparition de Somers, de sa femme et de ses enfants sur l'esplanade de Budmouth.

Alfred Somers, autrefois jeune et pittoresque comme sa propre peinture, était maintenant un homme d'âge mûr, très respectable avec ses lunettes et son régiment de filles de tous âges qui, pour l'instant, contribuaient d'une façon appréciable aux revenus des loueurs de cabines établis sur la plage.

Mrs Somers, — autrefois l'intellectuelle et émancipée Mrs Peyne-Avon, — avait aujourd'hui rétrogradé à la disposition d'esprit timide de ses mère et grand'mère, contrôlant soigneusement et strictement toutes les manifestations d'art et de littérature qui eussent pu tomber sous les yeux innocents de ses filles; veillant à ce que toute moelle et toute fibre de vie fût retranchée de leur éducation.

Elle était un exemple vivant de cette triste loi qui fait que les générations successives de femmes ne progressent guère, et perdent en se mariant l'avance intellectuelle qu'elles avaient acquise jeunes filles.

Le peintre de paysages était maintenant un académicien, comme Pierston, mais plus populaire que

distingué. Il avait renoncé à ce goût particulier et personnel dans le choix des sujets qui le distinguait autrefois, ne peignant plus que les aspects souriants de la nature. Au demeurant ses toiles dans leur genre étaient excellentes, et bien vues des marchands de tableaux et des critiques médiocres.

Grâce aux larges chèques touchés au nom de riches Américains ou Anglais, il s'était fait construire une maison somptueuse mais banale, à Budmouth, et avait pu parfaire l'éducation de ses filles.

La vision de Somers, de sa famille, de sa maison et de sa réputation sociale, de Somers dont les fantaisistes conceptions et les images exubérantes étaient des joies qu'il ne retrouverait jamais, attristèrent Pierston. Lui aussi était un contemporain du peintre... il se sentit un homme fini.

Si forte fut cette impression qu'il s'interdit de remettre les pieds dans la péninsule où vivait Avice pendant les quinze jours que dura le séjour de Somers dans la ville, bien qu'il pût contempler de loin ses contours rocheux matin et soir.

Lorsque le peintre et ses filles, les vacances terminées, regagnèrent Londres, Jocelyn songea à en faire autant. Cependant s'en aller sans dire au revoir à Avice la mère eût été peu amical.

Aussi un soir, sûr de la trouver vers cette heure, il prit le petit train qui relie l'île au continent et à la tombée de la nuit il se trouvait devant la porte de Mrs Pierston. Une lumière brillait au premier étage. La bonne qui vint ouvrir lui annonça que la veuve était gravement malade, sinon en danger. Tandis qu'il hésitait à entrer, sachant que sa fille se tenait

auprès d'elle, Mrs Pierston, qui avait reconnu sa voix, le fit prier de monter.

Il ne pouvait refuser, sans manquer d'humanité; mais soudain il se souvint que la jeune fille ne l'avait jamais vu réellement, ne l'avait aperçu que le soir, et devait le croire beaucoup plus jeune. Ce fut donc avec appréhension que le sculpteur gravit l'escalier et pénétra dans le petit salon transformé en chambre à coucher.

Mrs Pierston était étendue sur un divan, le visage émacié, extraordinairement amaigrie.

— Entrez, fit-elle en lui tendant la main, que je ne vous effraie pas.

Avice était assise auprès d'elle, occupée à lire. La jeune fille se leva vivement et ne parut pas le reconnaître au premier abord.

— Oh! C'est M. Pierston, fit-elle au bout d'un moment; et inconsciemment, cruelle elle ajouta avec une surprise évidente :

— Je croyais que M. Pierston était...

Sa phrase resta inachevée; mais bientôt, à son attitude, Jocelyn devina la suite : « Bien plus jeune. » S'il ne l'avait pas revue, Pierston aurait peut-être supporté avec philosophie ce cruel jugement. Mais il la voyait; et un sentiment enraciné profondément en lui, et qu'il croyait mort, refleurissait soudain.

Jocelyn apprit alors qu'Avice, pendant ces dernières années, avait été fréquemment sujette à des attaques de ce genre. Angine de poitrine, disait le médecin...

Elle allait mieux en ce moment, bien que très faible encore.

Elle ne consentit pas à parler d'elle et, profitant

d'une absence momentanée de sa fille, elle aborda le sujet qui la préoccupait.

Aucun des remords qui torturaient Pierston à cause de la disproportion des âges, ne l'avait effleurée. Pour elle le sculpteur avait toujours quarante ans. La crainte qu'il cessât ses visites n'avait pas été étrangère à sa fièvre, et dans son inquiétude elle se montra plus franche qu'elle n'aurait voulu.

— Les chagrins et la maladie suscitent toutes sortes de craintes, monsieur Pierston, dit-elle. Lorsque vous m'avez parlé il y a un mois, je n'étais pas enthousiaste; mais depuis j'y ai souvent songé et je serais heureuse que votre projet se réalisât. Merci d'être venu.

— Vous parlez de mon désir d'épouser Avice, chère Mrs Pierston?

— Oui. Vous n'avez pas changé d'idée, n'est-ce pas? Alors je voudrais que vous agissiez et que tout se décide. Avice n'est pas une fille positive comme je l'étais; elle ne consentirait pas à devenir la femme d'un commerçant de l'île. Et je tremble de la laisser seule dans la vie.

— Mais vous n'êtes pas près de la quitter, j'espère, chère vieille amie.

— Sait-on jamais? Mes crises, lorsqu'elles me prennent, sont atroces. J'aspire au repos dans ces moments-là. Alors... vous voulez bien d'elle?

— De toute mon âme. Mais elle ne veut pas de moi?

— Je ne crois pas qu'elle vous soit aussi hostile que vous l'imaginez. Je suis sûre que si vous lui parliez ouvertement, sa réponse vous serait peut-être favorable.

Ils rappelèrent alors les premiers jours de leur connaissance.

La jeune fille rentra.

— Avice, dit la mère à brûle-pourpoint, M. Pierston désire vous épouser. Il est plus âgé que vous; mais je ne crois pas que vous trouviez jamais quelqu'un de meilleur. Voulez-vous de lui pour mari, voyant l'état où je suis et considérant mon désir de vous voir établie avant de mourir?

— Mais, mère, vous n'allez pas mourir; vous allez déjà beaucoup mieux.

— Pour le moment... mais qui sait si demain?... Voyons, répondez. M. Pierston est la bonté même; il est de plus intelligent et riche. Je désire, oh! si ardemment que vous l'épousiez! Je n'en puis dire plus.

Avice jeta un regard suppliant vers le sculpteur, puis baissa les yeux.

— Désire-t-il vraiment m'épouser? murmura-t-elle d'une voix presque inintelligible en se tournant vers Pierston. Il ne me l'a jamais dit.

— Ma chérie, comment pouvez-vous en douter? fit vivement Jocelyn. Mais je ne veux pas que vous me donniez votre main par pitié et contre vos sentiments.

— Je croyais que M. Pierston était plus jeune, murmura-t-elle à sa mère.

— Qu'importe! Quand tant de qualités compensent ce léger inconvénient! Comparez notre position à la sienne... C'est un grand sculpteur, Avice; il a un atelier immense, plein de bustes et de statues que j'ai époussetées autrefois. Cette vie vous conviendrait

certainement. Toute l'éducation que nous vous avons donnée vous est inutile ici.

Avice ne se sentait pas de force à discuter. Elle avait l'apparente douceur de sa grand'mère, et la question ne semblait la frapper qu'au point de vue des convenances.

— Très bien, je crois qu'il faut dire oui puisque vous me le conseillez, répliqua-t-elle paisiblement après un moment de silence. C'est en effet la sagesse, du moment que vous le désirez et que M. Pierston m'aime, je... je...

Il semblait à Jocelyn vivre un rêve étrange. Cette curieuse passion l'incita à persévérer en dépit de la sagesse qui lui soufflait : « Va-t'en! »

Mrs Pierston prit la main d'Avice et la mit dans celle de Jocelyn. On ne prononça aucune autre parole: l'affaire fut regardée comme convenue.

Peu après, on entendit contre les vitres un bruit de sable fin. Pierston ouvrit la fenêtre et vit scintiller au loin le vaisseau-fanal. Une bruine serrée se mettait à tomber avec la nuit.

Jocelyn avait projeté de faire à pied les deux miles qui le séparaient de la gare, mais c'eût été folie par ce temps-là. Il resta jusqu'au souper, et comme, au moment où l'on sortait de table, la pluie tombait toujours, Mrs Pierston l'invita à passer la nuit sous leur toit.

Quelle curieuse sensation il éprouva à loger dans la maison qu'il avait habitée enfant, alors que son père menait une vie stricte et que son nom à lui, Jocelyn, n'avait pas franchi les limites du petit village d'East-Quarriers.

Il dormit peu et dès l'aube se dressa sur son lit.

Pourquoi continuerait-il à vivre à Londres une fois marié? Sûrement, avec une femme jeune, l'île était un lieu de résidence tout indiqué. Il pourrait louer Sylvania Castle comme il l'avait fait autrefois; mieux même, il l'achèterait.

La vie ne pouvait rien lui offrir de plus désirable qu'une maison sise sur les rochers, égayée par Avice, et où il finirait ses jours en paix.

Tandis qu'il réfléchissait, le jour s'était levé; il discerna à quelques pas de lui une silhoutte fantômale.

Son lit était placé vis-à-vis de la fenêtre; en face de lui se dressait un long miroir, et l'ombre qu'il apercevait n'était autre que son image.

L'homme qu'il contemplait dans la glace était de nombreuses années en avance de celui qu'il sentait être. Il détourna les yeux de ce fantôme ironique et une voix secrète murmura en lui : « Il y a de la tragédie dans l'air. »

Il ne put éloigner le spectre et finalement se jeta à bas de son lit.

Soit qu'il se fût surmené ces derniers temps, soit qu'il vieillît à grands pas, jamais il ne s'était reconnu aussi âgé qu'aujourd'hui, à la lumière froide et dure du matin.

Quelle affreuse injustice! Pourquoi gardait-il une âme jeune dans ce corps décrépit, et par quelle cruauté ne pouvait-il échanger sa misérable carcasse contre un corps jeune et beau, comme sa Bien-Aimée idéale l'avait fait tant de fois?

Avice vivait maintenant près de sa mère pour la

mieux soigner, et Jocelyn et elle devaient se retrouver au petit déjeuner. Elle n'était pas dans la pièce lorsqu'il y descendit, mais elle y rentra quelques minutes après. Pierston savait que la veuve allait mieux et la perspective de déjeuner avec Avice le rendait tout joyeux.

Il se leva, la main tendue. Lorsqu'elle le vit en pleine lumière, elle recula, si saisie qu'elle quitta la pièce, prétextant avoir oublié quelque chose. Lorsqu'elle revint, elle était très pâle. Elle s'excusa de son trouble : elle avait veillé sa mère toute la nuit précédente et ne se sentait pas aussi bien que d'habitude.

Pierston ne put surmonter le malaise que lui avait donné le regard terrifié de la jeune fille. Cet incident fortifia ses craintes de la nuit : il y avait de la tragédie dans l'air. Il résolut — dût-il en mourir, — qu'il n'y aurait aucun malentendu entre eux.

— Miss Pierston, dit-il en s'asseyant, il faut que vous sachiez la vérité avant de vous engager à moi. Si vous me le permettez, je vais vous parler un peu de moi.

— C'est cela.

— J'ai aimé votre mère autrefois et je voulais l'épouser, seulement elle ne voulut pas, ou plutôt elle ne put.

— Quelle chose étrange! fit la jeune fille en regardant successivement Jocelyn, puis les objets environnants. Mère ne m'a jamais dit ça. Après tout, cela n'a rien d'extraordinaire. Je veux dire : vous êtes assez âgé pour cela.

Il vit dans cette remarque une ironie qu'elle n'y avait pas mise et répliqua sèchement :

— Oh! oui, assez âgé! Trop même!

— Trop âgé pour mère? Comment cela?

— Parce que j'avais fait la cour à votre grand'mère déjà!

— Non!... Comment est-ce possible?

— J'ai même été fiancé à elle. J'aurais dû l'épouser si j'avais pris la bonne route au lieu de me jeter dans les chemins de traverse.

— Mais c'est impossible, M. Pierston! Vous n'êtes pas assez âgé! Voyons, quel âge avez-vous? Vous ne me l'avez jamais dit.

— Je suis très vieux...

— Ma mère et ma grand'mère! fit-elle en le considérant non plus comme un mari possible, mais bien comme un étrange fossile à forme humaine.

Pierston devina la signification de son regard, mais décidé à aller jusqu'au bout, il ne s'épargna pas.

— Oui... L'amoureux de votre mère et de votre grand'mère, répétait-il.

— N'avez-vous point été aussi l'amoureux de mon arrière-grand'mère? demanda-t-elle avec un intérêt anxieux comme devant un drame passionnant qui étouffait toute considération personnelle.

— Votre imagination vous entraîne. Mais je suis très vieux, vous le voyez.

— Je ne savais pas! fit-elle d'une voix inquiète. Je vous ai jugé sur votre mine et vous ne paraissiez pas si âgée.

— Et vous..., vous êtes très jeune.

Un silence suivit, elle le regardait de temps en temps, et ses grands yeux aux pupilles dilatées avaient

une expression singulière. Il n'aurait su dire si c'était de la pitié ou de la crainte.

Pierston toucha à peine au repas, et tout à coup se leva vivement en annonçant qu'il allait profiter de a belle matinée pour aller se promener sur les rochers.

Aussitôt dehors, il se dirigea vers les hauteurs qui s'élèvent au nord-ouest à un mille de là. Son intention était de rentrer au bout d'une demi-heure, de visiter la malade et de lui rendre sa parole : mais il ne pouvait se décider à cette volte-face : il gagnait du temps, laissait les choses en état.

Il prit donc le chemin qui regagnait Budmouth.

Rien ne se passa jusqu'au soir. Mais alors arriva un billet de Mrs Pierston écrit au crayon :

Je suis inquiète de votre brusque départ. Avice semble croire qu'elle vous a offensé. C'est tout à fait involontaire, j'en suis sûre. Je suis bien anxieuse. Repondez-moi un mot pour l'amour du ciel? Vous n'allez pas nous abandonner maintenant, n'est-ce pas? Il y va du bonheur de mon enfant!

« Je ne vous quitterai pas, songea Jocelyn, cela ressemblerait trop à ma première fuite. Il faut que ce soit elle qui prenne l'initiative d'une rupture! »

Il se rendit aussitôt auprès de Mrs Pierston, et la trouva fâcheusement agitée Elle saisit les mains de Jocelyn en pleurant.

— Oh! il ne faut pas lui en vouloir, cria-t-elle. Elle est si jeune. Nous sommes du même sang tous les trois! Mon cœur se brisera si vous l'abandonnez maintenant! Avice!...

La jeune fille entra.

— J'ai été irréfléchie ce matin, dit-elle à voix basse, et je vous en demande pardon. Je tiendrai ma parole.

La mère, les yeux pleins de larmes, unit leurs mains pour la seconde fois; l'engagement se scellait de nouveau.

Pierston reprit le chemin de Budmouth. Toutes ses idées étaient troublées : faisant taire la voix de la raison, il se livrait à la fatalité.

CHAPITRE V

A LA VEILLE DE LA POSSESSION

Pierston avait loué en vue de son mariage une maison en briques roses sur le modèle des petits hôtels de Kensington, avec un atelier aussi vaste qu'une grange du moyen âge, au fond du jardin.

D'accord avec Avice, la mère, dont la santé s'était momentanément rétablie, il invitait les deux femmes à venir passer une semaine ou deux à Londres, dans l'espoir de frapper favorablement l'imagination de la jeune fille. Il espérait intéresser sa fiancée à l'ameublement de leur futur intérieur, exciter en elle le désir d'en devenir bientôt la maîtresse.

On se trouvait fort bien en ville : personne pour les déranger; la « season » n'étant pas encore ouverte, les commerçants se montraient pleins de zèle, comme si depuis longtemps ils n'avaient rencontré un client qui leur plût autant que Jocelyn. Pierston et les deux femmes, aussi inexpérimentés les uns que les autres, car le bonheur troublait l'esprit de Jocelyn, étaient entièrement à leur merci.

Avice se montrait charmante quoique un peu froide. Et Jocelyn se réjouissait de ce grand bonheur qui lui était réservé pour la fin de sa vie.

Avice ressemblait à sa mère qu'il avait aimée dans sa chair, mais elle avait l'âme de sa grand'mère,

qu'il avait aimée en son esprit; et il l'aimait encore davantage de les incarner toutes deux. Il n'aurait su dire ce qu'elle sentait ou pensait exactement, et cependant il lui semblait avoir des droits si formels sur les femmes de cette race, que l'indifférence d'Avice ne le troublait pas trop.

C'était une de ces molles et tièdes journées d'automne qui, à ce moment de l'année, inondent Londres de leur lumière dorée, et s'éteignent dans ces fulgurants couchers de soleil qui exciteraient l'admiration universelle si l'on ne savait qu'ils sont dus à la décomposition de la lumière à travers l'épaisse fumée de charbon qui plane sur la ville.

Derrière ces lourds nuages qui dessinent dans le ciel des châteaux gothiques, les gens qui se trouvaient sur les impériales d'omnibus purent distinguer de longues stries couleur topaze qui se foncèrent peu à peu en une pourpre éclatante.

Il avait plu le matin, et Pierston, qui prenait soin de lui, avait chaussé ses pieds d'une paire de caoutchoucs pour aller faire une course en ville.

Il rentra sans faire de bruit dans l'escalier où quelques derniers rayons dorés avaient trouvé moyen de pénétrer.

Il pensait que sa fiancée et sa future belle-mère l'attendaient pour le thé.

Mais il n'y avait qu'Avice auprès de la théière brune et des cakes appétissants.

Elle tenait un mouchoir devant ses yeux et pleurait silencieusement.

Un livre reposait sur ses genoux.

Elle ne remarqua sa présence que lorsqu'il fut

tout près d'elle et Jocelyn fit semblant de n'avoir pas remarqué ses larmes.

Ils causèrent d'un arrangement de tapissier. Puis elle lui servit une tasse de thé et quitta la pièce. Pierston avança la main pour attirer à lui le volume qu'elle lisait.

C'était un vieux livre d'études : *Les Lectures françaises,* de Stiévard. Sur la première page le nom d'Avice Pierston. Un livre de classe évidemment, datant de l'époque où elle était pensionnaire à Sandbourne. Cependant quelque notations semblaient plus récentes.

Pourquoi pleurait cette écolière — car qu'était-elle de plus qu'une gamine? — sur un livre de classe?

L'un des morceaux l'avait-il émue? Impossible. Pierston s'absorba dans sa rêverie, et il ne se sentit plus aucun goût pour l'installation de sa nouvelle maison, qui l'avait absorbé entièrement pendant ces derniers jours.

La joie qu'il ressentait quelques heures auparavant à voir approcher son mariage, s'évanouit soudain.

Cependant il aimait Avice chaque jour davantage; parfois même il redoutait de trop la gâter, car son affection inquiète était si grande, qu'il lui passait tous ses caprices.

Il jeta un regard sur la vaste pièce qui s'enveloppait d'ombre; les statues blanches se détachaient seules, l'observant d'un air méditatif comme pour dire : « Eh bien, vieil ami, qu'allez-vous faire maintenant? »

Jamais elles ne l'avaient regardé ainsi, du temps où elles se dressaient dans son vieil atelier familier, où il avait créé toute sa vraie œuvre.

Pourquoi donc un homme de son âge, qui depuis des années n'avait rien fait qui pût ajouter à sa réputation d'artiste, pourquoi cet homme venait-il s'installer en un endroit semblable? Pourquoi, sinon pour complaire à une femme qui, selon toute apparence, ne l'aimait pas?

Pierston ne nota rien d'anormal dans l'attitude d'Avice pendant les quelques jours qui suivirent.

Mais à une semaine de là il eut une alerte. On était à table, lui assis entre la mère et la fille.

La nervosité d'Avice le frappa.

Il ne put s'empêcher de dire d'un ton de voix qui le révélait pour le moins aussi ému qu'elle :

— Pourquoi êtes-vous si troublée, ma chère petite?

— Suis-je troublée? fit-elle en tressaillant.

Et elle tourna vers lui ses beaux yeux de velours marron.

— Oui, peut-être... J'ai reçu une lettre d'un vieil ami...

— Vous ne me l'avez pas montrée, fit vivement Mrs Pierston.

— Non... Je l'ai déchirée.

— Pourquoi?

— Il était inutile de la garder, je l'ai détruite...

Mrs Pierston jugea plus prudent de ne pas insister et Avice se tut.

Elles partirent de bonne heure selon leur habitude, et Pierston, resté seul, se mit à faire les cent pas en méditant. Pour la première fois il soupçonnait qu'on peut fort bien être mariés sans être unis.

Ce « vieil ami » d'Avice avait tout l'air d'être un jeune amoureux, car pourquoi se serait-elle ainsi

troublée? Elle ne semblait plus aussi à l'aise avec lui que lors de son arrivée. Cependant Londres avait paru exercer sur elle une influence favorable, et la maison l'avait impressionnée. Mais Jocelyn songeait qu'aucune loi ne pourrait contraindre la jeune fille à l'épouser si elle refusait au dernier moment. Aussi résolut-il de prendre le plus d'empire possible sur elle et de hâter leur mariage.

Le lendemain il s'occupa de tous les détails de la cérémonie.

Lorsqu'il revit Avice, il remarqua sur son visage de l'appréhension, mais il l'attribua à la crainte de l'avoir offensé, la veille, par son mutisme.

Il demanda donc à Mrs Pierston en présence d'Avice de vouloir bien fixer un jour prochain. La bonne dame parut ravie. Elle aussi doutait qu'il fût sage de retarder plus longtemps leur union.

On convint que la veuve et sa fille regagneraient l'île dans un jour ou deux, et que Pierston les rejoindrait la veille du mariage qui devait être célébré dans leur île natale.

Jocelyn se trouva au jour convenu sur la côte sud de l'Angleterre. Tandis que le train l'emportait, il discernait à peine l'île, brume indistincte dans le soir tombant. Elle semblait se draper dans un manteau d'ombre, s'éloigner à mesure qu'il approchait, comme si elle lui en voulait de lui dérober un de ses plus purs joyaux en la personne d'Avice.

Il avait résolu, afin de ne pas gêner les deux femmes, de s'arrêter dans la ville la plus proche et d'y tout commander pour le mariage. Mais son impatience était telle, qu'il n'eut pas le courage de quitter le petit train qui l'emportait vers l'île.

Il passa devant les ruines du château des Tudor, et le long de la haute falaise qui lui cachait la mer, mais dont il devinait la présence au craquement des galets.

Au bas de la colline, au petit hameau des Wells, il ne trouva pas de diligence; aussi, donnant l'ordre qu'on lui apportât ses bagages à l'auberge, se disposa-t-il à monter la côte à pied.

A mi-chemin il aperçut une silhouette sombre. Bien qu'il fît trop noir pour distinguer les traits de l'inconnu, Pierston, à sa démarche, devina qu'il devait être à bout de forces : il s'appuyait pesamment sur la rampe de fer qui longe la côte.

— Êtes-vous malade? dit-il en le rejoignant.

— Oh! ce n'est rien, la pente est raide.

L'accent n'était pas précisément l'accent anglais, et Pierston en déduisit que l'inconnu devait être originaire d'une des îles normandes de la Manche.

— Puis-je vous aider?

Car la voix, bien que fraîche et agréable, — celle d'un jeune homme évidemment, — lui parut affaiblie et tremblante.

— Non, merci. J'ai été malade, mais je me croyais guéri. Et puis la nuit était si belle que j'ai cru pouvoir venir à pied, par la route. J'avais trop présumé de mes forces et cette montée m'a achevé.

— Naturellement. Vous ferez mieux de prendre mon bras jusqu'au haut du raidillon.

Ainsi sollicité, l'étranger accepta, et ils grimpèrent ensemble jusqu'au sommet.

Une fois là, le jeune homme abandonna le bras de Jocelyn.

— Merci de votre aide, monsieur, et bonsoir.

— Il me semble, d'après votre accent, que vous n'êtes pas de l'île. Est-ce que je me trompe?

— Non, je suis de Jersey. Bonsoir, monsieur, et merci de votre aide.

— Bonsoir, alors, si vous croyez pouvoir marcher seul. Tenez, prenez cette canne, elle ne me sert pas.

Ce disant, Pierston la lui mit de force dans la main.

— Merci, monsieur. Je serai tout à fait bien après quelques minutes de repos et je ne veux pas vous retenir plus longtemps.

L'étranger se tourna vers le sud où s'allumait le phare du Beal et le regarda fixement.

Comme l'inconnu désirait visiblement rester seul, Pierston se remit en marche, sans plus s'en soucier. Très impressionnable, il s'attrista pendant quelques secondes de la froideur du jeune homme.

Mais le plaisir qu'il éprouvait à s'approcher de la maison qui serait probablement sienne à l'avenir, chassa cette ombre. Pourquoi, lorsqu'il vieillirait et que s'affirmeraient de plus en plus tenaces les vieux liens qui l'attachaient au roc natal, ne viendrait-il pas s'y établir avec Avice?

Cette maison était celle qu'avait habitée son père; c'était là qu'il était né... qu'il mourrait peut-être. Il s'amusa à bâtir des plans pour l'agrandir, si Avice et lui venaient y vivre...

Son cœur se mit à battre en apercevant une grande et mince silhouette sur le seuil de la porte.

La jeune fille tressaillit en le reconnaissant, mais

lui tendit cependant son front d'un air soumis. Elle semblait nerveuse, inquiète, tel l'enfant qui redoute la réprimande d'un maître sévère.

— Comme c'est gentil à vous d'avoir deviné que je pourrais arriver de bonne heure, fit Jocelyn. Si j'étais resté à Londres pour les dernières courses, je n'aurais pu prendre que le train de minuit, mais j'ai préféré venir.

« Comment va mère? Notre mère, comme je l'appellerai bientôt...

Mrs Pierston, lui apprit Avice, n'allait pas très fort. Depuis son retour de Londres elle gardait la chambre : le séjour dans la capitale l'avait fatiguée.

— Mais elle ne veut pas reconnaître qu'elle s'affaiblit de peur de troubler mon bonheur.

Jocelyn était si heureux qu'il ne remarqua pas l'amertume avec laquelle Avice prononça ce dernier mot.

Ils montèrent auprès de Mrs Pierston qui parut soulagée à sa vue et lui lançant un regard reconnaissant:

— Je suis si... si heureuse de vous voir, dit-elle d'une voix tremblante, en lui tendant une main pâle et émaciée. J'ai été si...

Un sanglot lui coupa la parole, elle ne put parler pendant quelques instants. Avice essuya quelques larmes furtives et quitta brusquement la pièce.

— Je songe tellement à ce jour, dit Mrs Pierston, que je n'en dors plus; j'ai peur que mon rêve ne s'évanouisse et je crains de mourir sans vous voir unis. Je sais si bien, en songeant à votre bonté passée, que vous serez un excellent mari! Elle ne se doute pas combien mon anxiété est grande...

Ils parlèrent encore quelques minutes, puis Jocelyn

lui souhaita le bonsoir; Mrs Pierston ne dissimulait plus maintenant sa joie de ce mariage, et ses paroles détruisirent les derniers scrupules de Jocelyn.

Avice l'attendait en bas. Il se demanda si en son absence de nouveaux incidents avaient inquiété Mrs Pierston; mais il ne pouvait poser cette question à la jeune fille, qui seule aurait pu le renseigner.

Il s'étonna de ne pas la voir paraître au dîner. Elle devait être auprès de sa mère; il s'assit donc seul à table.

Le temps passa. Intrigué de ne pas la voir reparaître, il s'avança vers la porte et sur le seuil il se trouva face à face avec elle.

Elle se tenait là comme il l'avait aperçue lors de son arrivée; elle regardait au loin sur la route, qu'éclairait la lune.

Sa présence parut la troubler.

— Qu'y a-t-il, chère? demanda-t-il.

— Comme mère va mieux et n'a pas besoin de moi, je me demande si je ne vais pas aller chercher un paquet qu'on m'avait promis pour ce soir. Mais puisque vous êtes venu uniquement pour moi, j'ai peur de vous contrarier en vous laissant quelques instants.

— Chez qui devez-vous aller chercher ce paquet?

— Là, de ce côté, dit-elle en faisant un geste vague. Ce n'est pas loin. Je n'ai pas peur... je sors si souvent seule...

Il la rassura gaiement :

— Si vous avez vraiment envie d'y aller, chère, que je ne vous en empêche pas. Je n'ai aucun pouvoir sur vous jusqu'à demain. Et vous savez que je n'en abuserai pas.

— Vous avez tout pouvoir, au contraire. Mère est hors d'état de me surveiller et vous la remplacerez.

— Allons donc, enfant! Courez jusque chez votre amie...

— Vous serez encore là, lorsque je reviendrai?

— Non, je vais aller à l'auberge, voir si l'on y a porté mes bagages.

— Est-ce que mère ne vous a pas demandé de rester? La grande chambre a été préparée pour vous. Mon Dieu, je crains de ne pas vous l'avoir dit...

— Si, si, Mrs Pierston me l'a demandé. Mais l'on devait porter mes bagages à l'auberge; il vaut mieux que j'y passe la nuit. Aussi je vais vous dire bonsoir, quoiqu'il soit encore tôt.

« Je viendrai de bonne heure demain prendre des nouvelles de votre mère et vous dire bonjour. Ne rentrez pas trop tard ce soir?

— Oh! non!

— Vous ne voulez pas que je vous accompagne?

— Non, merci, c'est tout près.

Pierston prit congé à regret. « Étrange, songeait-il, comme elle est enfant. Pour tout elle se demande si cela lui est permis, et non si c'est bien ou mal... »

A peine était-il parti, qu'Avice prit un paquet dans un placard, mit son chapeau et son manteau et s'avança jusqu'à Sylvania Castle où tout semblait paisible. Elle entendit passer Pierston devant les carrières de l'est : il s'acheminait vers l'auberge.

Elle prit alors le petit sentier sur la droite, et grimpa jusqu'au Red King Castle, qui se dressait, masse de granit noire, argentée de lune, au bord de la mer infinie.

CHAPITRE VI

OU EST LA BIEN-AIMÉE?

Mrs Pierston passa une nuit agitée; mais personne n'en sut rien. La prostration, qu'augmentait son anxiété au sujet du mariage, ne diminuait pas, loin de là.

Tandis qu'elle sommeillait un peu tout au matin, Avice entra dans sa chambre.

Comme la jeune fille venait assez souvent sur la pointe des pieds s'assurer que tout était en ordre, elle n'y fit pas attention et murmura simplement pour la rassurer :

— Je vais mieux, chérie. Laisse-moi dormir. Va te recoucher...

Mais le bruit l'avait tout à fait réveillée et elle se mit à songer.

Ce mariage ne lui donnait plus aucune appréhension. Elle était persuadée qu'elle ne pouvait rien souhaiter de mieux à sa fille. Toutes les mères, toutes les jeunes personnes de l'île enviaient Avice; car Jocelyn paraissait extraordinairement jeune pour son âge, et d'une rare séduction physique. Sa famille était bien connue; on savait qu'il avait hérité de son père une belle fortune; ses relations étaient excellentes et sa réputation d'artiste universelle.

Mais Avice, Mrs Pierston le savait, avait eu quel-

ques passionnettes pour des jeunes gens de l'île, et, en bonne mère, elle se félicitait d'avoir trouvé en la circonstance une telle docilité à ses vœux chez la jeune fille.

Pour tous d'ailleurs, excepté peut-être pour la principale intéressée, Jocelyn semblait le plus romantique des amoureux.

« Quel admirable roman, songeait Mrs Pierston, que ce triple amour pour trois femmes du même sang. »

Il n'avait pas aimé la première, la seconde l'avait dédaigné; et voilà que ce mariage, qu'il n'avait pu réaliser avec les deux autres, accomplissait le rêve primitif, constituait une véritable œuvre de tendresse dont personne ne pouvait manquer d'admirer la logique.

La veuve songea que la seconde Avice n'aurait probablement pas repoussé Jocelyn, ce jour de lointaine mémoire où il lui proposa sa main, si la Destinée n'avait déjà lié sa vie à celle d'un autre.

Mais, en somme, tout avait bien tourné.

Ah! certes, ce mariage serait le couronnement de sa vie! Elle pourrait se vanter de n'avoir pas perdu son existence. Penser qu'elle, simple fille de carrier, modeste petite blanchisseuse, presque bonne à tout faire dont le mariage, malheureux à ses débuts, était bien vite devenu une agréable association, penser qu'elle avait élevé sa fille pour réaliser le rêve qu'elle n'avait pu atteindre! Cette fille qu'elle verrait solidement établie dans un intérieur luxueux et raffiné, près d'un mari aimable et réputé...

Telles étaient les pensées de la malade.

Il lui sembla un moment, tant ses sens étaient aiguisés, que l'on s'éveillait dans la maison. Elle crut saisir un bruit de voix dans la chambre de sa fille.

Mais il n'était que cinq heures et on y voyait à peine; elle devait se tromper.

Elle était si agitée, que le sommier grinçait sous ses mouvements saccadés.

Elle avait demandé à ce que personne ne veillât près d'elle, mais, n'y tenant plus, elle agita une petite clochette et au bout de quelques minutes la nurse apparut. C'était Ruth Stockwool, une vieille femme de l'île qui connaissait Mrs Pierston depuis son enfance et était au courant de toute sa vie.

— Je suis si agitée que je ne puis rester seule, dit la veuve. Il m'a semblé que Becky aidait Miss Avice à revêtir sa robe de noces.

— Oh non! pas encore, madame, personne n'est levé. Mais je vais aller vous chercher à boire.

Lorsque Mrs Pierston eut pris un verre de lait, elle reprit :

— Je ne puis m'empêcher de craindre qu'Avice ne recule au dernier moment. C'est qu'il est bien plus âgé qu'elle...

— Oui, c'est vrai, dit la vieille femme, mais je ne vois pas ce qui pourrait empêcher le mariage maintenant...

— Avice, vous le savez, a des idées; et puis elle a eu récemment une passionnette pour un jeune homme de vingt-quatre ans. Elle a été très mystérieuse et laconique à ce sujet. J'aurais préféré la voir pleurer et lâcher son secret; mais ç'a été tout le contraire. Je crois qu'elle l'aime encore.

— Qui ? Ce jeune Français de Sandbourne ? M. Leverre? Vous m'en aviez parlé, mais je croyais que tout était fini entre eux.

— J'en doute ; et même j'ai le pressentiment qu'elle l'a vu hier soir. Peut-être n'était-ce que pour lui dire adieu et lui rendre des livres prêtés; mais je donnerais beaucoup pour qu'elle ne l'ait jamais connu; c'est un jeune homme impétueux et impulsif, capable de tout. Il n'est pas Français, bien qu'ayant vécu en France la plus grande partie de sa vie. Son père était un gros propriétaire de Jersey, qui en secondes noces avait épousé une femme de l'île. C'est pourquoi le jeune homme est ici presque chez lui.

— Ah! j'y suis. Sa belle-mère est une Bencomb. On a beaucoup parlé d'eux autrefois.

— Oui, le père de Marcia était alors le plus gros carrier de l'île; mais son nom est oublié aujourd'hui.

« C'était, au dire de mère, une belle jeune fille; elle essaya, paraît-il, de prendre M. Pierston dans ses filets, alors qu'il était jeune homme. Sa conduite a même été scandaleuse. Après cette histoire, elle partit pour l'étranger avec son père qui avait fait fortune ici. Mais il perdit pas mal d'argent dans des spéculations. Plus tard elle a épousé ce Jerseyen : M. Leverre, qui l'avait aimée autrefois; elle éleva le fils de son mari.

Mrs Pierston s'arrêta pour reprendre haleine et comme Ruth ne posait aucune question, elle reprit dans un murmure :

— Voici comment Miss Avice fit connaissance du jeune homme. Lorsque le mari de Mrs Leverre mourut, elle quitta Jersey pour Sandbourne. Elle

vint un jour ici, s'enquit de M. Jocelyn Pierston; et trompée par mon nom vint me rendre visite avec son fils.

« Lorsqu'Avice retourna au collège de Sandbourne, elle le rencontra. Il y était professeur de français. Ils se revirent plusieurs fois, mais je ne le sus que plus tard.

— Eh bien, elle l'oubliera.

— Je l'espère... Je l'espère... Maintenant je vais tâcher de dormir un peu.

Ruth Stockwool retourna dans sa chambre, et sachant que sa maîtresse n'aurait pas besoin d'elle avant une heure au moins, elle se recoucha et ne tarda pas à s'endormir.

Son lit n'était séparé de l'escalier que par une mince cloison; dans un demi-sommeil, elle entendit un léger frôlement le long du mur, comme si des doigts tâtonnaient doucement dans l'obscurité.

Puis le bruit s'éteignit et elle rêva qu'on enlevait la barre de la porte d'entrée.

Elle sombrait dans un sommeil profond, lorsque le même phénomène se reproduisit; des doigts tâtonnèrent le long du mur, puis une porte s'ouvrit, se referma et le silence retomba.

Cette fois, elle se réveilla tout à fait. La répétition de ce bruit l'intriguait.

Bien qu'il fût très matin, les premiers pas pouvaient être attribués à la femme de chambre, encore que Mrs Stockwool ne pût comprendre pourquoi elle était descendue si doucement et dans l'obscurité. Mais les seconds restaient inexplicables.

Ruth se leva et ouvrit le store. L'aube naissait à

peine, et le phare, là-bas sur la plage, brillait encore.

Les tamaris s'estompaient déjà sur le ciel gris et l'on distinguait le ruban sinueux de la route, le long des rochers.

Sur cette route deux silhouettes sombres se détachaient, à quelques pas l'une de l'autre. Mais bientôt elles se rejoignirent. Étaient-ce des carriers, les gardiens du phare Sud, ou bien des marins qui rentraient de leur pêche nocturne?

Ruth n'aurait su le dire.

En tout cas ils n'avaient évidemment aucun rapport avec les bruits qui l'avaient inquiétée. Aussi la vieille femme, sans plus se soucier d'eux, se remit au lit.

Jocelyn avait promis de venir rendre une visite matinale à Mrs Pierston pour s'enquérir de l'état de sa santé, après une nuit de repos. La faiblesse de la malade le frappait plus qu'Avice et l'inquiétait.

Pendant qu'il s'habillait, il aperçut par la fenêtre deux ou trois matelots, sur la falaise au delà du village, qui semblaient contemper avec un intérêt profond un bateau à l'ancre sur la côte opposée du Wessex.

A huit heures et demie, il quitta l'auberge et s'achemina vers le logis de Mrs Pierston.

En approchant, il remarqua l'aspect insolite de la maison. La barrière, la porte et deux fenêtres étaient ouvertes; toutes les autres persiennes étaient closes; la maison avait l'air désolé et absent d'une personne hagarde.

Personne ne répondit à son coup de marteau. Il entra. Le couvert n'était pas mis dans la salle à

manger. Sa première pensée fut que Mrs Pierston était morte.

Tandis qu'il restait indécis, Ruth Stockwool fit irruption dans la pièce, un papier froissé dans la main.

— Monsieur Pierston! Monsieur Pierston! Que le seigneur nous protège!

— Quoi? Mrs Pierston?...

— Non! Non! Miss Avice! Elle est partie! oui, partie! Lisez, monsieur. Elle l'avait laissé dans sa chambre. Nous sommes affolées!

Il prit machinalement la lettre et constata qu'elle était couverte de deux écritures différentes; la première partie de la main d'Avice disait :

Ma chère mère, me pardonnerez-vous jamais? J'ai mal agi! Et cependant j'aurais juré hier soir qu'il n'en serait rien.

A dix heures donc, je sortis pour dire adieu, vous l'avez peut-être deviné, à M. Leverre et lui rendre ses livres, ses lettres et ses cadeaux. Je le rejoignis près de Sylvania Castle où nous avions convenu de nous rencontrer, puisqu'il ne pouvait venir à la maison.

Je le trouvai très malade. Il avait été souffrant tous ces derniers temps et forcé de garder le lit; mais il s'était levé pour venir me faire ses adieux. La fatigue du voyage l'avait anéanti. Je restai auprès de lui jusqu'à minuit, espérant qu'il reprendrait peu à peu ses forces. Mais le temps passait et il restait toujours dans l'impossibilité, non seulement de repartir, mais de marcher seul, ne fût-ce que quelques mètres.

J'avais essayé bravement tous ces derniers temps de ne plus l'aimer, mais tout mon amour me revint

d'un seul coup. Il m'était impossible de l'abandonner en l'état où je le voyais. C'eût été le vouer à la mort.

Aussi l'aidai-je, en le portant presque, à marcher jusque chez nous. Là il se sentit un peu mieux, mais comme il ne pouvait rester dehors et que tout le monde dormait, je le fis monter dans la chambre que nous avions préparée pour M. Pierston.

Je le fis coucher, puis allai chercher dans votre chambre du brandy et un peu de votre potion fortifiante. Étiez-vous endormie ou m'avez-vous entendue? Je restai près de lui toute la nuit. Il allait mieux. Nous discutâmes de ce qu'il fallait faire. Je sentis, bien que je me fusse efforcée courageusement de renoncer à lui, que je ne pouvais épouser personne d'autre. Nous décidâmes donc de nous unir au plus tôt avant qu'on pût nous en empêcher et nous partîmes à l'aube dans cette intention.

Dites à M. Pierston que cette fuite n'était nullement préméditée; le hasard en est seul responsable. Je regrette de l'avoir traité ainsi, car il me jugera durement. Cependant j'avais bien résolu de vous obéir et de l'épouser.

Mais Dieu, en me rendant indispensable à celui que j'aime, m'empêche peut-être de commettre une erreur dont je me serais certainement repentie.

Votre fille affectionnée,

AVICE.

La seconde partie était d'une écriture masculine.

Chère mère (ne le serez-vous pas bientôt?) Avice vous explique au long l'incident qui a rendu néces-

saire notre mariage. Je serais certainement mort sans l'hospitalité que votre fille m'offrit sous votre toit, et sans les tendres soins qu'elle me prodigua pendant ces heures de souffrances nocturnes.

Nous nous aimons passionnément et rien maintenant ne pourra nous séparer. Nous suivons la loi de nature...

Voulez-vous, je vous prie, prévenir ma mère de ces événements et me croire votre tout dévoué,

Henri Leverre.

Jocelyn détourna son regard.

— Mrs Pierston avait bien cru entendre parler cette nuit, mais elle s'imaginait avoir rêvé. Elle se souvient avoir, en effet, aperçu miss Avice vers une heure du matin près de la table où était sa potion. Quelle rusée! Penser que son amoureux n'était séparé de moi que par une distance d'un mètre ou deux, et qu'il reposait dans les propres draps qui vous étaient destinés, monsieur! Nos plus beaux draps, monsieur! sans une reprise et parfumés au romarin! Vraiment, on croirait que vous avez refusé de coucher ici, uniquement pour leur céder la place.

— Ne les blâmez pas! Ne les blâmez pas! dit Jocelyn d'une voix blanche. Ne l'accablez pas surtout, elle n'est pas coupable. C'est moi... J'avais agi ainsi envers sa grand'mère... Elle est partie maintenant... Inutile d'en faire mystère. Criez-le dans l'île. Dites que je suis venu dès l'aube pour trouver ma fiancée envolée... Dites à tous qu'elle s'est enfuie loin de moi! On le saura tôt ou tard...

L'une des servantes murmura :

— Nous ne ferons pas cela.

— Et pourquoi?

— Nous l'aimions malgré ses défauts...

— Vraiment? fit-il.

Et il soupira en songeant qu'au fond les jeunes servantes prenaient le parti d'Avice.

— Comment sa mère a-t-elle supporté ce coup? demanda-t-il. Est-elle réveillée?

Mrs Pierston ne dormait pas; car lorsqu'elle avait appris sans préparation la nouvelle, une telle agitation s'était emparée d'elle, elle s'était mise à prononcer des paroles si incohérentes, qu'on avait redouté un transport au cerveau.

Mais depuis quelques instants son exaltation était tombée et elle reposait faible et pâle dans son lit.

— Je veux la voir, dit Jocelyn. Et qu'on aille chercher le docteur.

En passant devant la chambre vide d'Avice dont la porte était entr'ouverte, il vit que le lit n'avait pas été défait.

Il entra dans la grande pièce qu'on lui avait primitivement destinée. Dans un coin, il aperçut sa canne.

— D'où vient-elle? demanda-t-il surpris.

— Nous l'avons trouvée ici, monsieur.

— Oh! oui, murmura-t-il, c'est vrai... Je la lui avais donnée... cela me ressemble! J'ai travaillé pour un autre.

Ce fut la dernière parole d'amertume qui échappa à Jocelyn.

Il se dirigea vers la chambre de Mrs Pierston, précédé de la femme de charge.

— Monsieur Pierston est là, madame, dit-elle à la malade.

Comme celle-ci ne répondait pas, Ruth s'avança vers le lit.

— Que lui est-il arrivé, monsieur Pierston?

Avice reposait doucement dans la position que lui avait donnée la nurse; aucun souffle ne sortait de ses lèvres : ses traits rigides avaient l'expression butée que Jocelyn lui avait souvent vue, jeune fille, alors qu'elle circulait sans bruit dans son appartement de garçon.

A cette vue Ruth Stockwool perdit tout empire sur ses nerfs.

— C'est le coup que lui a causé le départ de miss Avice! cria-t-elle. Elle a tué sa mère! Elle a tué sa mère!

— Ne dites pas une chose aussi affreuse, interrompit vivement Jocelyn.

— Elle aurait dû lui obéir... elle était si bonne, la pauvre chère femme!... Et elle désirait tant ce mariage, pauvre âme! Et nous n'avons pu lui cacher la vérité! Quels ingrats que ces jeunes gens!...

— Il faut prévenir le docteur, dit Pierston machinalement, en se hâtant de quitter la pièce.

Lorsque le médecin du village arriva, il ne put que constater la mort : angine de poitrine. Il déclara toute enquête inutile.

Les deux silhouettes noires qu'avait aperçues Ruth dans l'aube grise, cinq heures auparavant, s'étaient d'abord dirigées vers le nord de Sylvania Castle, par le petit sentier qui va jusqu'aux ruines du vieux château et au delà...

Même en tendant l'oreille, on n'aurait pu surprendre la moindre parole entre eux.

L'homme avançait péniblement, soutenu par la femme. Au sommet de la côte, ils s'arrêtèrent un moment et s'embrassèrent longuement.

— Nous devrions marcher jusqu'à Budmouth, si nous ne voulons pas être découverts, dit-il tristement. Je ne puis avancer même avec votre aide, chérie. Il y a deux milles encore, d'ici au pied de la colline...

La jeune fille tremblait de tous ses membres, mais essayait de le rassurer :

— Si vous pouviez marcher jusqu'à la rue des Citernes, peut-être y trouverions-nous une voiture? Ou bien, nous pourrions descendre dans l'anse et à l'aide d'un des petits bateaux amarrés en cet endroit gagner le nord de l'île. Une fois là, nous atteindrions facilement la station. La mer est calme et la marée nous pousserait; nous n'aurions presque pas à ramer.

Le plan semblait logique. Ils abandonnèrent donc la route droite pour l'étroit sentier que prolongeait le fossé primitif de la forteresse.

Le bruit de leurs pas, si légers pourtant, résonnait sur le roc uni, si grand était le silence alentour.

Sur le rebord inférieur de la falaise, un étroit chemin, taillé à même le roc, descendait en pente brusque dans la petite crique fermée qui s'étend au bas.

Les deux silhouettes tremblantes s'y engagèrent; l'une d'elles connaissait si bien ces lieux qu'elle n'avait même pas besoin de tâtonner comme le faisait son compagnon, le long de la muraille de pierre qui se dressait à leur droite.

Essoufflés, ils arrivèrent enfin au bas et marchèrent pendant quelques mètres sur les galets pointus.

L'endroit était si solitaire que des jours entiers pou-

vaient s'écouler sans qu'on y aperçût âme qui vive.

Sur la plage étaient halées deux ou trois grandes barques de pêche et quelques petites embarcations légères; à quelques pas s'élevait une hutte de bois.

Les deux amoureux déployèrent tous leurs efforts pour mettre à flot la moins lourde des embarcations, puis ils sautèrent dedans.

La jeune fille fut la première à rompre le silence :

— Où sont les avirons?

Le jeune homme se pencha, mais ne les aperçut point dans la barque :

— J'ai oublié de les prendre, dit-il.

— Ils doivent être enfermés dans la cabane; maintenant il va falloir nous fier au courant.

Or, les courants en cet endroit se contrariaient. La marée, il est vrai, les pousserait vers le nord, mais, en dehors de la marée, il y avait le long du rivage un reflux contraire, que les marins du pays appelaient le « petit sud », et qui était dû aux courbes particulières de la côte. Il y avait deux courants, un de chaque côté de l'île; ils se rejoignaient au phare du Beal où ils se rencontraient avec la marée.

La mer, au confluent de ces trois courants contraires, s'agitait comme l'eau en ébullition dans une bouillotte, même par les temps les plus calmes.

Cet endroit redouté est appelé, comme chacun le sait, « le Race ».

Aussi, bien que la marée les poussât vers le nord, c'est-à-dire vers la terre ferme du Wessex, « le petit sud » courait de toutes ses forces vers le Beal pour rejoindre le « Race ». Et ce courant happa justement

l'inoffensive coquille des amoureux, qui n'ayant pas de rames pour sortir de ce courant, à peine cependant aussi grand qu'une étroite rivière, se virent entraînés vers les rocs gris et le mur hérissé de la falaise.

Ils se regardèrent avec désespoir, quoique sans frayeur, tant l'espoir est vivace dans les êtres jeunes.

La frêle embarcation montait et descendait au gré de la vague. Tout à coup elle se mit à tournoyer avec tant de violence, que le bateau-fanal, immobile près de la plage, seul point de repère, leur apparut successivement, avec une vitesse vertigineuse : à leur droite, puis à leur gauche, puis à droite, puis à gauche, jusqu'à ce que tout étourdis ils fermèrent les yeux.

Peu après, ils sentirent comme un glissement doux et constatèrent qu'ils filaient vers le sud.

Le jeune homme eut alors une idée heureuse. Il prit son mouchoir et l'enflamma à l'aide d'une allumette. La jeune fille lui tendit le sien. Lorsque les deux chiffons furent consumés, ils songèrent à l'ombrelle et le jeune homme la brandit, jusqu'à ce qu'il ne lui restât plus dans la main que la poignée de porcelaine.

Le vaisseau-fanal était maintenant en mouvement, et au bout de quelques minutes un rayon coloré leur répondit.

Ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

— Je savais bien que nous ne serions pas noyés, dit Avice en pleurant.

— Je le pensais bien aussi, répondit-il.

A l'aube, un canot vint à leur secours, et c'est avec soulagement qu'ils se virent remorqués vers le ponton sauveur, peint en rouge, sur lequel se détachaient de grandes lettres blanches.

CHAPITRE VII

UN ANCIEN TABERNACLE

Le soir d'octobre tombait et Jocelyn réfléchissait auprès du corps de Mrs Pierston.

Avice étant partie, Dieu sait où, il s'était occupé de tout comme proche ami de la famille et avait rempli de son mieux les tristes formalités que nécessitait cette morte subite.

Tandis qu'il méditait là dans l'obscurité, Jocelyn vit se grouper, autour de leur sœur inanimée, le fantôme de celles que son amour avait tour à tour idéalisées : elles le contemplaient tristement, telles sur les murs de Carthage les femmes troyennes qu'entrevit Énée.

Il s'était plu à en idéaliser plusieurs en marbre; mais à ce moment il les revoyait, non avec les perfections dont son imagination s'était plu à les parer, mais telles qu'elles étaient réellement, avec leurs faiblesses, leurs défauts, leurs tares même...

Et tandis qu'il cherchait à deviner l'énigme de leur âme, leurs voix devinrent de plus en plus faibles... elles s'éloignaient dans la brume du souvenir, entraînées dans des chemins différents du sien. Et il restait seul... seul!...

Le ridicule probable qui résulterait des derniers événements lui importait peu. Mais il aurait voulu dissiper le malentendu qui les avait provoqués.

C'était malheureusement impossible. Personne ne saurait ce qu'il avait cherché dans ces amours successives, cet idéal qui l'avait toujours attiré, pour s'envoler dès qu'il croyait le saisir. Ce torturant idéal qui lui avait fait courir un galop aussi effréné, personne ne le devinerait; cet idéal qu'il avait, du moins il le croyait dans la douleur présente, — enfin trouvé dans la femme qui l'abandonnait.

Ce n'était pas un amour charnel, Jocelyn ne connaissait pas cet amour-là. Aucune femme ne pouvait se plaindre d'avoir eu sa vie ruinée par lui, bien qu'il en eût aimé plusieurs de passion.

Non, personne ne devinerait le sentiment de tendresse véritable qui l'avait poussé à cette union qu'on croyait le rêve d'un vieillard égoïste; et personne ne saurait... personne...

Sa vie lui apparut un véritable cauchemar éveillé; et il aurait voulu se dissoudre comme un esprit, fuir ces lieux, briser son lien de servitude à l'Éternelle Beauté...

Il faisait tout à fait noir maintenant. La bonne apporta une lampe. Le vent soufflait au dehors et le bateau-fanal vacillait, petit point perdu dans l'immensité grise.

Un coup de sonnette rompit l'affreux silence.

Pierston entendit des voix. Une certaine intonation, un accent particulier, ravivèrent en lui de lointains souvenirs. Une seule femme avait ces modulations riches, vibrantes... Était-ce possible?

L'inconnue échangeait quelques paroles avec la servante qui reparaissait aussitôt.

— Qui est cette dame? demanda Jocelyn.

La bonne hésita.

— C'est Mrs Leverre... la mère du jeune homme qui... a enlevé miss Avice.

— Bien, je la recevrai, fit-il avec calme.

Il recouvrit le visage de la morte et descendit.

Leverre? Où donc avait-il entendu ce nom-là?

Tiens, mais il se souvenait... ces Américains rencontrés à Rome... Serait-ce vraiment Marcia Bencomb?

Une haute lampe éclairait les objets familiers. Il trouva sa visiteuse dans le salon, debout et voilée. La voiture qui l'avait amenée attendait devant la porte.

Il ne put distinguer ses traits.

— Monsieur Pierston?

— C'est moi.

— Vous représentez Mrs Pierston?

— Oui... Bien que je ne sois pas de la famille.

— Je suis... Marcia... Voilà quarante ans de cela...

— Je l'avais deviné. J'espère que la vie vous a été douce... Mais pourquoi, après si longtemps, choisissez-vous ce moment critique...?

— Je suis la belle-mère du jeune homme avec lequel votre... fiancée s'est enfuie ce matin.

— C'est vrai...

— Il est bien naturel que je cherche à savoir les détails de cette aventure.

— Oui. Parlons tranquillement. Permettez-moi de fermer d'abord la porte.

Marcia s'assit. Il comprit alors, par un de ces pressentiments qui éclairent l'avenir, que cette rencontre n'était pas accidentelle, que les événements l'avaient rendue fatale, inévitable.

Elle lui raconta son histoire. Peu après leur séparation son père était mort, la laissant seule et sans fortune. C'est alors qu'elle avait épousé son ancien amoureux, le gentleman de Jersey qui, veuf depuis peu, avait besoin d'une femme auprès de lui pour élever son jeune fils. Son mari était mort à quelques années de là. Elle restait seule, avec un enfant à élever. Malgré ses moyens limités, elle l'avait mis en pension à Saint-Hélier d'abord, à Paris ensuite, jusqu'à ce que, son éducation terminée, il pût entrer comme professeur de français au collège de Sandbourne. L'année dernière elle et son fils, à leur passage dans l'île, étaient venus rendre visite à Mrs Pierston et à sa fille, pour savoir, ajouta-t-elle avec calme, « ce qu'était devenu l'homme avec lequel elle s'était enfuie dans la première ardeur de sa jeunesse et qu'elle n'avait pas épousé par sa seule volonté ».

Pierston s'inclina.

— Et voici, reprit-elle, comment les jeunes gens se connurent et s'attachèrent l'un à l'autre.

Mrs Pierston avait autorisé Avice, sur les instances de cette dernière, à prendre des leçons de français avec le jeune Leverre, facilitant ainsi leurs rapports.

Marcia n'avait pas songé à prévenir cette intimité, car depuis des années, tristes années s'il en fut, elle avait appris à apprécier le nom qu'elle avait dédaigné autrefois... Mais lorsqu'elle avait su que Mrs Pierston destinait Avice à Jocelyn, elle avait essayé de son mieux de briser les liens qui unissaient les deux jeunes gens : trop tard malheureusement.

Henri avait été très malade et son absence, la veille, l'avait grandement inquiétée.

Ce matin seulement, un mot de lui l'avait informée de son mariage avec Avice.

Où devait être célébré leur union, elle l'ignorait.

— Qu'allez-vous faire? demanda-t-elle.

— Rien. Il n'y a rien à faire. J'ai agi ainsi autrefois : c'est la revanche du passé.

Marcia réfléchit un moment, puis reprit :

— Ne pourrait-on savoir ce qu'ils sont devenus?...

— Oui, nous le pouvons...

Et Pierston se trouva, quelques minutes plus tard, marchant comme en rêve aux côtés de Marcia, sur sur la route grise, à la recherche des absents.

Il constata que la plupart des voisins n'en savaient pas plus que lui sur la destination des amoureux.

A un coin de rue, un groupe de gens discutaient l'événement. Sachant l'un et l'autre le dialecte, Marcia et Jocelyn purent comprendre ce qu'ils disaient.

Au matin, dès l'aube, on avait constaté la disparition d'un canot dans la crique, et dès que la fuite des amoureux avait été connue, les soupçons étaient tombés sur eux.

Pierston se dirigea vers la petite baie, sans seulement regarder si Marcia le suivait. Bien qu'il fît encore plus sombre qu'à l'heure matinale où Avice et Leverre avaient suivi le même chemin, il dégringola sans hésiter le petit sentier taillé à même le roc qui conduit à la plage.

— Est-ce vous, Jocelyn?

Il reconnut la voix de Marcia. Elle l'avait suivi et se trouvait à mi-chemin de la falaise.

— Oui, dit-il.

Et il remarqua qu'elle l'appelait, pour la première fois, par son petit nom, depuis leur récente entrevue.

— Je ne distingue rien et j'ai peur de vous suivre.

Peur de le suivre? Voilà qui changeait entièrement l'idée qu'il se faisait d'elle : car jusqu'à présent il la croyait toujours la hardie, l'impérieuse Marcia de jadis.

Cette révélation l'émut étrangement. Elle n'était qu'une femme, après tout. Il revint sur ses pas et lui prit la main.

— Laissez-vous conduire, dit-il doucement.

Ils scrutèrent la mer du regard. Le vaisseau-fanal brillait toujours comme s'il ne se souciait en rien des fugitifs.

— Je suis très inquiète, dit Marcia, pensez-vous qu'ils auront atterri sains et saufs?

— Oui, répondit une autre voix que celle de Jocelyn.

C'était un pêcheur qui fumait sa pipe à l'abri de la petite cabane. Il leur raconta le sauvetage des deux jeunes gens. Une embarcation les avait conduits sur la rive du Wessex, d'où ils avaient gagné la plus proche station. Là, ils avaient sauté dans le premier train pour Londres. On avait appris la nouvelle une heure auparavant.

— Ils seront mariés demain matin, dit Marcia.

— Tant mieux! N'ayez aucun regret, Marcia. Votre fils n'y perdra rien. Je n'ai aucun proche parent en ce monde, si ce n'est des cousins au vingtième degré au nombre desquels était votre père. Avice sera riche... Je vais m'en occuper de suite... Quant à moi, j'ai vécu un jour de trop...

CHAPITRE VIII

« REQUIEM » SUR CETTE OMBRE GRISE QUI FUT AUTREFOIS UN HOMME

Au mois de novembre suivant, Pierston, dangereusement malade, était alité dans sa maison de Londres.

Les funérailles de la seconde Avice avaient eu lieu par une de ces humides journées d'automne, pendant lesquelles la pluie tombe aussi drue que les projectiles des anciens conquérants de l'île.

Jocelyn conduisait le deuil; on n'avait eu aucune nouvelle d'Avice, bien qu'on eût fait annoncer la mort dans les journaux tant locaux que londoniens, dans l'espoir d'attirer ainsi les regards de la jeune femme.

Mais lorsque la lugubre procession déboucha dans le cimetière, on vit accourir à bride abattue dans la montée une voiture de louage conduite par un homme à la livrée des cochers de Budmouth.

Elle s'arrêta à la porte du cimetière : un jeune homme et une jeune femme en descendirent.

Ils s'avancèrent vivement et rejoignirent Pierston au moment où l'on mettait le cercueil dans la fosse.

Jocelyn n'avait pas tourné la tête, sachant qu'Avice et Henri Leverre se tenaient derrière lui. Il eut le pressentiment qu'un remords assombris-

sait le front de la jeune femme. Évidemment elle ne s'attendait pas à le voir là. Par délicatesse, il s'éloigna de quelques pas, et, lorsque le service prit fin, il se recula encore davantage. Il devina que la jeune femme lui en était reconnaissante.

Ni Avice, ni son mari ne lui adressèrent la parole. Ils disparurent après la cérémonie, comme ils étaient venus.

C'est en ce triste jour d'automne, dans le cimetière du Wessex, alors que les douleurs morales et physiques l'affaiblissaient, que Pierston avait dû prendre cette fièvre ardente qui, depuis son retour à Londres, le tenait entre la vie et la mort.

La crise passée, l'équilibre et le calme se rétablissaient en lui. Il perçut un bruit de conversation; des pas s'étouffaient sur le tapis.

La lumière faible ne lui permettait pas de distinguer les objets. Deux silhouettes se mouvaient silencieusement : la nurse et une femme élégante en tenue de ville.

Il fut rappelé à la réalité par une voix familière murmurant doucement :

— La lumière ne vous fait-elle point mal aux yeux?

Il reconnut Marcia, et tous les événements qui avaient précédé sa maladie lui revinrent en mémoire.

— Est-ce vous qui me soignez, Marcia?

— Oui... Je suis à Londres depuis que vous êtes souffrant, car aucune de vos belles amies ne semblait se soucier de votre vie ou de votre mort. J'habite tout près d'ici et suis bien contente de vous voir hors de danger. Nous avons été inquiets, savez-vous?

— Que vous êtes bonne!... Et eux?...

— Ils sont mariés. Votre état les a fort attristés, ils sont venus prendre de vos nouvelles. Elle vous a même veillé une nuit, mais vous ne reconnaissiez personne.

« La mort de sa mère l'a accablée, elle ne l'aurait jamais soupçonnée si imminente. Ils sont repartis. J'ai pensé que cela valait mieux, maintenant que vous êtes hors de danger. Mais il ne faut ni bouger, ni parler... Je reviendrai...

Elle revint chaque jour.

Pierston sentit en lui un changement : il venait de s'en rendre compte tandis que Marcia parlait. Il n'était plus le même homme. La fièvre ou les chagrins, les deux peut-être, avaient détruit quelque chose en lui.

Pendant les jours qui suivirent, tandis que la conscience lui revenait, il put définir ce changement. Le sens artistique l'avait abandonné, et les images de beauté qui hantaient son passé, étaient désormais dépouillées du charme qui les avait parées jusqu'à ce jour. Son appréciation ne s'exerçait plus que sur des sujets utilitaires; ainsi l'image d'Avice n'évoquait plus en lui que le souvenir de ses charmantes qualités et plus du tout celui de sa beauté.

Cette découverte au premier abord le terrifia ; était-ce la vieillesse? A la réflexion, il s'en estima heureux.

Marcia qui, avec un peu de son ancien despotisme, venait continuellement s'informer de ce qui se passait, donner des ordres aux domestiques, s'aperçut elle-même pendant sa convalescence de la disparition, chez lui, du sens artistique.

Un jour, elle fit la remarque qu'Avice embellissait d'une façon extraordinaire et dit qu'elle comprenait que son beau-fils en fût éperdument amoureux. Remarque imprudente, qu'elle regretta aussitôt. Si elle allait troubler Jocelyn?

Mais il répondit simplement :

— Oui, je crois qu'elle est belle, mais elle est mieux que cela : c'est une fille intelligente qui apprendra vite à être une bonne maîtresse de maison.

« Je regrette que vous soyez si belle, Marcia.

— Pourquoi? fit-elle étonnée.

— Je ne sais, la beauté me paraît inutile : je ne vois pas à quoi elle sert.

— Oh!... Je ne puis penser comme vous!

— Non? Alors j'ai perdu le sens de la beauté, je ne sais comment; mais je ne le regrette pas. Robinson Crusoë perdit un jour dans sa maladie : j'ai perdu un sens qui m'importe moins.

Une tristesse se dégageait de ces paroles. Marcia soupira :

— Peut-être vous reviendra-t-il lorsque vous serez plus fort.

Pierston hocha la tête. Il se souvint alors que jamais depuis que Marcia était rentrée dans sa vie il ne l'avait vue en pleine lumière, sans chapeau ni violette, et qu'il l'imaginait semblable à la Marcia de sa jeunesse, illusion que la voix, toujours semblable, confirmait.

Il se demanda ce qui pouvait bien rester de la Marcia de jadis.

— Pourquoi ne vous laissez-vous pas voir ? demanda-t-il.

— Sans mon chapeau, vous voulez dire? Je ne sais. Vous ne me l'avez jamais demandé, et je suis forcée de m'envelopper d'un voile à cause des nuits froides d'hiver, qui me donnent des névralgies. Et puis, je ne suis plus aussi belle que jadis.

Plus aussi belle que jadis... des névralgies... voilà qui donnait à réfléchir. Ah! la vie est dévastatrice!

— Mais je ne demande pas mieux que de satisfaire votre curiosité, reprit-elle avec bonne grâce. L'intérêt que vous témoignez à ma personne est le plus flatteur de tous les compliments.

Elle quitta l'ombre, car la nuit était tombée, et s'approcha du cercle lumineux de la lampe. Vivement elle se débarrassa de son chapeau et de son voile.

Elle était encore très belle, étant donné le considérable intervalle de temps qui s'était écoulé depuis leur toute première rencontre.

— Je suis furieux, fit Jocelyn détournant la tête avec impatience. Vous paraissez trente-cinq ans, pas un jour de plus. Vous êtes très belle encore, Marcia; et moi qui espérais que votre vieillesse serait mon châtiment!

— Ah! mais je puis être vieille, hélas ! Dire que vous ne connaissez pas encore les femmes, depuis le temps!...

— Comment cela?

— Vous vous laissez duper comme un enfant. Songez que vous me voyez à la lueur de la lampe, que vos yeux sont faibles et que... Je n'ai pas besoin de vous cacher la vérité maintenant... Sachez-la donc. Mon mari était plus jeune que moi, et il avait la faiblesse de vouloir faire croire à ses amis que sa femme était une toute jeune fille. Pour lui plaire, je m'ingéniai à paraître telle. Nous habitâmes Paris à plusieurs reprises, là j'appris les artifices qu'emploient les femmes pour rester jeunes et bientôt mon habileté dépassa celle des plus coquettes mondaines du faubourg Saint-Germain. Depuis la mort de mon mari, j'ai continué à « m'arranger », d'abord parce que ce vice est presque inguérissable et ensuite parce que j'ai remarqué qu'une femme jeune et jolie, peu fortunée et avec un enfant à élever, se débrouille mieux dans la vie qu'une femme laide et vieille. Pour l'instant, je suis terriblement « arrangée ». Mais autrement... Tenez, demain je viendrai telle que je suis en réalité; vous verrez que le temps, lui, ne trompe pas. Souvenez-vous que je suis presque aussi âgée que vous, et que je parais mon âge.

Le lendemain matin, Marcia arriva comme elle l'avait promis. Le soleil rayonnait. Elle s'approcha de la fenêtre, et se dévoilant, murmura :

— Que dites-vous maintenant, vous qui trouviez la beauté vaine? Voilà tout ce qu'il reste de moi lorsque je laisse sur ma table de toilette les accessoires de ma beauté; et ils sont nombreux... Mais vous ne les reverrez jamais plus sur moi.

Marcia n'était qu'une femme; ses lèvres tremblèrent en prononçant ces paroles, et une larme roula sur sa joue. Les cruels rayons du matin — les mêmes que ceux auxquels Jocelyn était apparu aux regards d'Avice, — montraient dans toute leur nudité les tristes restes de ce qui fut autrefois l'éclatante beauté de Marcia.

Elle se dressait là, triste statue de l'Age... une vieille femme, pâle et parcheminée, au front ridé, aux joues creuses, à la chevelure blanche.

Voilà ce qu'avait fait la vie de ce visage qu'il avait baisé autrefois avec tant d'ardeur.

— Vous êtes bonne, Marcia. Vous avez eu le courage des grandes héroïnes de l'histoire... Je suis incapable d'aimer désormais, mais je vous admire de toute mon âme.

— Ne dites pas cela. Je commence à être honnête, voilà tout.

Dès qu'il fut un peu plus fort, il la pria de le conduire jusqu'à son atelier.

On avait aéré la pièce en son absence, mais les volets étaient fermés et ils durent les ouvrir eux-mêmes.

Il ne jeta qu'un regard sur les plâtres familiers; les uns avaient le poli de la chair, la perfection de la vie, d'autres n'étaient que de simples ébauches de beauté, attendant l'achèvement qui devait les parfaire.

— Non, je ne les aime pas, dit Jocelyn en se détournant. Ils sont indifférents à mes yeux et ne m'intéressent plus.

— Jocelyn, c'est affreux ce que vous dites là.

— Nullement.

Et il se rapprocha de la porte. Mais sur le seuil il se retourna.

— Allons, un dernier regard, murmura-t-il.

Marcia se taisait.

— Les Aphrodites!... Comme je vous ai insultées, déesses! par ces ébauches informes. Et vous Nymphes, Faunesses, Èves et toutes mes innombrables Bien-Aimées, je ne veux plus vous voir. « La puanteur remplacera le parfum, et le feu régnera au lieu de la beauté », a dit le prophète! L'amour... la beauté... vanité!

Ils partirent...

Une autre fois, Marcia l'entraîna à la National Gallery, afin de voir ce qu'était devenu son goût en peinture, si sûr autrefois.

Hélas, l'expérience de l'atelier se répéta. Rien ne l'émouvait plus, déclara-t-il, dans les chefs-d'œuvre du Pérugin, du Titien et de tous ces créateurs qui autrefois le touchaient jusqu'aux larmes.

— Comme c'est étrange, murmura-t-elle.

— Je ne le regrette pas. J'ai perdu un sens qui ne m'a causé que de grands chagrins et de petites joies... Voilà tout.

Sa convalescence s'affirmait chaque jour. Le médecin conseilla un changement d'air. Il se décida pour l'île natale et Marcia résolut de l'accompagner.

— Je ne vois pas ce qui m'en empêcherait, lui dit-elle : je suis une vieille femme seule au monde, et vous êtes un vieil homme abandonné.

— Oui, Dieu merci, je suis enfin vieux; l'anathème s'éloigne.

A dater de ce jour, Pierston ne revit ni son atelier ni ses œuvres. Une fois avant son départ, il avait voulu les contempler une dernière fois; mais pour constater de nouveau que tout sens artistique était décidément mort en lui. Il avait donné à son homme

d'affaires l'ordre de disperser toute sa collection, ce qui fut fait.

L'année suivante, il se retira de l'Académie.

Le temps passa. Jocelyn se rétablissait aussi bien que le permettaient son âge et la terrible crise qui l'avait terrassé. Mais il resta dans l'île, dans la petite maison qu'il avait achetée en haut de la rue des Citernes.

Une amitié croissante pour Marcia l'induisit à louer pour elle une maison voisine de la sienne; et il la décida à y transporter son mobilier de Sandbourne.

Lorsque la journée était belle, il venait frapper à sa porte, et au bras l'un de l'autre ils se dirigeaient vers le phare ou vers l'ancien château; la sciatique de Jocelyn et les rhumatismes de Marcia les affaiblissant, rarement ils atteignaient ce but, si ce n'est par les temps très secs.

Jocelyn avait totalement renoncé à la recherche de vêtements qui le caractérisait jadis; on ne le voyait plus que vêtu d'un complet couleur poussière en grosse étoffe du pays, confectionné par une petite ouvrière du village.

Il laissait pousser sa barbe grise et les rares cheveux que lui avait laissés la calvitie survenue à la suite de sa fièvre cérébrale.

Aussi, bien qu'il ne comptât pas plus de soixante-deux ans, on lui en eût facilement donné soixante-quinze.

Son escapade avec Marcia remontait à quarante ans en arrière et cependant on en parlait encore dans l'île. Leur amitié fidèle faisait jaser.

Justement ils en plaisantaient amicalement, pendant qu'ils avançaient lentement le long de la falaise, en une de leurs promenades quotidiennes.

— L'intérêt que prennent les gens à vos affaires est fantastique, disait Jocelyn. Ne voilà-t-il pas qu'on dit dans le pays... « Ces vieilles gens devraient se marier... Mieux vaut tard que jamais... » C'est extraordinaire, ma parole, ce besoin de fondre la vie des autres dans le moule conventionnel.

— Oui... On me l'a même fait dire indirectement.

— Vrai? J'imagine alors qu'un de ces matins une députation viendra nous prier, au nom des bonnes mœurs, de convoler en justes noces, sans délai... Nous fûmes bien près de le faire, cependant, il y a quarante ans! Vous étiez trop indépendante... Je croyais que vous me reviendriez!

— Mes idées d'indépendance, qui eussent été blâmables chez des étrangères, étaient bien excusables chez une insulaire... Je n'avais aucune raison à mon point de vue de vous épouser, puisque nous commencions à ne plus nous entendre... Je ne revins donc pas. Mon père pensait de même; c'est lui qui m'a ancré dans la résistance.

— C'est ainsi que l'île réglait nos destinées, bien que nous fussions loin d'elle... Avez-vous jamais avoué à votre mari?...

— Non.

— A-t-il jamais su?

— Pas que je sache.

Un jour que Jocelyn lui rendait visite, il la trouva fortement incommodée. Lorsque soufflait le vent du sud toutes les cheminées de la petite maison se

mettaient à fumer d'une façon intolérable, et ce jour-là le vent faisait rage.

Le feu dans son salon ne voulait jamais prendre. Jocelyn, sachant combien le froid était dangereux pour ses rhumatismes, la pria de venir partager son déjeuner dans la salle à manger bien chauffée. Ce n'était pas la première fois; mais tandis qu'ils avançaient dans l'air froid de décembre, Jocelyn se prit à songer combien il était ridicule à eux d'occuper deux maisons, alors qu'une seule conviendrait si bien à leur vie unie. Marcia serait préservée ainsi des cheminées inconfortables, et, en l'épousant, Jocelyn établirait entre lui et le jeune ménage une parenté qui autoriserait facilement la rente annuelle qu'il brûlait de leur servir.

C'est ainsi que les vœux zélés des voisins se réalisaient presque en dépit des propres intéressés.

Lorsqu'il lui posa franchement la question, Marcia avoua qu'elle avait souvent regretté la décision hâtive de sa jeunesse, et accepta sa demande sans faire d'embarras.

— Je n'ai aucun amour à vous donner, Marcia, lui dit-il, mais l'amitié que je vous offre durera jusqu'à ma mort.

— Il en est à peu près de même pour moi... Voyez-vous, je sentais qu'il me fallait être votre femme avant de mourir...

Il advint que deux jours avant la cérémonie qui devait prendre place peu de temps après la conversation que nous venons de relater, les rhumatismes de Marcia devinrent extrêmement aigus. L'attaque ne semblait cependant pas devoir durer (elle avait

pris froid en faisant son déménagement), et comme ils jugeaient inutile de retarder leur union pour un motif aussi frivole, Marcia, bien enveloppée, fut transportée à l'église dans une voiture fermée.

Un mois plus tard, tandis qu'ils prenaient leur petit déjeuner, Marcia poussa une exclamation en lisant une lettre d'Avice qui habitait avec son mari la grande maison que Jocelyn avait achetée pour eux à Sandbourne.

Jocelyn leva les yeux.

— Qu'y a-t-il?

— Grands dieux, voilà Avice qui veut se séparer d'Henri! A-t-on idée de ça! Elle arrive aujourd'hui.

— Se séparer? Qu'est-ce que cela signifie?

Pierston lut la lettre.

— C'est ridicule, reprit-il. Cette enfant ne sait pas ce qu'elle veut. Elle ne divorcera pas ! Il ne manquerait plus que cela ! Dites-lui que je lui défends d'y songer. Comment ? après quelques mois... Combien y a-t-il de temps qu'ils sont mariés? Pas même un an. Que dira-t-elle, lorsqu'ils auront vingt ans de ménage?

Marcia réfléchissait.

— Je suis sûre que ses remords au sujet de la mort de sa mère la rendent parfois irritable. Pauvre enfant!

Ils finissaient leur repas lorsqu'Avice arriva, les yeux pleins de larmes et très surexcitée.

Marcia l'emmena dans la pièce voisine et elles revinrent toutes deux au bout de quelques instants.

— Ce n'est rien, dit Marcia. Je lui ai dit qu'il

fallait retourner auprès de son mari, dès qu'elle aurait déjeuné.

— Tout ça est bel et bon, dit Avice en sanglotant, mais si vous étiez mariée depuis... aussi longtemps... que moi... vous ne... me renverriez... pas ainsi...

— Voyons, qu'y a-t-il? demanda Pierston.

— Il a dit que s'il mourait, je... je... me remarierais avec un homme... qui aurait des... yeux gris, et des... cheveux blonds... pour l'insulter dans sa... tombe... parce qu'il est... brun... et qu'il est sûr que... je n'aime pas... les bruns! Et il a dit aussi... Mais je ne veux pas parler de lui... Je...

— Avice, votre mère fut aussi sotte que vous. Mais elle reconnut sa sottise, et revint à son mari. Vous allez en faire de même. Voyons il y a un train à...

— Il faut qu'elle déjeune d'abord, intervint Marcia. Asseyez-vous, chérie.

La question fut résolue par l'arrivée d'Henri lui-même, pâle et anxieux.

Pierston sortit pour se rendre à une réunion locale, où on l'avait convié, et laissa les jeunes gens régler leur différend entre eux, ce qui fut vite fait.

Jocelyn s'occupa, entre autres choses, dans la période qui suivit l'éclipse de la Bien-Aimée et de son Idéal Amour, d'un projet qui consistait à supprimer toutes les vieilles citernes du village. Il craignait que leur eau impure ne contaminât le hameau et il voulait les remplacer par des pompes perfectionnées. Ce qu'il fit à ses frais.

Il s'occupait aussi d'acquérir les jolis vieux cottages moussus du temps d'Élisabeth, pour les

détruire à cause de leur humidité. Il fit bâtir à la place des maisons neuves, remplies de ventilateurs.

De nos jours, son nom est encore cité par quelques critiques d'art qui parlent de ses œuvres comme de celles d'un homme non dépourvu de génie, et dont la vigueur fut méconnue de son vivant.

FIN

IMPRIMERIE FRANÇAISE DE L'EDITION, 12, RUE DE L'ABBÉ-DE-L'EPÉE PARIS.